

hopala!

débats de Bretagne et d'ailleurs

identité(s)

J. M. Le Boulanger, R. Le Coadic

Le Secret,

une nouvelle de Gérard Le Guic

Le petit jacobin illustré (2)

par Yann Denebed

Fest-noz, fest-deiz :

danse de l'être

par J.-Y. Broudic

idées d'ailleurs

Lettre d'Amérique,

Ivar Ch'Vavar, poète picard

poésie

J. Bergami, H. Cadou,

A. Jérôme, M. Lovadina

entretien avec

Yvon Le Men

revue invitée : **TOI**

artiste invité :

Claude Briand-Picard

n° 3

décembre 1999 - février 2000

hopala!

débats de Bretagne et d'ailleurs

n° 3

décembre 1999 - février 2000

La pire des choses est l'indifférence.

Ned Thomas

DIRECTEUR

Jean-Yves Le Disez

DIRECTEUR ADJOINT

Andrew Lincoln

COMITÉ DE RÉDACTION

Mary-Ann Constantine
Alain Kervern
Jean-Yves Le Disez
Andrew Lincoln
Roland Michon
Joseph Rio

SECRÉTAIRE DE RÉDACTION

Katalin Boronkai

Librairies partenaires

Vous trouverez *hopala !* dans les librairies dont les noms suivent :

- Ar Bed Keltiek (Brest, Quimper)
- Dialogues (Brest)
- Le Grand Jeu (Brest)
- Ar Vro (Douarnenez)
- Caplan & Co (Guimaëc)
- Gwalarn (Lannion)
- Librairie-papeterie du Conquet (Le Conquet)
- Coop Breizh (Lorient)
- Librairie L'Imaginaire (Lorient)
- André (Morlaix)
- La Nuit Bleu Marine (Morlaix)
- Vent d'Ouest (Nantes)
- Coop Breizh (Paris)
- Le champ des livres (Plougastel-Daoulas)
- Calligrammes (Quimper)
- Espace Culturel (Quimper)
- Penn da Benn (Quimperlé)
- Coop Breizh (Rennes)
- Les Nourritures Terrestres (Rennes)
- Librairie Lenn ha Dilenn (Vannes)

Cette liste n'est pas définitive.
Toutes les librairies qui souhaitent nous rejoindre sont naturellement les bienvenues.

hopala ! - débats de Bretagne et d'ailleurs
revue trimestrielle

Éditée par l'Association *HOPALA !*
(Plougastel-Daoulas)

ISSN 1296-2031

Soutenue par l'Institut Culturel de Bretagne
(Conseil Régional de Bretagne), la DRAC Bretagne
et la commune de Plougastel-Daoulas.

Rédaction : *hopala !*,
BP. 27, 29470 Plougastel-Daoulas.

Les opinions exprimées n'engagent que leurs auteurs.
La revue n'est pas responsable des manuscrits
qui lui sont confiés.

© Association *HOPALA !* pour la traduction
des textes en français.

© les auteurs pour les textes.

Sommaire

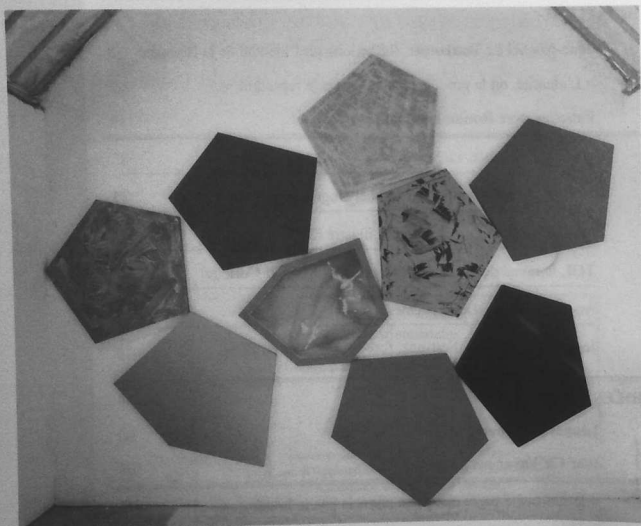
Débatte	5	ÉDITORIAL
IDENTITÉ(S)	7	MOTS CLÉS
Jean-Michel Le Boulanger, Réflexions sur l'identité de la Bretagne	8	ESSAI
« L'identité, on la produit plus qu'on ne la reproduit », Entretien avec Ronan Le Coadic	16	ENTRETIEN
Gérard Le Gouic , Le Secret	25	NOUVELLE
Claude Briand-Picard , par Michel Dugué	35	ARTISTE INVITÉ
Yann Denebed , Le petit jacobin illustré (2)	36	IDEES REQUES
TOI , la revue de l'humain et du réel, par Manuel Cortella	43	REVUE INVITÉE
Andrée Jérôme , Deux poèmes	48	POESIE
Jean-Yves Broudic , Fest-noz, fest-deiz : danse de l'être	50	DANSE
IDEES D'AILLEURS	59	CULTURES INVITÉES
Leonard Isenberg , L'impératif culturel	60	LETTRE D'AMÉRIQUE
Ivar Ch'Vavar par lui-même	65	POESIE PICARDE
« Je suis poète parce que je ne connais pas le breton... », Entretien avec Yvon le Men	71	POESIE/ENTRETIEN
Marie Lovadina , poèmes	76	POESIE
Rencontre d' Hélène Cadou , par Alain-Gabriel Monot	79	POESIE/PORTRAIT
Jérôme Bergami , poème	81	POESIE
IMPRESSIONS	83	COMPTES RENDUS
LA BALLE AU BOND	86	COURRIER DES LECTEURS

Débattre

Un an déjà. Ce numéro 3 d'*hopala !* est l'occasion de dresser un premier bilan, de regarder en arrière pour mieux nous projeter vers l'avenir. Qui aurait parié, il y un an, sur notre aptitude à sortir un numéro tous les trois mois, à proposer chaque trimestre un sommaire aussi riche que varié reflétant la diversité d'une culture en pleine effervescence ? 1800 exemplaires vendus sont aujourd'hui là pour témoigner que nous avons su rencontrer un public, que ce public attendait quelque chose qui ressemble à *hopala !* Mais force est de constater aussi que la vie d'*hopala !* n'est pas un long fleuve tranquille. Comment s'en étonner ? N'est-il pas plus confortable d'étouffer le débat, de faire dans le consensus mou ? Notre ambition — faire en sorte que s'instaure un débat sur la culture en Bretagne aujourd'hui — vaut bien quelques cahots.

Dans son premier numéro, *Le Monde des Débats* (lancé en mars dernier, comme notre revue) a posé la question : « Qu'est-ce que débattre ? ». « Nous sortons, écrit Michel Wieviorka, d'une époque où la vie collective semblait s'organiser autour de couples d'opposition : guerre froide, lutte des classes. Cette période s'achève, et avec elle certaines formes de confrontation. Si nous voulons vivre dans un monde et dans une société où la relation soit possible (...) nous devons réapprendre à débattre ».

L'essentiel, en effet, c'est le débat, la façon dont se déroule le débat autant que l'objet du débat. Celui qui a eu lieu dans nos colonnes sur le drapeau fournit une première matière à réflexion. Confiants dans l'aptitude des lecteurs à juger par eux-mêmes, nous avons tout publié : un texte dont nous savions qu'il ne serait pas du goût de tous (il n'est pas question de le regretter : outre que la vocation de notre revue n'est pas de plaire à tous, chacun doit être libre d'exprimer son point de vue) et des lettres, toutes les lettres que ce texte avait suscitées. Nous avons cru qu'il suffisait de publier les textes des uns et des autres pour qu'il y ait débat, d'un numéro à l'autre. C'était oublier que pour qu'il y ait débat, il faut un médiateur et, de part et d'autre, une réelle volonté de débattre. La question est donc posée : sommes-nous capables, nous *hopala !* et nous Bretons, de débattre des questions qui nous passionnent, nous divisent souvent, nous rassemblent parfois ? Sans confondre les idées et les personnes ? Sans poursuivre un autre but que celui affiché ? Sommes-nous capables de nous en tenir aux idées ? D'étayer nos arguments autrement qu'en renvoyant systématiquement et quasi exclusivement au passé ? De renouveler les termes et les modalités du débat pour en faire un débat pour aujourd'hui et l'avenir ? Seul l'avenir le dira. Mais une chose est sûre : nous ne voulons pas, nous ne *permettrons* pas, que notre revue, qui se veut constructive avant tout, qui ferait volontiers sien le programme de Swift de ne chercher avant tout, y compris dans l'ironie et la polémique, que « la douceur et la lumière » (*sweetness and light*), devienne aux mains de certains une arme pour régler, par procuration, des différends qu'ils peu-



Claude Briand-Picard
Sans-titre,
 1998/99
 9 éléments
 400 cm x 350 cm x 6 cm
 Vase sur toile, sable sur toile, vynil, tissus,
 tulle, styroglass, acrylique sur plastique noir.

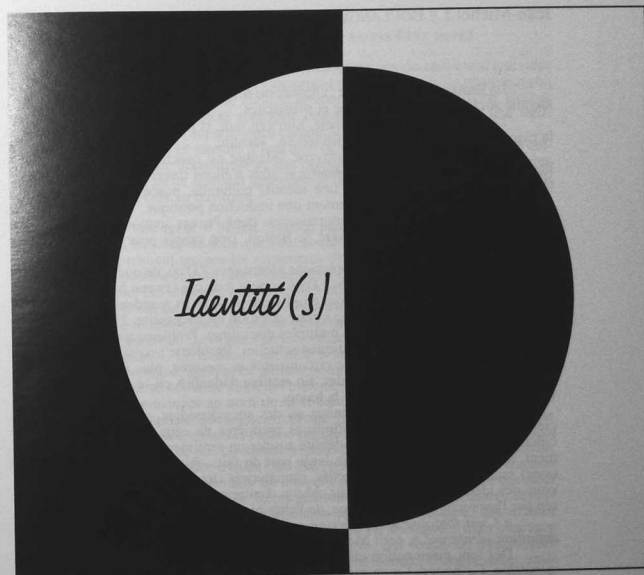
vent régler entre eux s'ils le désirent.

Nous avons jusqu'ici publié toutes les lettres reçues en réaction à un texte donné au moment de mettre sous presse. Nous nous réservons désormais le droit de ne pas publier celles qui relèvent, partiellement ou en partie, de ce pugilat que nous ne voulons pas cautionner davantage. Nous exerçons ce devoir de médiation, au nom de cette ambition, à laquelle nous n'entendons pas renoncer, de faire que s'instaure un véritable débat *d'idées*. Nous osons espérer que tous ceux qui souhaitent ardemment ce débat le comprendront et nous y aideront, en acceptant d'entrer en toute bonne foi dans le débat, c'est-à-dire *en acceptant ce difficile mais nécessaire décentrement sans lequel l'on n'entend pas les arguments de l'Autre*.

Nous fermons donc le dossier sur le drapeau, que nous ne rouvrons, si nous devons le rouvrir un jour, que lorsque nous parviendront des textes qui se placent sur le seul terrain des idées. Nous ne nous arrogeons cependant pas le droit d'exercer ce droit rétrospectivement. Aussi publions-nous, pour clore provisoirement le débat, la réponse de Françoise Morvan aux courriers parus dans le dernier numéro ainsi que la lettre de Denis Rigal sur le sujet dans laquelle il interpelle le comité de rédaction d'*hopala* ! Nous avons essayé d'indiquer le chemin à prendre en répondant directement à ses interrogations tout en les rattachant à des champs de questionnement plus larges. Nous poursuivons aussi notre exploration des « mots-clés » de la culture bretonne d'aujourd'hui en interrogeant le concept « d'identité ». Formons le vœu que ce nouveau dossier suscite des réactions, des prises de position, d'autres textes sur le sujet. Car en définitive, notre plus haute ambition est de faire d'*hopala* ! un lieu de démocratie, de réflexion sur l'exercice de la démocratie en Bretagne. Et nous en profitons pour lancer un appel à des contributions sur ce thème : « où en est la démocratie en Bretagne ? ».

Mais *hopala* ! — *débats de Bretagne et d'ailleurs*, prenons garde de l'oublier, n'est pas que débats. Nous avons dès le début insisté sur notre désir de faire cohabiter deux traditions qui trop souvent s'ignorent, celle du débat *d'idées* et celle de la création littéraire (et picturale). A l'instar des musiciens de Bretagne, qui à cet égard nous ont ouvert la voie, nous entendons encourager la création, l'expression artistique — où s'entend, autrement, ce désir de vie, ce besoin de l'Autre, ce goût de faire, ici et maintenant. A cela, nous semble-t-il, ce n°3 d'*hopala* ! fait la part belle en donnant à lire, notamment, des textes ou des témoignages d'artistes confirmés (G. le Gouic, Y. le Men) mais aussi d'auteurs moins connus, souvent très jeunes, qui témoignent d'un formidable désir de créer, de s'exprimer, d'aller à la rencontre de l'Autre.

La rédaction



Réflexions sur l'identité de la Bretagne

Jean-Michel LE BOULANGER

La Bretagne est à la mode ; chantés sur tous les tons, son patrimoine et son identité sont partout mis en scène et plébiscités.

Le phénomène n'est pas isolé, loin s'en faut, et de tous les maelströms de la planète, un mot émerge, sans fin répété : identité.

Souvent, d'ailleurs, très souvent, l'identité est conçue comme une globalité, un bloc devenant carcan. Comme si nous n'étions traversés de mille caractères identitaires. Comme si, à une identité culturelle, posée comme postulat, devait correspondre automatiquement une traduction politique.

Cette situation trouve concrétisation dans l'usage immodéré de l'article défini : le Tutsi, le Serbe, l'immigré, le Breton. Trop simple pour ne pas éveiller les suspensions.

D'où viennent-elles, ces éruptions identitaires ? D'où, de quels fondements ? De quelle profondeur des temps ? D'où sortent tous ces Gwenn ha Du de joies, de fêtes, de larmes, de luttes ou de larmes, qui emplissent nos rues et scandent nos années ?

S'arrêter quelques minutes à cette question est nécessaire. Problème complexe, à la croisée de chemins de multiples disciplines. Problème passionnant, car au cœur de toutes les problématiques actuelles. Problème nécessitant, plus que beaucoup d'autres, une approche circonspecte et mesurée, plus nourrie de prudence et de doute que de certitudes. En matière d'identité, on le sait, la certitude engendre l'uniformité et souvent la haine...

À la lecture des dictionnaires ou des encyclopédies, plusieurs éléments clés apparaissent, quant aux définitions premières de cette notion complexe : l'identité est ce qui distingue ; l'identité suscite un sentiment d'identité, ce sentiment, une idée, dépend pour une large part de faits objectifs (propriétés, fonctions) mais aussi de faits subjectifs, immatériels (les valeurs, les principes...), voire des idéologies qui pèsent sur chacun d'entre nous. Cette identité est renforcée par l'approche de la différence, de l'altérité.

« C'est toujours une réflexion sur l'altérité qui précède et permet toute définition identitaire », écrit Marc Augé.

Dès lors, autre notion clé, on imagine facilement qu'une identité n'est pas immuable. Ça bouge. Ça se modifie. Ça évolue. L'identité « se construit par la confrontation de la similitude et de la différence ».

Elargissons le sens premier pour l'introduire dans une réflexion anthropologique. L'identité est partout culturellement codée par des rituels jalonnant le cycle de vie. Des attributs distinctifs (noms, devises, signes extérieurs), des rituels d'appartenance, qui produisent également des marques d'identité. L'identité génère des faits culturels qui produisent de l'identité...

À cette lecture, on imagine aisément les similitudes unissant l'identité individuelle et l'identité collective. Cette dernière répond aux mêmes exigences ; elle est confrontée aux mêmes conséquences. Mais sa trajectoire, à travers les épreuves du temps, est obligatoirement plus chaotique encore que l'identité individuelle. Pour une raison d'évidence, consubstantielle à son existence. Une identité est aussi un sentiment d'identité, on le sait. Ce sentiment traversera une entité

collective à travers les prismes sociaux, les forces culturelles, les idéologies qui la fondent, où des forces centripètes s'opposent à d'autres, centrifuges, dans une dynamique mouvementée.

Dès lors, les éléments qui cimentent le groupe doivent être étudiés de près. Nous avons dégagé huit grandes problématiques, dont l'étude semble préalable à toute vraie réflexion.

LES HUIT PROBLÉMATIQUES DE L'IDENTITÉ (OU TERRITOIRE, MÉMOIRE, PATRIMOINE : NE PAS ÊTRE DUPE)

Concentrons-nous sur la Bretagne. Les centaines de milliers d'individus qui la composent en ont une vision évidemment personnelle. Qu'ils revendiquent, comme part d'eux-mêmes, cette identité bretonne, est une autre affaire. Encore faut-il, en effet, qu'ils se soient approprié l'espace, qu'ils en aient fait leur territoire. Que le sentiment d'appartenance l'emporte.

Pour qu'un lieu ait identité il faut qu'il bénéficie d'une reconnaissance collective. Pour cela, une dénomination, des pratiques communes, sont nécessaires et préalables. Pour qu'un lieu soit approprié il faut qu'il prenne chair... Les géographes appellent cela un territoire.

1. C'est une terre d'abord. Un sol aménagé, recouvert des rêves, des réussites et des lâchetés de ceux qui l'ont foulé et habité. Cette terre aménagée, cette terre où prennent racines les sentiments d'appartenance des communautés, cette terre que nomme le droit, elle devient territoire. On s'en revendique comme on la revendique. Les ancêtres, que l'on en-terre, y dorment de leur sommeil éternel, marquant le sol au delà des siècles. Pour Roger Brunet, « le territoire est à l'espace ce que la conscience de classe est à la classe : quelque chose que l'on intègre comme partie de soi et que l'on est prêt à défendre ». Eh oui, ... « que l'on est prêt à défendre ». Le territoire est utile à la cohésion des groupes sociaux. C'est une terre partagée, appropriée par une somme d'individus qui s'y reconnaissent. Mais la terre se convoite aussi et l'histoire humaine est faite d'hostilités, de haines, de guerres menées au nom de la conquête des territoires. Identité-territoire, dialectique capitale. Mais quel territoire ? Celui que l'on vit, ou celui que l'on rêve ? Celui de son enfance, espace-refuge ou espace-mythe, que l'on voudrait préserver ? Celui de son quotidien, espace-repère que l'on voudrait embellir ? Celui de son avenir, espace-dynamique que l'on voudrait développer ? Personne n'a la même idée de la France mais ses citoyens puisent en son territoire des références identitaires fondamentales. Leurs sentiments d'identité, disparates et personnels, s'y incarnent. Personne n'a la même idée de la Bretagne, des mythes celtisants aux réalités très commerciales de *Produit en Bretagne...* mais chacun y fait référence. En France, cette référence à la terre, qui fonde les dynamiques identitaires, est très particulière. Le sang des Bretons a coulé, abondamment, pour défendre les frontières de l'Est, du mois d'août 1914 au mois de novembre 1918. Les historiens insistent souvent sur l'influence de cette guerre, qui marque l'entrée dans le vingtième siècle et la modernité. En matière identitaire le sang qui coule n'est pas neutre. Il féconde, dans la mort, une identité française et comote, pour longtemps, le sentiment breton. La double idée de Patrie — la France — et de « petite patrie », ici la Bretagne, y trouve non sa naissance mais son socle durable. L'attachement à la terre de Bretagne, très fort, très sensible, se marie, peu ou prou, avec un attachement certain à la terre de France, dont les limites, les frontières, ont été bien connues par toutes les générations qui ont survécu à l'hécatombe de la Der des Der... S'y ajoute un autre phénomène, très important : l'émigration bretonne, qui enrobe la terre de Bretagne d'un halo nostalgique...

2. C'est une langue, référent majeur. La langue est une matrice fonda-

mentale, dont le maintien, voire le développement, s'avère enjeu fondamental. Certes, contrairement aux siècles passés, sa transmission est et sera volontaire, et non d'évidence. Encore faut-il qu'aucun frein ne soit apporté à cette démarche d'acquisition, qui est quand même un droit absolument légitime dans toute démocratie moderne. La langue bretonne existe et elle marque le territoire, grâce aux noms des lieux, des villages et des villes. Sa présence, au quotidien, est nécessaire et s'avère une référence capitale pour toute démarche identitaire. Mais insistons sur un point capital : la maîtrise de la langue n'est pas une condition à ce sentiment identitaire. On peut, en Basse-Bretagne, en 1999, se dire et se revendiquer Breton sans parler le breton.

3. C'est un nom, ensuite. Le territoire est dénommé, c'est même un des actes fondateurs de son identité. « *Nommer l'espace, c'est produire du territoire* » dit Hervé Gumuchian. Produire du territoire, c'est produire de l'identité, pourrions-nous ajouter. Ce nom, à son tour, participe à la définition de l'identité de ceux qui y habitent, dans l'usage commun comme dans les documents administratifs ou juridiques. La « carte d'identité » d'un citoyen intègre le nom de la ville ou du village où il réside. Ce nom peut être revendiqué à son tour et devenir enjeu. Là encore, que d'hostilités et parfois que de haines autour de cette dénomination à charge symbolique forte. En France, le nom de la région n'est pas utilisé dans les documents officiels. Mais, depuis quelques années, nous assistons, en Bretagne, à une nouvelle déférente identitaire qui place ce nom, Bretagne, au centre des actualités. Chacun s'y réfère. Le nom unit, au-delà de toutes les différences. Avec, ici, un problème spécifique, puisque la Bretagne administrative et la Bretagne historique font deux. Un nom à géométrie variable. Insistons cependant sur la puissance de ce nom qui recouvre une terre qu'aucun Breton ne peut considérer comme son espace de vie. Un village, un quartier, une ville, un petit pays, Trégor, Pays Bigouden, peuvent être des espaces parfaitement maîtrisés, connus, nourris de références, de souvenirs et de projets. Pour les pays, les régions, la relation à la terre est évidemment différente, et le nom prend une importance primordiale.

4. C'est une mémoire, aussi. Là encore, attention ! Les chausse-trappes sont nombreuses car la mémoire est soumise, ô combien, aux manipulations du temps et des sociétés. « *Trop privilégier la mémoire c'est s'immerger dans le flot indomptable du temps* » écrit Jacques Le Goff ; ajoutons que l'on n'y surmange pas toujours... L'histoire, l'analyse scientifique, les faits recoupés et digérés, viennent alimenter la mémoire ; mais ils ne l'empêchent en rien d'être le fruit des rapports complexes de l'oubli et du souvenir, des traces du passé et des reconstructions du présent. La mémoire aussi est une construction. Les rapports de force qui meuvent nos sociétés sous-tendent nos mémoires, tant se rendre maître du souvenir collectif est un acte fort, conscient ou non, de tout pouvoir. Notre époque est friande des apports de la mémoire qu'elle goûte jusqu'à l'excès. Les doutes qui se lèvent de plus en plus nombreux sur toutes les voies de l'avenir amènent des retours nostalgiques vers les racines. La mémoire collective est un puissant ferment d'identité. Mais quelle mémoire ? La mémoire n'est pas neutre. Elle décrit aujourd'hui des événements d'avant-hier et engage autant l'événement que le contour. Les deux s'y retrouvent parfois... mais pas toujours !

Altérée par les tamis successifs posés par les générations qui se succèdent, la mémoire collective est une construction permanente, en réécriture constante. Maurice Halbwachs montre combien la mémoire des groupes s'enracine dans la terre : « *Il n'est point de mémoire collective qui ne se déroule dans un cadre spatial... c'est sur l'espace qu'il faut tourner notre attention... pour que réapparaisse telle ou telle catégorie de souvenirs* ».

« *C'est l'image seule de l'espace qui, en raison de sa stabilité, nous donne l'illusion de ne point changer à travers le temps et de retrouver le passé dans le*

présent ; mais c'est bien ainsi qu'on peut définir la mémoire ; et l'espace seul est assez stable pour pouvoir durer sans vieillir ni perdre aucune de ses parties ».

A partir de là, quelques réflexions s'imposent à nous.

— De l'histoire au mythe, on le sait, les frontières sont étroites. Sachons-le, tentons de mesurer les poids respectifs des faits bruts et des jeux de réécriture, mais n'oublions pas, cependant, combien histoire et mythe nourrissent la saga identitaire. En Bretagne, des références celtiques aux Tro Breizh, les exemples abondent.

— Les images du passé sont véhiculées par les générations successives, parce que le groupe voit des facteurs d'unification dans sa prétendue unité passée. Seront alors mis en avant des images policées et consensuelles de ce passé, et gommées les aspérités qui pourraient fâcher. Et voguent les « vieux gréments ».

— Si la mémoire est naturellement liée à l'espace, on en vient aujourd'hui à concevoir et protéger des « lieux de mémoire », à partir d'un concept qui enracine dans l'espace des valeurs a priori immatérielles. Ainsi les sociétés créent en permanence de nouveaux « lieux de mémoire ».

5. C'est un patrimoine, enfin. Pas plus qu'un territoire, un patrimoine n'existe a priori. Tout objet peut même acquérir le statut patrimonial. Au cours de notre siècle, le concept de patrimoine s'est étendu à des domaines jusqu'alors inexplorés : du bâtiment remarquable mais isolé au paysage lui-même. Peu à peu, par cercles concentriques, le patrimoine recouvre nos territoires. Et l'on va même plus loin encore puisque aujourd'hui on peut lire la montagne Sainte-Victoire ou Auvers-sur-Oise à travers les analyses qu'en firent Cézanne ou Van Gogh. Le lieu lui-même devient patrimoine. Des vallées peuvent être sauvegardées, comme le littoral, objet d'une loi spécifique... Dans le Finistère, un sixième de l'espace est maintenant protégé.

« *L'immobilisation des paysages apparaît à la fin de ce siècle comme un désir collectif des Français, troublés, voire angoissés par la disparition réelle ou annoncée de leurs repères visuels habituels* », dit Jean-François Augoyard.

La nature pittoresque est comme nourrie d'un sens prospectif : être l'un des territoires de la sécurité génétique de la nation. Une sorte d'amer. Sans jeu de mots ?

En effet, la protection juridique renforcée des sites s'apparente à un cadenas posé sur des dévants que l'on juge incertains. On fige. Sur des certitudes révolues, que l'on souhaite voir perdurer. Des images fixes. Des photographies. Quel avenir pour ces sites protégés, inscrits dans des futurs qui se vivront aux couleurs du passé ?

Et que l'on ne parle pas de beauté « naturelle » à préserver sur le littoral ou dans les montagnes. Si la montagne et la mer étaient « naturellement » belles, pourquoi a-t-il fallu attendre le XVIII^e siècle pour les juger telles ?

D'ailleurs, en guise de clin d'oeil, associer beauté et nature est un exercice lui-même très récent. La nature est d'abord force, naissance et destruction, tempêtes, tornades, feux et foudres. « *De natura rerum* » est, d'abord, un réquisitoire. Ensuite, au long des siècles, il s'est, peu à peu, avéré nécessaire de donner forme, de dompter la nature dans une réponse sécurisante de l'ordre au désordre.

Ainsi, d'un objet, monument punctiforme, nous en sommes arrivés à l'environnement spatial de l'objet puis à des formes immatérielles, abstraites comme le paysage lui-même.

On parle, et depuis 1970, de patrimoine ethnologique. La recherche de la distinction, de l'originalité, de l'authenticité, gages de réussites touristiques et commerciales, en vient à créer du patrimoine à foison. En Bretagne, la crêpe, le carnaval, les bistrotts du port, entrent ainsi dans la formidable valse patrimoniale, reconstitution d'un passé idéalisé, expurgé de ses contradictions, figé. Un passé qui rassure en ces périodes de malaise général de post-modernité. On invente du patrimoine comme on valorise du territoire afin de raffermir son identité. Afin

d'être certain de bien exister. Le risque demeure, cependant, de la pure construction, *ex nihilo*, sur des bases qui ne doivent rien à une histoire sélectionnée et tamisée, mais tout à une logique publicitaire. Et la Bretagne engendre le Musée de Bretagne, ce qui est heureux, ô combien, et quelques Celtislands aux racines bien fragiles...

Rappelons également, car, en Bretagne, elles ont grande influence, les références culturelles, dont le chant et la musique. En remarquant un phénomène très positif, qui prouve combien cette culture est vivante : son évolution permanente, ses mélanges, ses enrichissements, ses remises en cause incessantes, et sa très haute qualité d'ensemble. Mais là encore, nous sommes obligés de remarquer que l'on peut se sentir, irrévocablement, Breton, et préférer le rock à la gauloise.

Ainsi, le sentiment d'identité peut ne pas s'enraciner dans les principaux vecteurs identitaires... Je peux me dire, me revendiquer, m'affirmer Breton, sans en maîtriser la langue, sans en écouter la musique, sans en fréquenter les festoù noz... Seulement voilà : la langue, la musique et le fest noz existent. S'ils disparaissent, pourrions-nous continuer à nous revendiquer Bretons ?

6. Sixième problématique : l'identité est contextuelle. Oui, un habitant de Douarnenez s'affirme Douarneniste devant un Vannetais ou un Rennais. Il sera Finistérien ou Breton devant un Parisien ou un Marseillais, Breton ou Français devant un Roumain. Breton, Français ou Européen face à un Américain. Mais il sera aussi malade face au médecin, ouvrier face aux patrons, catholique face aux musulmans. L'identité est multiple, relative, et fortement dépendante du contexte. Jean-François Bayart va plus loin encore, en étudiant l'idée de communauté. Pour lui une communauté est moins une «solidarité de base» qu'une «inimitié de base». La réaction à l'autre prime. La solidarité avec les siens n'est que le ricochet de cette inimitié, de cette altérité fondatrice. En France, l'émergence des revendications identitaires régionales n'a jamais pu s'adosser à une opposition franche à la République. L'altérité, ici, ne peut être vécue frontalement. Différence fondamentale avec l'Espagne franquiste. La France, c'est, dans l'histoire, le jacobinisme et la lutte contre la langue bretonne. Mais la France c'est aussi la République, les Droits de l'Homme, la Résistance et la Libération, Jaurès, le Front Populaire ou le Général de Gaulle... références auxquelles adhèrent, peu ou prou, une grande majorité de Bretons. Ainsi, on peut se sentir, se dire, se vivre Breton et garder haute image de la République française, réalité historique, idée et mythe à la fois.

7. Stéphane Ferret, dans son éclairante recherche sur *Le bateau de Thésée*, nous amène à poursuivre la réflexion sur un point capital : dans quelle mesure **l'identité est compatible avec le changement**. Par définition première on sait que l'identité accepte, sans remise en cause, un certain type de changement. Mais voilà, on sait aussi que tous les changements ne préservent pas l'identité... Tout le problème consiste à faire la différence entre la persistance d'un particulier à travers le changement et son remplacement par un autre particulier. Stéphane Ferret nous raconte à cet égard les discussions des sophistes athéniens sur l'épineuse question du bateau de Thésée. Si l'on remplace régulièrement une planche usagée du bateau, à partir de quelle planche cruciale cette embarcation n'est plus la même ? Jusqu'où le changement est-il acceptable sans remettre en cause l'identité ? Enigme insondable, mais problème passionnant. A travers la matière bretonne, où trouver la planche cruciale qui rompt avec une logique identitaire pour, sitôt, participer à la construction nouvelle ?

Où ?
Un arbre qui ne change pas est un arbre mort. Mais où est donc la planche cruciale ? Au delà de la question reste une évidence : l'identité est évolutive. Jean Chesneaux développe également cette idée, tout à fait fondamentale, en reprenant les thèses d'Husserl sur la notion de temps. La continuité de l'être, tant personnel

ou social, son identité profonde, se réalisent dans la durée, et « *c'est au fil du temps que cet être devient autre, qu'il se transforme* ».

L'identité d'une ville, d'une région, d'un pays, est ce conglomérat complexe et mouvant, formé de marqueurs nombreux : faits objectifs, contexte social, économique et politique, la langue, les croyances et les fêtes... faits subjectifs, résultant de discours, d'images, des élaborations de la mémoire collective, ce vaste tamis qui sépare l'événement devenant mythe et celui qui sombrera dans l'oubli.

8. L'identité est une volonté, tant les marqueurs, seuls, ne sont pas suffisants : l'identité est aussi le fruit de vouloirs et de stratégies. On peut estimer en effet que l'affirmation identitaire est davantage un moyen par lequel un groupe cherche à construire sa propre unité que le reflet de cette unité. L'identité, et c'est capital, est aussi, et peut-être surtout, un terreau d'affirmation.

Nous rejoignons dès lors Jean-François Bayart, qui, étudiant la Yougoslavie, l'Afrique des grands lacs ou l'Algérie, conclut « *qu'il n'y a que des stratégies identitaires, rationnellement conduites par des acteurs identifiables, et des rêves ou des cauchemars identitaires auxquels nous adhérons parce qu'ils nous enchantent ou nous terrorisent* ». Il y a là belle réflexion à poursuivre, en notre région, où, de manière claire, avouée, revendiquée, l'affirmation bretonne additionne aujourd'hui le vieux fond nationaliste, les diverses mouvances autonomistes et régionalistes et des chefs d'entreprise pour qui Bretagne est marketing.

Pour conclure nous sommes obligés d'insister sur la subjectivité d'une notion décidément bien mouvante et difficilement palpable. Mérite-t-elle que nous nous y arrêtions longuement et que nous cherchions, à partir d'exemples concrets, les jeux, les glissades ou les envolées qui la nourrissent ? Oui, incontestablement oui. Car si l'identité est une substance molle, bulle de gélatine qui glisse entre les doigts et ne s'en laisse pas conter, le sentiment d'identité, lui, s'incarne dans mille certitudes. Il unit et rassemble, parfois, prenant même, à l'occasion, des couleurs de fêtes. Mais il tue, aussi, excommunie, exclut ou rejette et se fige alors dans le rictus du pire. Ce sentiment là, si prégnant, si présent et insistant, mérite largement que l'on s'arrête à lui.

TROIS GRANDES QUESTIONS DE DEMAIN

Trois grandes évolutions touchent actuellement les fondements mêmes des identités. Trois évolutions dont les effets se feront longtemps sentir sur nos villes et nos territoires. Tentons une prospective.

- La relation au sol

L'histoire récente a bousculé, de deux manières essentielles, cette relation intime nouée entre les hommes et leurs territoires.

Depuis un siècle, nous sommes passé d'une « territorialité compacte », analysée par Jean-Luc Piveteau, à une relation très fragmentée au sol. Au sein de tous les territoires, de toutes nos villes, les espaces de vie sont maintenant séparés des espaces de travail ou de loisir. Appelons cela la segmentation.

Par ailleurs, chacun vit aujourd'hui plusieurs villes, pour des raisons professionnelles, commerciales, culturelles ou sportives... Phénomène classique, partout connu et bien étudié. Appelons cela la multipolarisation.

Enfin, la fréquentation de la planète se développe très rapidement, et, peu à peu, l'espace-monde, le « tout-monde » cher à Edouard Glissant participe à notre quotidien. Certains appellent cela la mondialisation.

Hier, nous vivions sur un espace isotrope formé d'éléments homogènes et bornés. Aujourd'hui domine l'ouverture et la fragmentation.

La mondialisation qui gagne chaque jour du terrain est souvent opposée à la « résurrection » du local. De fait, les deux phénomènes sont indissolublement liés. Ils se répondent. L'ouverture de vastes horizons impose le besoin de se rapprocher de ses racines. Seulement voilà : hier, ces racines semblaient d'évidence. Racines uniques, bien plantées, droit, dans le sol. Aujourd'hui, tout bouge, tout change et les vieux repères sont bien mouvants. Les racines sont rhizomiques, embrouillées et diffus. Un jeune Breton peut parcourir le monde et sa carte virtuelle, comme Internet, lui permettent de se vivre, pleinement, citoyen de la planète. Il n'empêche : le besoin de racine sera au cœur de sa démarche identitaire et son attachement à la terre d'origine n'en sera, peut-être, que plus profond.

Partout, la segmentation, la multipolarisation, la mondialisation, jettent avec les cohérences anciennes du territoire. En résulte une émergence de lieux qui appartiennent à l'espace monde et d'autres, les « non-lieux » qui en sont rejetés. Comme il y a des territoires qui se dotent de projets et qui s'ouvrent, et d'autres qui hypertrophient leurs passés, leurs racines, leurs mémoires, leurs patrimoines et qui peuvent, rapidement, se figer.

C'est là un risque dominant pour de nombreux territoires, celui de devenir des lieux de nostalgie, autour de ce nouveau « sacré laïque » dont parle Pierre Nora, le patrimoine. On le voit, quotidiennement, autour de nous. Pour la Bretagne le risque existe d'une césure entre les espaces de modernité, Rennes, Nantes, et quelques autres centres tertiaires, et les espaces de traditions, centre-Bretagne, Cap Sizun... L'espace breton serait alors une addition, une simple addition. L'enjeu est évidemment de créer une cohérence d'ensemble, une dynamique, à l'échelle des cinq départements...

- La relation au temps

Jusqu'au XIX^e siècle, l'organisation du temps est un marqueur d'identité de tout premier ordre. Le temps du marin, qui ne connaît ni le jour, ni la nuit, n'a pas les régularités de la terre. Le temps du paysan, qui organise son année autour des semailles et des moissons, n'a pas les régularités de la ville. Le temps du commerçant, au rythme de foires et de marchés, n'est pas celui de l'artisan. Celui du bourgeois est autre encore, comme celui de l'ouvrier. Que dire du temps de la femme face à celui de son mari ?

Chaque village, chaque ville, vit ces différences, qui nourrissent les identités, les spécificités de chacun. Mais, sauf exceptions bien individualisées, le rythme des jours, des mois et des années s'impose à tous. Comme le climat.

Notre fin de siècle connaît une évolution majeure dont les effets se feront très profondément sentir, tout au long des décennies prochaines. Le « temps mondial » impose son spectre. Ce temps du marché, de la communication instantanée, du CAC 40, d'Internet et de CNN, ne connaît ni les méridiens, ni le jour, ni la nuit, ni la pluie, ni le vent. « Le temps est hors de ses gonds » lit-on dans Hamlet. Prémonitoire.

Participer au temps mondial, se connecter à lui, c'est appartenir aux dynamiques de développement. Plus important peut-être que d'appartenir à un espace donné.

Paul Virilio va plus loin encore et son propos, à première vue iconoclaste, nous engage à réfléchir. Désormais, dit-il, le local c'est l'extérieur et le global, l'intérieur...

Nous sommes abreuvés d'informations sélectionnées par les grands supports de communication. Un Breton d'aujourd'hui, s'il ne lit pas attentivement la presse quotidienne régionale, peut mieux « connaître » les soubresauts de la politique américaine que la vie du village voisin du sien. Pour l'habitant d'une grande ville, « la banlieue, c'est l'étranger ». A quelques kilomètres, certes, mais l'étranger... Alors que le Kosovo, aujourd'hui, fait partie de son quotidien.

Charles-Pierre Péguy insiste sur la valeur du « potin » comme vecteur de construction des territoires... Mais la segmentation des lieux, les choix des médias et des grands réseaux planétaires, forgent des modes de vie où l'on ne potine plus avec ses voisins comme jadis. Et, effectivement, peu à peu, le local devient l'extérieur. Extraordinaire renversement, si lourd de conséquences sur les identités. A Douarnenez, qui ne connaît Monica Lewinsky ? A Douarnenez, qui connaît les réalités économiques de Roscoff, de Collinée ou même de Châteaulin ? On parle désormais de dé-territorialisation.

Ainsi, le temps reste bien un marqueur d'identité, mais la dissociation est nouvelle : il y a ceux qui vivent aux rythmes du temps-mondial et les autres. Et les césures abolissent, en partie, les territoires.

- La relation au changement

Le temps de l'ordre s'achève, commence celui du changement comme catégorie centrale de l'expérience personnelle et de l'organisation sociale. Alliée à la crise du futur, cette permanence du changement entretient le complexe et l'incertitude.

Les cadres logiques de l'identité sont battus en brèche par des contradictions, des antagonismes qui peuvent être profonds.

Dans un tel monde en mouvements permanents, la défense d'une identité intemporelle devient, au mieux, dérisoire, au pire, dangereuse. On le sait, ici ou là, sur la planète. Chaque système ne dure qu'un temps... et la défense d'une Bretagne, donnée immanente, comme figée, est un leurre conduisant à une impasse.

Les relations au sol et au temps qui évoluent, se fracturent et se complexifient, la relation au changement qui s'intensifie, voilà trois socles de l'identité qui nous projettent dans une dynamique sans référence. Dynamique où l'imaginaire tient grande place. L'imaginaire constituant, suivant l'expression de Paul Veyne, qui illustre la formule d'André Breton : « L'imaginaire est ce qui tend à devenir réel ».

Cet aspect primera demain, quand les marqueurs tangibles se seront trop morcelés pour rester fondateurs. L'immatériel prend la relève, et l'imaginaire, comme la volonté, prennent le pas sur les critères précis, mesurables et sécurisants du passé. Hier, des métiers très individualisés, un temps séquencé, un territoire borné partagé, des danses et des traditions locales... Des références palpables.

Demain, un imaginaire collectif, davantage basé sur la mémoire que sur l'histoire, un patrimoine consensuel bien construit, voire inventé, et une volonté de partager, ponctuellement, un même territoire, nourriront les sentiments identitaires.

Mais ce n'est pas parce que les principaux marqueurs de l'identité collective bougent et s'effacent que disparaît le sentiment d'identité. Car l'identité, on le sait, est, elle aussi, une construction. Aujourd'hui plus que jamais. Et celle des Bretons de demain sera faite de multiples références. L'homme n'appartient plus exclusivement à une communauté de vie et de destin. La pluriappartenance est devenue monnaie courante et l'identité de chacun est la somme de ses appartenances, dans une éternelle transformation, une continue mise en jeu. En choisir une, et une seule, est maintenant mutilation. En chacun se superposent des strates mouvantes d'identité, de nos territoires du quotidien aux réseaux planétaires que nous choisissons ou dont nous subissons les influences. En chaque région, le phénomène se reproduit autant de fois qu'elle possède d'habitants.

En 1999, on peut se sentir Breton, absolument, et tout autant Français, ou Européen, et aimer le rock américain. Oui, on peut.

Et on peut, surtout, au droit du sang comme au droit du sol, préférer, comme nous y invite Ronan Le Coadic, le droit du cœur...

L'identité, on la produit plus qu'on ne la reproduit

ENTRETIEN AVEC RONAN LE COADIC

Hopala ! : Ta thèse a eu un écho qui va bien au-delà de celui que rencontre habituellement une thèse. Est-ce que cela t'a surpris ? Et qu'est-ce que tu as appris à travers les quarante conférences que tu as faites en Bretagne ?

R. Le Coadic : Il est vrai que cet écho qu'a rencontré la thèse m'a beaucoup surpris. Je ne m'attendais pas non plus à être amené à effectuer tant de conférences. Sur le plan personnel, le plaisir qu'apporte la reconnaissance m'a donné confiance pour aller plus loin... Et sur le plan sociologique, c'est le signe que cette thèse arrivait à point nommé : beaucoup de questions se posent, qui réclament la production d'instruments d'analyse. L'identité bretonne et les identités en général, l'altérité, l'intégration, l'assimilation, la place des minorités à l'intérieur d'un système républicain sont autant de questions brûlantes. En outre, la population bretonne a considérablement évolué en vingt ans, et l'accueil rencontré par tout ce qui est relatif à la culture ou à la langue bretonnes est beaucoup plus favorable aujourd'hui. Cependant, je constate aussi des blocages : un certain nombre de personnes restent sur leur logique et ne souhaitent pas dialoguer. Il me semble qu'il est temps de faire évoluer la Bretagne — notamment sur le plan politique — et que pour l'instant ça achoppe un peu. J'ai été relativement déçu de ne pas rencontrer, au cours de mes conférences, de gens qui venaient discuter vraiment, dialoguer avec moi. J'ai eu l'impression que la plupart de mes auditeurs étaient convaincus d'avance et venaient chercher des arguments, du « boued », pour pouvoir intervenir à leur tour et convaincre leurs amis. Et le dialogue, finalement, n'a pas été souvent au rendez-vous.

Hopala ! : De nos jours où l'individu est roi, des identités collectives sont-elles toujours possibles ? Et si elles sont possibles, sont-elles souhaitables ?

R. Le Coadic : Certainement qu'aujourd'hui les identités collectives sont possibles, elles sont même très vigoureuses, dans le monde entier. Et dans le contexte de mondialisation des informations, de la culture et de l'éco-

nomie, beaucoup de gens qui ne s'intéressaient pas tellement à leur appartenance collective commencent à s'y intéresser. Si on prend le cas des Bretons, beaucoup des personnes qui mettent leur « identité collective de Bretons » en avant sont des gens qui, objectivement, présentent peu de différences avec d'autres citoyens de l'Europe de l'Ouest. En fait, cette identité, ils la produisent plus qu'ils ne la reproduisent. Est-il souhaitable d'appartenir à un groupe ? Tout dépend de ce qu'on en fait et de ce qu'on cherche à en faire. En fait, je ne poserais pas exactement la question en ces termes. J'essaierais plutôt de voir comment on peut vivre son identité collective aujourd'hui d'une façon qui soit utile à l'humanité. Je pense que nous, Bretons — pris collectivement et avec les générations qui nous ont précédés —, nous n'avons pas fait progresser l'humanité lorsque nous nous sommes reniés. En revanche, lorsque nous sommes nous-mêmes, et que nous vivons pleinement notre culture — et pas seulement notre culture, d'ailleurs, notre société, notre économie, etc. —, nous pouvons apporter quelque chose au reste de l'humanité. Bien sûr, nous pouvons aussi, éventuellement, nous replier sur nous-mêmes ou devenir agressifs. C'est également envisageable. Donc, voilà : je pense que nous ne devons pas nous renier, c'est fondamental, mais trouver en nous-mêmes ce qui peut être utile pour le monde et la façon de le vivre harmonieusement. Là est toute la question.

Hopala ! : Nous avons tous des éléments d'identité collective mais aussi des éléments d'identité individuelle. Entre ces deux composantes de l'identité quel est le bon équilibre ? Et comment éviter — surtout dans une situation où l'on est obligé de se battre pour obtenir la reconnaissance d'une identité collective — que celle-ci ne limite pas trop fortement l'espace de l'identité individuelle ?

R. Le Coadic : Nous avons tous une identité individuelle, qui a plusieurs facettes. C'est-à-dire que dans l'identité d'un individu, il y a à la fois l'appartenance à un sexe, à une génération, à un milieu social, à une collectivité, à une famille... qui se recoupent, avec des intersections et avec, éventuellement, des contradictions. Ce qui est nouveau aujourd'hui, c'est l'importance de la subjectivité. On peut en quelque sorte choisir son identité à la carte. On peut se la bricoler. Alors, si on se sent opprimé par une des facettes de son identité, on est libre de moins la mettre en avant, d'aller un peu plus vers une autre facette. Si on regarde la situation d'un serf sous l'ancien régime, il était serf et n'avait pas beaucoup de choix. Il était opprimé par son appartenance à ce groupe social. Nous bénéficions — c'est l'apport des Lumières, de la Révolution... — des avantages de l'individualisme. C'est un progrès. Et nous sommes libres de choisir de nous identifier ou pas à nos communautés d'appartenance, grâce à notre subjectivité. En fait, comme le montre Michel Wieviorka¹, l'ethnicité combine trois éléments : l'individualisme hérité des Lumières, les

¹ Michel Wieviorka, *La démocratie à l'épreuve : nationalisme, populisme, ethnicité*, Paris, La Découverte, 1993.

appartenances communautaires et la subjectivité avec laquelle on mélange un peu tout ça.

Hopala ! : Et si nous bricolons tous furieusement, chacun dans son coin, quelle est la chance, disons statistique, d'une convergence et donc d'une identité collective forte ?

R. Le Coadic : D'un point de vue statistique, l'avenir de certains aspects de l'identité bretonne est inquiétant. Je pense à la langue. Il faudrait quelque chose d'extrêmement fort, un véritable électrochoc, pour envisager d'inverser la courbe linguistique. En revanche, dans d'autres domaines, j'ai le sentiment que les bricolages des uns et des autres vont dans le même sens. Le contexte de la construction européenne et des dévolutions et l'éveil à la sensibilité culturelle bretonne conduisent à une prise de conscience. L'intérêt pour une forme d'autonomie est en train d'émerger progressivement. Même si nous sommes très loin d'une conscience politique.

Hopala ! : Certains, en Bretagne et ailleurs, voient ce besoin d'identité comme une régression, quelque chose de quasi réactionnaire. Que leur réponds-tu ?

R. Le Coadic : D'abord je comprends parfaitement ce style de réaction. Et j'aimerais bien discuter avec les personnes qui raisonnent ainsi. Elles voient deux des pôles dont je parlais tout à l'heure : l'individualisme, d'un côté, et la communauté, de l'autre. Et elles pensent à la communauté d'ancien régime ou au petit village de la société pré-capitaliste, c'est-à-dire un endroit où, certes, des solidarités existaient, mais où, simultanément, l'individu était opprimé. Il était difficile, par exemple, d'être homosexuel dans un petit village de paysans catholiques. Le fait d'aller vivre en ville, de quitter sa communauté d'origine, fut certainement vécu par beaucoup comme une libération. Donc, les personnes dont nous parlons sont favorables à l'individualisme et opposées à toute forme de communauté, de groupe, à l'intérieur d'un ensemble, qui est, en fait, étatique. Je comprends leur raisonnement. Mais je crois qu'elles méconnaissent que, étant à la fin du XX^e siècle et non au XIX^e siècle, la subjectivité nous permet aujourd'hui de vivre diverses appartenances « communautaires » — encore que je n'aime pas tellement ce mot —, sans se faire opprimer par elles. Si quelqu'un décide, par exemple, de parler breton parce que ça le passionne alors qu'il ne vient pas d'un milieu bretonnant, il ne va pas s'en trouver prisonnier, comme on était prisonnier de la société rurale d'autrefois. Mais ça va plus loin. Les personnes qui présentent l'attrait pour l'identité comme une régression redoutent qu'il s'agisse d'un repli communautaire, d'un enfermement. Ma réponse est que l'intérêt pour une langue et une culture particulières est, au contraire, le moyen d'avoir

quelque chose à offrir au reste du monde. Je prends un exemple concret : la personne qui voyage et qui sait chanter ou jouer la musique de son pays, qui a quelque chose à apporter, aura des contacts humains d'une richesse beaucoup plus grande que celle qui n'a rien à apporter. Quand on a quelque chose à donner, on peut recevoir en échange et on peut vivre ainsi une sorte d'universalisme concret et pas simplement un universalisme abstrait. Ensuite, il me semble que dans cette crainte du « repli identitaire », ou dans cette angoisse, il y a aussi une mythification de ce qu'était la république. Sous couvert d'un contrat social théorique entre des individus abstraits et le souverain, la dimension sociale et historique des citoyens — inhérente à toute personne humaine — a été niée. Et c'est, paradoxalement, au nom de la liberté, de l'égalité et de la fraternité que les Bretons (et les autres) ont été discriminés et privés de leur histoire et de leur culture... Et puis, j'irai plus loin : aujourd'hui il est très positif que, progressivement, se forgent de grands ensembles régionaux — comme l'Union Européenne —, une conscience planétaire et une culture universelle. Tout cela me paraît positif pour l'humanité, à condition toutefois que, parallèlement, se constituent ou se renforcent des institutions démocratiques — européennes et universelles — de contrôle. Dans un tel cadre, le poids des États traditionnels sera amené à s'affaiblir et les individus pourront appartenir à des « communautés » tout en appartenant à un État beaucoup plus vaste qu'un État-Nation. Il pourra y avoir séparation entre l'État et la Nation. L'État pourra être quelque chose de plus vaste, un État pluriel, et, un jour je l'espère, un État universel. À l'intérieur d'un tel État, l'appartenance à un groupe, à une collectivité, sera une richesse mais absolument pas un repli ; ce sera une originalité.

Hopala ! : En quelque sorte, tu es en train de nous dire que pour bien vivre une identité complexe, il faudrait qu'elle soit gérée par une structure politique complexe, où l'on ne se retrouve pas face à un discours politique unitaire, qui est une négation de la complexité ?

R. Le Coadic : Nous sommes d'abord des humains et c'est ça qui est le plus important. Il est souhaitable que, progressivement, le monde s'unifie. Cela ne se fera pas en un jour, ni même en une génération, mais il faut que le monde s'unifie. S'unifier, cela veut dire s'unifier politiquement, démocratiquement, et disposer d'outils pour lutter contre les tyrans, comme Pinochet. Cela veut dire disposer de moyens de contrôler les entreprises transnationales et d'empêcher la prolifération d'un capitalisme sauvage. Cela veut dire que toutes ces institutions qui existaient au niveau des États doivent être conçues à l'échelle de la planète. Et, en même temps, à l'intérieur d'une telle structure, il faut, en effet, reconnaître la complexité, la pluralité, les différences. Les deux choses vont de pair : d'un côté, unification progressive de l'humanité, et puis, d'un autre côté, reconnaissance de la pluralité et des droits collectifs qui y sont afférents.

Hopala ! : Mais cette unification est en marche, elle s'appelle mondialisation. Et elle est problématique, non ?

R. Le Coadic : Oui et non. Si l'on prend l'exemple de Pinochet, c'est une très bonne chose qu'on puisse arrêter aujourd'hui des dictateurs. C'est un grand progrès pour l'humanité qu'un peu partout des gens qui ont commis des crimes contre l'humanité commencent à avoir peur. C'est une forme de mondialisation. Ce qui est gênant dans la mondialisation, c'est qu'elle s'est faite au niveau économique et qu'elle ne s'est pas faite aux niveaux politique et social. C'est-à-dire qu'il n'y a pas de contrôle sur le capitalisme international. Mais ce n'est pas une fatalité. Il faut progresser sur cette voie. Il faut lutter contre les injustices terribles qui frappent le Tiers-Monde. Les problèmes d'immigration dont se plaignent les pays riches et les drames liés, justement, à l'exaltation des identités et au fondamentalisme, sont très largement dus à ces injustices criantes. Si elle se traduisait par une lutte contre ces injustices et par une extension de la protection sociale qui existe dans les pays riches vers les pays pauvres, la mondialisation serait un grand progrès pour l'humanité.

Hopala ! : Venons-en peut-être à des questions précises sur la Bretagne. D'abord, par rapport à l'identité complexe vécue ici, quelle articulation vois-tu entre identité française et identité bretonne ?

R. Le Coadic : C'est complexe, effectivement. C'est variable selon les individus. Je crois que la plupart des Bretons, aujourd'hui, vivent leurs identités un peu comme des poupées gigognes, c'est-à-dire qu'ils se sentent de telle commune, qui appartient à tel pays, qui appartient à la Bretagne, qui appartient à la France, qui appartient à l'Europe, etc. Beaucoup de Bretons vivent les choses comme ça. Par ailleurs, le mot *Gall*, qui veut dire « Français », est lui-même un mot complexe puisqu'il signifie également « étranger », « pirate » et « personne ne parlant pas breton ». En outre, j'ai entendu, dans la région de Callac, l'expression *ur penn-gall* pour qualifier quelqu'un d'un peu méprisant, un peu arrogant, bien habillé, dont on voit qu'il n'est « pas de notre monde »... C'est l'indice que le rapport Bretagne-France est complexe, ambivalent. D'autant plus qu'il y a une confusion entre ce qu'on pourrait appeler l'ethnicité française et la notion de citoyenneté. Je pense qu'il y a une « confiscation » de la notion de citoyenneté, qui est universelle, par une culture, ethnique. Ce qu'écrivait Barère dans son rapport est frappant : « la langue française est la plus belle langue d'Europe », c'est « celle qui est chargée de transmettre au monde les plus sublimes pensées de la liberté ». Quand on a lu ça, on comprend bien que si les autres peuples ne sont pas capables de réfléchir, d'eux-mêmes, à la liberté, il y a un petit problème... Toute la difficulté vient de là. Les Bretons sont profondément marqués à la fois par la culture celtique et par la culture romane — la culture française —, tout

cela fait partie de leur héritage culturel, c'est indubitable. Mais il est important de faire une distinction entre la culture française — ou l'ethnicité française — et la citoyenneté, qui est une notion beaucoup plus large, universelle. Quant à la république, au départ, elle n'est pas liée à une nation. C'est un principe universel, mondial. La république devrait être mondiale !

Hopala ! : Allons vers le concept clé qui a frappé l'opinion, je pense à la notion de « droit du cœur » que tu as empruntée à l'une des personnes que tu as interviewées. Le droit du cœur, cela rime avec la pensée de Renan : la notion d'adhésion volontaire à la nation. A l'heure actuelle, pourtant, surtout après les débats sur la Charte, la langue française et ses rapports avec la nation, on se rend compte qu'il y a là peut-être une dichotomie un peu fautive entre ce qu'on appelle la notion française de la nation, le vouloir-vivre-ensemble, et la notion dite allemande dont on entend souvent la caricature : 'la communauté, la terre, le sang, l'ethnie'. Pour être capable de vivre ensemble, il y a le vouloir mais il faut aussi les moyens culturels pour donner corps à ce vouloir, par exemple une langue commune. Le droit du cœur n'est-il pas un concept un peu trop facile ? Est-ce qu'il suffit de vouloir être pour devenir breton ?

R. Le Coadic : Dans le « droit du cœur », il n'y a pas que la volonté. Il y a aussi l'émotion. Tu parles de Renan mais, en principe, l'appartenance à la république ne relève ni du droit du sang ni du droit du sol. C'est la « communauté d'émotion », selon la formule de Saint-Just. Donc, est-ce que la formule « droit du cœur » est facile ? Je ne sais pas. Je l'ai trouvée très belle. C'est Loeiz Laurent qui me l'a suggérée lors de notre entretien. Et elle résume bien ce que m'ont dit les paysans, les marins pêcheurs ou les chefs d'entreprise que j'ai interviewés : « On peut devenir breton, si on aime la Bretagne, ses paysages, ou sa culture ».

Hopala ! : Ce qui frappe c'est la façon décontractée avec laquelle les Bretons vivraient cette identité et puis les réactions assez violentes face à cette décontraction...

R. Le Coadic : Nous abordons là un autre problème. La masse des Bretons a été complexée... Les Bretons ont vécu une identité négative, ont eu honte d'eux-mêmes et ont refoulé leur personnalité collective. Une charge affective très forte demeure liée à la langue bretonne et au souvenir de sa stigmatisation. Dans certaines circonstances, aujourd'hui, parler en breton avec quelqu'un peut l'amener à s'effondrer en sanglots... Mais progressivement, depuis une vingtaine d'années — peut-être plus —, une décrispation s'est opérée autour de cette identité refoulée. En cela, la masse des Bretons a été aiguillonnée par le mouvement breton, d'inspira-

tion nationaliste et au comportement parfois intransigeant ou activiste. Et face à ce mouvement breton nationaliste, les « Républicains », qui sont en fait, globalement, des nationalistes français, se raidissent de plus en plus dans leurs positions au fur et à mesure qu'ils sentent l'affaiblissement du pouvoir de l'État. En 1982, lors de l'échec de la relance économique, on s'était aperçu qu'il ne pouvait plus mener une politique économique indépendante. La construction de l'Europe l'amène, depuis plusieurs années, à perdre de la souveraineté. Et voilà à présent que les autonomistes viennent le miner d'« en bas » ! Alors, cela provoque une sorte de renouveau identitaire sur la tradition républicaine... Nous nous trouvons donc aujourd'hui en Bretagne avec deux pôles aux positions très fermes et, entre les deux, la masse de la population qui évolue à son rythme mais sans aucun canal politique. Aucune solution politique n'est en effet proposée pour l'instant aux Bretons, qui soit à leur image, c'est-à-dire nuancée. Cela me paraît dangereux. Car je ne peux pas croire qu'un mouvement aussi important que l'essor culturel breton ne débouche pas sur quelque chose de politique. Et lorsqu'un vide politique apparaît, il se trouve toujours quelqu'un pour venir le combler.

Hopala ! : Oui, c'est une chose sur laquelle tu reviens souvent dans tes écrits. Quelle serait la fonction de cette instance ou de ce mouvement politique ?

R. Le Coadic : Je ne sais pas si ce sera une « instance » : je ne sais pas ce que ça peut être. La fonction de cette dimension politique, pour moi, c'est de faire en sorte que l'identité bretonne puisse se vivre de façon harmonieuse... Les solutions institutionnelles qui ont existé par le passé ne sont pas forcément les plus adaptées. Je pense à ce qui s'est passé un peu partout dans le monde : les combats qui ont fait couler du sang pour obtenir finalement peu de chose. Ne peut-on pas trouver aujourd'hui des solutions nouvelles ? La notion de multiculturalisme, par exemple, est intéressante, à condition qu'elle soit vécue de façon honnête. Qu'il ne s'agisse pas de l'octroi de quelques bribes... L'idée d'autonomie, *autonomos*, est attrayante parce qu'elle est plus large : elle a, en plus, une dimension économique. Mais elle est mal comprise. Il faut voir comment elle pourrait être amenée et vécue de façon sereine, par le dialogue et le débat. Mais, bon, je ne peux pas en dire beaucoup plus.

Hopala ! : Est-ce que l'identité bretonne a besoin de reconnaissance pour avancer ?

R. Le Coadic : Toute identité a besoin de reconnaissance. L'identité renvoie à l'altérité, à l'Autre. On est soi par rapport à l'image qu'on se fait de soi et cette image est liée à l'image qu'on pense que l'Autre se fait de soi. Cela vaut pour un individu comme pour un groupe. On a toujours

besoin de reconnaissance.

Hopala ! : Et quels sont les dangers de la non-reconnaissance ? Si on a besoin de reconnaissance, c'est que la non-reconnaissance est potentiellement dangereuse ?

R. Le Coadic : La non-reconnaissance, c'est comme mettre un couvercle sur une marmite qui est sur le feu.

Hopala ! : Tu as parlé des difficultés qu'éprouvent deux traditions à échanger, la tradition du mouvement nationaliste breton et la tradition de ce qu'on peut appeler le mouvement nationaliste français... La notion de patriotisme constitutionnel, que propose quelqu'un comme Habermas, incarné dans un projet historique spécifique à un peuple, n'est-il pas un chemin à explorer pour essayer de rouvrir le dialogue et de rapprocher les positions de personnes qui sont toutes attachées à la notion de projet collectif et à un certain nombre de valeurs publiques de la Cité ?

R. Le Coadic : Certainement. C'est une voie à creuser, qui va aussi dans le sens d'une citoyenneté multinationale, avec des institutions universelles. Et je pense également à quelqu'un dont la réflexion est éclairante et dont, curieusement, on ne parle pas beaucoup en Bretagne, malgré l'article d'Andrew Lincoln dans *Noir/Blanc*², à savoir Charles Taylor. Il a une réflexion multiculturaliste très posée, très mesurée. Ses ouvrages méritent d'être lus et divulgués³. Il y a au Québec des gens dont la réflexion a une quinzaine d'années d'avance sur nous.

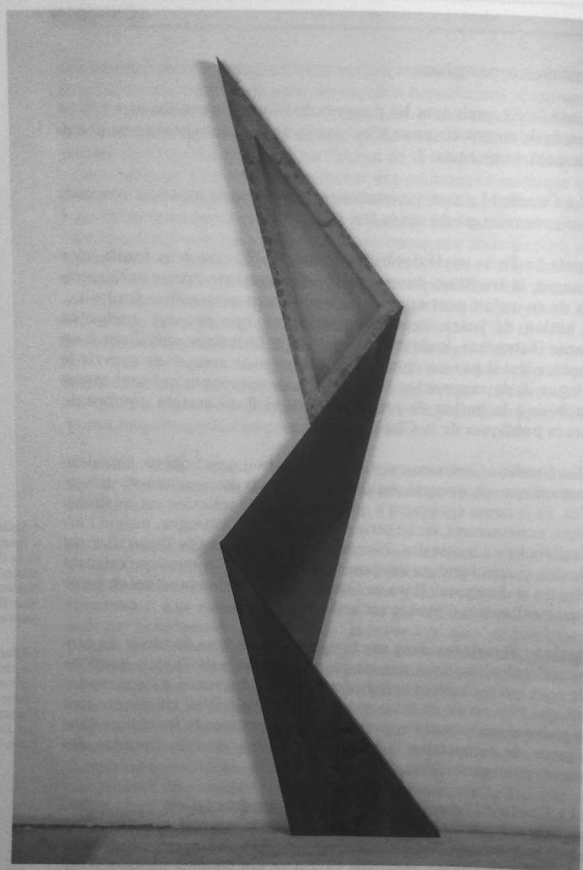
Hopala ! : Terminons donc sur la notion québécoise de 'droit de survivance' qui n'implique pas simplement, si on suit Taylor, que l'on aide ceux qui souhaitent apprendre la langue bretonne à l'apprendre mais que l'on essaie de faire en sorte qu'il y ait, d'ici cinquante ans, des gens qui souhaitent l'apprendre. Comment vois-tu les choses dans ce genre de perspective ? Jusqu'où peut-on, en fait, prendre des mesures pour garantir un droit de survie ?

R. Le Coadic : D'abord, pour moi, le plus important n'est pas la langue mais cette communauté d'émotion dont nous parlions tout à l'heure. C'est aussi la connaissance de l'histoire. Connaître le passé et, en même temps, vouloir aller de l'avant, ensemble : c'est ça qui compte. La langue est, pour moi, le symbole, c'est l'étendard... Est-ce qu'on peut garantir que dans cinquante ans les gens auront envie d'apprendre le breton ? Est-ce qu'on peut créer des institutions qui le garantissent ? Je ne le crois pas. Ce que l'on peut faire aujourd'hui, c'est garantir que ceux qui auront cette envie-là puissent la satisfaire.

² Andrew Lincoln, « Pour une politique de la différence : Mister Taylor et Madame France », *Noir/Blanc*, n° 1, mars-mai 1999.

³ Charles Taylor, *Multiculturalisme : différence et démocratie*, Paris, Flammarion, 1992 et *Les Sources du moi*, Paris, Borel, 1998.

Ronan Le Coadic, sociologue, est l'auteur de *L'identité bretonne* (P.U.R. / Terre de Brume, 1998).



Claude Briand-Picard
Sans-titre, 1998
 270 cm x 90 cm x 6 cm
 Bois teinté - Tissu vert satiné - Spray fluorescent - Styroglass.

Le secret

GÉRARD LE GOUIC

Amie d'enfance de ma mère, Marie B... s'était mariée à un pays, Pierre H..., garde républicain à cheval. La famille H... habitait la caserne de la place Monge.

Nous allions la visiter volontiers, ma mère et moi, en dehors des traditionnelles et réciproques invitations à déjeuner, quand ma mère éprouvait le mal de sa province ou avait quelque déboire à conter à son amie.

De notre rue Daguerre à la place Monge, nous effectuions le trajet à pied, toujours le même : le boulevard Arago, sur le trottoir de gauche exposé au soleil, afin aussi de ne pas longer les murs noirs de la prison de la Santé. Nous ne portions aucun regard vers elle, comme par crainte d'attirer quelque malédiction. Ma mère fixait un point lointain devant elle, moi je m'arrangeais, à sa hauteur, pour trébucher ou avoir à me moucher ce qui facilitait le coup d'œil en coin que je lançais dans sa direction. Lorsque le beau temps permettait aux fenêtres des cellules de rester ouvertes, nous entendions des appels d'hommes. Nous simulions de les ignorer et nous accélérions d'instinct le pas. Parfois un morceau de tissu clair était agité au bout d'un bras. Les passants sur le boulevard étaient rares aussi les cris et les rires devaient-ils s'adresser à ma mère. Je la condamnais d'attirer ainsi l'intérêt des prisonniers.

Nous avions un autre épreuve à surmonter un peu plus bas, dans la rue Broca, une rue à taudis soutenus par des étais et dont les couloirs exhalaient des odeurs âcres de pisse et doucereuses d'égouts. En son milieu le boulevard de Port-Royal qui la traverse aériennement la transforme en tunnel à l'époque à peine éclairé. Nous aurions pu changer de trottoir, mais nous choisissons le risque, bien mince toutefois, et qui nous excitait sans que nous nous l'avouassions, de zigzaguer entre les clochards affalés dont nous interrompions la sieste ou les libations. Débonnaires et déjà sans force à cette heure-là, ils nous invitaient à les rejoindre, nous tendaient leurs mains de cour des miracles, leurs litrons ou un chapeau mou délavé.

Ils avaient la sympathie de ma mère qui les trouvait "marrants". La peste qui se dégageait d'eux, de leurs voitures d'enfant recelant garde-robe, garde-manger et produit de leurs fouilles des poubelles, me soulevait le cœur et je cachais ma figure dans le manteau de ma mère qui me rassurait : "Ils ne sont pas méchants, ce sont des malheureux." Elle respirait quand même profondément lorsque nous retrouvions un air plus salubre et des passants qui nous ressemblaient.

Nous remontions vers la place Monge par la large rue du même nom. Ma mère ne se hasardait jamais dans la rue Mouffetard, trop étroite et encombrée, trop populeuse à son goût malgré son faible pour la faune des clochards. Dans notre quartier nous avions l'équivalent qu'elle évitait aussi : la rue de l'Ouest. Mon père la fréquentait volontiers, se plaisait à y marcher ses achats, surtout prétexte à rencontrer son frère Émile dans quelque mastroquet d'une sordide ruelle adjacente où malgré tout le côté-du-rhône était avenant et la ballon meilleur marché que partout ailleurs.

Nous nous rendions place Monge à pied, par économie et parce que nous y parvenions presque aussi vite que par le métro à cause du changement à place d'Italie. Je raffolais de la ligne Nation-Étoile. À Saint-Jacques elle quitte le sous-sol et s'élève lentement, tel le vol d'un lourd oiseau, au-dessus du boulevard. Dans la rame régnait, quels que fussent la saison et le temps, un air de vacances. J'aimais aussi l'emprunt de l'escalier mécanique place Monge que ma mère précisément redoutait. Elle éprouvait une sensation de vertige et de nausée. Elle craignait aussi que sa chaussure ne se trouvât coincée et que sa jambe ne fût happée par les dents de l'infamale machine. Ce danger imaginaire me fascinait et je le défiais. Je sautais plusieurs marches à l'avance, redoublant la frayeur de ma mère qui me suivait. Soulagé de la réussite de mon acrobatie, je me retournais et lui tendais une main secourable que je lui enlevais au moment qu'elle allait s'en saisir. Elle blémissait et me maudissait, mais riait plus de sa panique que de ma mauvaise farce. L'escalier était souvent en panne et sa montée était plus pénible que celle d'un escalier classique qui n'existe d'ailleurs pas à cette station. Ma mère ne manquait jamais d'évoquer à cette occasion la pentue rue Savary à Quimperlé, sa cité pratiquement de naissance et qu'elle exécuta toujours parce que formée de deux villes : la Haute et la Basse.

Chez les H..., je retrouvais leur fils Hubert. Nous partagions peu de goûts communs. Nous appartenions à des quartiers opposés, bourgeois le sien malgré la rue Mouffetard et la place Contrescarpe fréquentée par des

clochards, des ivrognes et des oisifs aux allures nonchalantes et louches, du moins les jugeais-je ainsi. Le mien était indéfini, sorte d'avant-poste de la proche banlieue, et d'ambassade des provinces de l'ouest desservies par la gare Montparnasse. Je fréquentais l'école privée de la rue du Moulin-Vert, le patronage de la rue d'Alésia. J'étais solitaire quand Hubert appartenait à une petite bande constituée de fils de gardes. Les arènes de Lutèce prêtaient à leurs jeux et à leur ennui ses gradins et ses allées mystérieuses. Adolescent, Hubert fréquenta les brasseries et les bals. Il portait la casquette et des pantalons dont la largeur respectait les canons de la mode, il grillait des cigarettes de troupe ou des blondes américaines quand il était en fonds. Il m'invitait à le rejoindre dans ses sorties, ma mère m'y engageait aussi. Je préférais les cinémas de mon quartier : le Gaumont, le Maine et ses jongleurs ou ventriloques à l'entracte, le Denfert et sa minuscule salle en sous-sol, le Boulard où je me glissai un jour, la honte au front, afin d'assister à la projection d'un film interdit aux moins de dix-huit ans : Clochemerle. J'affectionnais aussi les promenades à pied, à un rythme accéléré comme si je visais quelque performance sportive, le long de la Seine où je m'accordais une ou deux haltes devant les boîtes des bouquinistes. J'y acquis une édition nouvelle des Poèmes saturniens de Verlaine que je consulte encore.

Nous apprécions ces visites imprévues, des escapades pour nous, à la place Monge. La caserne constituait une espèce d'îlot clos, un abri de paix et de silence. J'aurais aimé y habiter et je ne m'en serais jamais évadé. Pendant mon service militaire, il m'arrivait souvent de ne pas quitter ma caserne après que les permissionnaires du week-end l'eussent abandonnée. Je montais dans les salles vides sous les combles. Ivre, en quelque sorte, de la possession des enfilades de pièces meublées de tables d'études, je lisais, écrivais des ébauches de poèmes et de romans, je m'accoudais aux fenêtres et ma rêverie vagabondait par-dessus les toits de la vieille ville, jusqu'aux lointains des collines boisées. Je n'étais pas militariste et je souffrais en semaine de la réclusion, mais lorsque, le samedi et le dimanche il m'était offert de la briser, son exercice n'avait plus d'attrait dans la mesure où je demeurais solitaire.

La caserne de la place Monge était vouée aux chevaux. Invisibles la plupart du temps, leur présence se répandait partout, dès la monumentale entrée franchie, par leur odeur qui nous parvenait par bouffées chaudes, par le bruit de leurs fers sur les dalles, par leurs coups de bottes dans les cloisons mobiles de leurs stalles, par leurs hennissements impa-

tients et comme douloureux qui m'effrayaient. Les chevaux m'ont toujours attiré et j'en ai toujours eu peur, même lorsque, à quatre ou cinq ans, je jouais à passer sous le ventre des lourds postiers attachés à la façade du Café de la Mairie où Marie B... et ma mère, jeunes bonnes de ma tante Jeanne, se rencontrèrent, même lorsque mon cousin Lucien se hissait en croupe sur Fleurette à robe blanche, jument inquiète et nerveuse, généreuse dans l'accomplissement de ses tâches. On me permit pas de regarder, sans que ma peur ne se fut atténuée, mais je ne la confessais pas, à mon futur successeur, le placide Mouton, le long d'un talus afin de m'installer sans aide sur son large dos qui émettait un frisson de satisfaction que la charge ne fût pas plus lourde.

J'éprouve de la crainte en présence des équidés, et de la compassion. Dans les retransmissions télévisées de courses, je regarde plus la queue du peloton que la tête. Quelle sera la punition des disqualifiés, des retardataires ? Je me souviens des bêtes nues qui, curieuses et apeurées, descendaient en troupeau l'avenue de Maine. Ils touchaient au terme d'un voyage qui avait duré des jours, cela se remarquait à leur hébétude, à leur docilité, seuls les premiers étaient entravés, les autres suivaient. De la réponse de ma mère à mon interrogation sur leur pitoyable retraite, je comprenais le seul mot que je savais chargé de crimes : Vaugirard. J'aurais volontiers excité de la voix et du geste les malheureux condamnés afin qu'ils s'échappassent de la garde des hommes patauds, aux visages violacés, au fouet à longue lanière autour du cou, qui les encadraient. Je me contentais d'obliger ma mère à nous arrêter sur le trottoir d'en face jusqu'à ce qu'ils disparussent sous le pont de la gare.

Pierre H... était un homme de mine sévère, à la taloche facile et cinglante selon Hubert. Il avait à sa charge l'entretien de plusieurs chevaux et je l'enviais d'avoir à manier en plein Paris la fourche et le râteau, à saisir de pleines brassées de paille et de foin. Quand il poussait sa porte, un souffle d'air d'écurie l'accompagnait. Il était souvent saisi de fous rires qui découvraient ses nombreuses dents couronnées d'or. Son visage devenait cramois. Marie et ma mère dont l'une ou l'autre avait déclenché son hilarité, joignaient la leur. Marie possédait aussi des couronnes, mais d'argent, à moins que ce ne fût le contraire : à elle l'or, à Pierre l'argent. L'assemblée ploiyait sous des quintes de toux et d'étouffements. Chacun se contorsionnait sur sa chaise, essayait ses larmes. J'en blâmais ma mère, pourtant son plaisir avec ses amis me comblait.

Par la porte entrouverte de la chambre, je contemplais le casque de

parade de Pierre placé sur l'armoire. Je guettais l'occasion de m'introduire dans la pièce et de palper en cachette l'épaisse queue de crin qui pendait le long du meuble. Pierre interdisait ce geste instinctif comme il interdisait, à plus forte raison, que l'on ajustât le cuivre rutilant de lumière sur notre propre chef afin de découvrir quelle serait notre tête si nous avions participé au défilé du Quatorze-Juillet sur les Champs-Élysées. Marie confiait qu'elle ne s'était jamais aventurée à pareil essai, même en l'absence de son époux dont elle n'osait pas imaginer la réaction. Elle ne devait pas exagérer. Le rire qui concluait sa confidence était démenti par l'effroi qui apparaissait dans ses yeux. (Mon père n'appréciait guère non plus que l'on s'amusât avec ses casquettes de la RATP, mais nous passions outre, même devant lui, elles étaient sans prestige et nous le lui déclarions). Marie ajoutait, en aparté, qu'il était plus tendre avec ses chevaux qu'avec sa famille. J'en étais atterré, j'imaginai semblable attitude de mon père avec ses autobus !

Depuis qu'elle était gérante d'une crèmerie Maggi — de là la diversité et la qualité des collations qu'elle nous servait — Marie était devenue, sans se départir de sa gaieté ni de sa générosité, une personne d'importance, éloignée en tout cas de la condition de ma mère à l'époque plongeuse intérimaire dans les restaurants, certains réputés dans le quartier de la Madeleine, mais quand même... Qu'était-ce en regard des responsabilités de son amie. Celle-ci était astreinte à effectuer chaque fin de mois l'inventaire de son stock si bien qu'à nos visites elle venait d'en achever un ou se préparait à en attaquer le suivant. C'était devenu sa préoccupation principale et elle nous l'imposait. Des calculs auxquels Hubert apportait son aide émergeait souvent un déficit qu'elle devait combler de ses propres deniers. Ma mère était abasourdie par l'importance des sommes qui devaient résulter, selon son analyse qu'elle se gardait d'exprimer ouvertement, de chapardages des clients et peut-être des livreurs que Marie négligeait de surveiller, mais également de ses achats personnels qu'elle devait omettre d'inscrire sur son registre.

Nos moments de détente place Monge perdirent de ce fait de leur attrait. À quatre heures nous ne goûtions plus avec le même gourmandise. Nous nous imaginions en partie responsables des déboires de la gérante.

Peu avant un premier avril, il me vint l'idée, afin de rompre l'ennui de nos nouveaux rapports avec Marie, et nous en venger, d'inventer une farce. D'abord réticente, ma mère consentit à mon projet sous la condition qu'il ne nous fût pas attribué.

Je dessinaï sur une grande feuille une plantureuse sirène dressée sur sa palme déployée, je l'habillai d'un tablier dont la marque Maggi égayait la poche ventrale. La tête, de profil, à l'avenant sourire, était surmontée d'une calotte blanche avec les lettres rouges de la firme. À chacune de ses deux nageoires je suspendis un bidon de lait. Mon œuvre d'art, anonyme, était couronnée d'une banderole portant en lettres capitales : "POISSON D'AVRIL". Afin de détourner les soupçons, nous achetâmes une enveloppe commerciale et j'écrivis l'adresse de la main gauche dont j'étais habile. Nous riions d'avance en nous décrivant la surprise de Marie, son irritation d'avoir été ainsi caricaturée. Ma mère interrompait cependant son rire, la crainte que la plaisanterie ne nous soit imputée la figeait. Marie était bonne joueuse, mais ne franchissions-nous pas les justes limites ? Elle risquait de se vexer et de rompre son amitié, si ancienne fût-elle, et nous en serions les premiers à en pâtir. Je rassurai ma mère, lui certifiais qu'elle pencherait plutôt pour l'un de ses clients ou ses collègues des bureaux du siège. Ma mère acquiesçait, son rire renaissait, puis son visage reprenait sa gravité.

"Vrai, elle commence à me fatiguer avec ses histoires Maggi, enchaînait-elle, est-ce que je lui parle, moi, de mes places ?" Je lui rappelais qu'elle avait aussi ses faiblesses, par exemple qu'elle contait régulièrement une anecdote qui faisait bleuir les pommettes sanguines des H... Dans un restaurant, le chef, une femme, pestait souvent contre le piano qui ne fonctionnait pas comme elle le souhaitait. Elle était de milieu modeste aussi ma mère s'étonnait-elle, sans le lui confier, qu'elle pratiquât cet instrument bourgeois de musique. Lorsqu'elle fut plus familière avec elle, elle se permit de lui faire part de son étonnement admiratif. Elle découvrit alors que le piano en question était tout bonnement l'appellation en argot de cuisine de fourneau. L'histoire rabâchée était gratifiée toujours du même succès.

J'emportai enfin l'adhésion de ma mère lorsque je proposai de poster le pli dans un arrondissement de la rive droite où nous n'avions aucune habitude.

La farce était bon enfant, mais sans plus, il lui manquait une touche afin qu'elle fût pleinement drôle. Inclure au pli du poil à gratter ou un fluide de chaleur, ou de l'extrait de boule puante n'aurait pas suffi à la corser. Le trait de génie me visita soudain : il ne fallait pas affranchir l'envoi. L'arrosé ouvrirait lui-même le robinet et payait de surcroît la note ! Ma mère en pleurait, sans pourtant m'accorder son autorisation définitive pour

ce supplément diabolique. Nous nous acheminions à coup sûr vers une rupture. Nous devions nous contenter de notre seule intention qui nous remboursait déjà de nos contrariétés passées.

Le lendemain je revins à la charge, avec des arguments sans parade et dont je ne me souviens plus. Nous descendîmes à la gare Saint-Lazare et nous confiâmes notre farce à une boîte des Pas perdus. Au retour, notre gaieté nous avait quittés. Nous ne nous regardions plus qu'à la dérobée. Ma mère me recommanda de n'en rien dire à mon père qui nous aurait désavoués. Mon père était un homme digne et sérieux dans tout ce qu'il entreprenait, même lorsqu'il n'entreprenait rien.

Nous n'avions plus qu'à patienter. Afin de n'éveiller aucun soupçon, nous ne nous présentâmes pas, de notre initiative, à la caserne. Nous attendîmes une invitation de Marie qui s'étonna, dans une courte lettre, de ne plus nous voir. À sa lecture ma mère avait pâli, moi aussi. Nous choisîmes un jour où mon père était de service d'après-midi et nous nous engageâmes, le cœur serré par l'appréhension, sur le boulevard Arago, persuadés que nous l'empruntions pour la dernière fois.

Les politesses d'usage et les nouvelles du pays échangées, Marie aborda, de biais, le sujet que nous redoutions.

— Dis-moi, Serge, m'apostropha-t-elle, tu es bon en dessin, je crois ?

J'évitais le piège :

— Des fois j'ai de bonnes notes, oui, surtout pour les paysages et les maisons.

— Tu dois bien dessiner aussi les animaux, non ? Les personnages ?

— Ah non, là je suis complètement nul.

— Tu as eu des 2, confirma ma mère, d'un air absent, puis elle s'intéressa au pull-over que Marie achevait de tricoter.

Notre affaire se présentait mal. Combien de temps résisterions-nous à l'interrogatoire de Marie dont le regard s'était durci ?

— Je me disais aussi..., poursuivit-elle sur un ton radouci qui nous soulagea sans nous libérer de notre méfiance. J'ai tout de suite pensé à toi, mais je savais que je me trompais.

Elle quitta sa chaise et fouilla dans le tiroir de son buffet. De ses mains tremblantes encore d'indignation, elle ouvrit notre enveloppe maintenant affranchie, constellée de tampons rares, et déplia notre feuille :

— Regardez le cadeau que j'ai eu... Le beau cadeau !

Nous nous penchâmes, incrédules et émerveillés. Et de plus en plus mal à l'aise.

— Qu'est-ce que c'est ? fis-je sournoisement.

— On t'a fait un poisson d'avril, Marie, dit ma mère en se forçant à sourire avec détachement. Elle enchaîna : le mari de la concierge est revenu de son travail avec un poisson dans le dos ! Sa femme n'a pas osé le décrocher elle-même, les Espagnols sont tellement susceptibles.

— Ah, si je tenais celui-ci, j'te jure, il connaîtrait un mauvais quart d'heure !

— C'est pas méchant, hasarda ma mère, tu n'auras qu'à lui rendre la monnaie de sa pièce l'année prochaine.

— Si je savais qui il est, mais le malin, il ne l'a pas signé.

— Évidemment, dit ma mère.

— Ce n'est pas le pire !

— Ah bon ?

— L'enveloppe n'était pas timbrée et il nous a fallu payer une surtaxe !

— Ah bon ? émis-je à mon tour.

— Mais pourquoi ne l'as-tu pas refusée ? dit ma mère.

— Je ne savais pas ce qu'elle contenait. Des oublis, ça arrive.

— Évidemment.

— Et ce n'est pas moi qui l'ai prise, mais Pierre, il était justement de garde au poste. L'imbécile !

— Il ne savait pas non plus ce qu'il y avait dedans.

— Quand même, un premier avril, il aurait dû s'en douter. L'imbécile ! Sur le coup, j'ai pensé à toi, Serge.

— Serge ne s'amuse pas à des tours comme ça, se rebiffa ma mère, et je lus de la sincérité dans ses yeux.

— C'est trop fort en dessin pour moi, ajoutai-je presque au bord des larmes.

Nous avons gardé notre secret jusqu'au bout. Marie est morte des dizaines d'années plus tard, emportant ses soupçons dans sa tombe, et ma mère, dans la sienne, notre complicité. Mon père que nous avons main-

tenu à l'écart partageait l'indignation de Marie dont les regards aiguisés par un doute cyclique me transperçaient malgré les années s'additionnant depuis ce mémorable premier avril.

— À bien réfléchir, murmurait-elle, la sirène ne peut être que de ta main.

— Mais non, protestais-je de plus en plus mollement comme si mon cœur me brûlait, je n'ai jamais eu une telle imagination. Et puis, je vous ai toujours bien aimée, Mme H... alors...

— Oui, tu étais un bon petit garçon. Qui, mais qui ? Je voudrais bien l'apprendre un jour ! Et Pierre, l'imbécile...

"L'imbécile" prenait l'air de sa fonction puis une toux joyeuse et passagère le secouait.

— Peut-être un garde ? suggérais-je.

— Pas impossible, il y avait des drôles parmi eux. Ma place créait aussi des jalousies.

— Il ne faut pas dramatiser. La farce a été oubliée depuis longtemps par son auteur.

— Quand il faut payer pour se faire moquer on ne peut parler de farce. Ni oublier. Et Pierre...

Peindre ?

La façon de Claude Briand-Picard est des plus économes. Son travail s'inscrit dans notre paysage industriel au sein duquel il opère des prélèvements. Il ausculte matières, couleurs, bref cette profusion de produits pensés pour susciter un désir d'achat et qui constituent notre environnement quotidien. La réalité qui n'est plus celle de la nature mais de la culture manufacturière et commerciale rejoint l'œuvre, prend en elle un nouveau langage. En conséquence, le spectateur peut ressentir un trouble. Ce qui lui est proposé n'est pas foncièrement autre que ce qu'il s'est approprié dans sa vie quotidienne afin d'aménager son cadre d'existence, y compris le plus intime.

Papier peint, toile cirée, styroglass, tissu teinté à l'achat sont autant d'éléments qui occupent l'espace de l'œuvre. Mais cet espace n'est plus la fenêtre ou l'écran du tableau traditionnel. Il est souvent incisif, fait d'angles à 90°, de rectangles tronqués, d'une série de polyèdres distribués le long d'une courbe, ou de caissons de bois recouverts d'une feuille de styroglass qui par transparence laisse entrevoir des bouffées de tulle dans des couleurs directement issues des bacs de grande distribution.

On pense à la technique du ready-made. Mais il faut ajouter que Briand-Picard travaille la couleur même si elle est importée. L'œuvre énonce une variation de tons, elle capte la lumière en raison de l'usage de matériaux transparents et décline sur une toile cirée, par exemple, des reflets changeants et colorés. A partir des prélèvements que j'évoquais, il y a une sorte de mise en perspective qui renvoie à la tradition picturale.

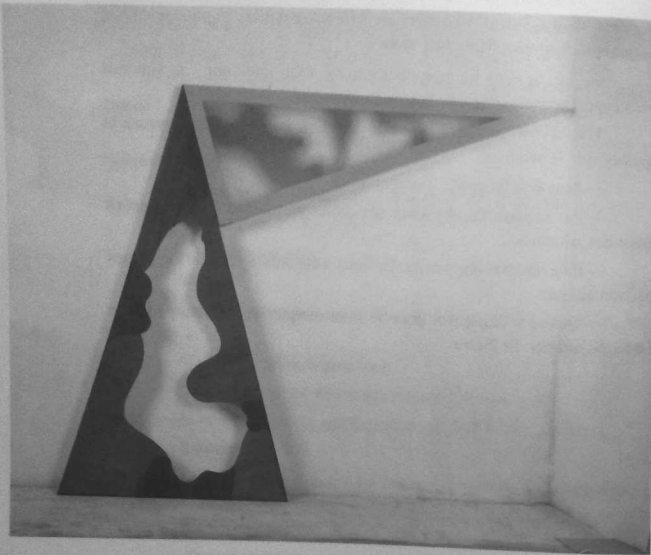
Ce retour est un simulacre. Si le plaisir des yeux nous est donné, c'est par surplus. Cette activité de mise en relation d'éléments issus d'un milieu le plus éloigné de la nature et de l'art conduit à une imitation de l'espace peint selon la tradition. Il s'agit d'un clin d'œil adressé à l'histoire de la peinture comme aux conditions nouvelles de l'exercice du métier de peintre aujourd'hui.

Briand-Picard mène une réflexion sur le fait esthétique. Il pointe les limites de la peinture. S'il recouvre, parfois, telle bordure d'une acrylique de même couleur que la toile déjà teintée, c'est d'abord celle-ci que repère le spectateur. La réalité extérieure insiste, paraît repousser l'effort pictural mais celui-ci la prenant en compte recouvre une énergie qu'on peut qualifier de politique, au sens où les matériaux importés, fabriqués par l'entreprise en fonction d'objectifs commerciaux, sont détournés de leur valeur d'échange. Ils sont inscrits dans l'œuvre en raison, il faut le souligner, de leur qualités visuelles, à des fins parfaitement étrangères à celles qui leur étaient assignées.

Le travail de Briand-Picard s'alimente d'une suspicion quant à l'acte de peindre et d'une insatiable curiosité relative aux produits manufacturés que l'œuvre peut éventuellement intégrer. Je crois qu'au fur et à mesure qu'il découvre de nouveaux matériaux, si la suspicion demeure, le plaisir de faire s'approfondit. Peut-être est-ce simplement façon de se sauver en tant que peintre.

Michel Dugué

Claude Briand-Picard expose au Musée de la Cohue (Vannes) jusqu'au 23 janvier et au musée des Jacobins (Morlaix) jusqu'au 30 janvier.



Claude Briand-Picard
Sans-titre,
 1997
 9 éléments
 261 cm x 220 cm x 6 cm
 Teinture sur bois contreplaqué - Spray
 fluorescent orange - Laque sur styroglass.

Yann DENEDED

Le petit jacobin illustré

Dictionnaire de la France jacobine

(2ème partie : K-U)



Je. *Pron. pers.* Terme ambigu à référent variable. S'en méfier. "Je est un autre" (A. Rimbaud).

Justice. *N. f.* Ce mot ne désigne pas le droit de chacun d'être jugé en toute équité, mais le système judiciaire lui-même. Le glissement du premier sens au second s'explique par le fait que la justice française est la justice même.

Kabyles. *Minorité (V. ce mot) en Algérie.* La France s'est élevée à juste titre contre l'interdiction qui lui faite par un état centralisateur, qui a fait du monolinguisme une idéologie, de parler le français et, accessoirement, la langue kabyle.

Laïcité. *N. f.* Système de pensée qui se définit par sa tolérance et son opposition farouche à toute forme d'endoctrinement, notamment religieux. Le défenseur de la laïcité croit que toute croyance est néfaste. Passionnément attaché aux valeurs de la République, il estime que toute forme d'attachement (à une croyance, une langue régionale, etc.) est à éradiquer.

Langue bretonne. *Loc.* Nom usuel du breton. *Un documentaire en langue bretonne.* On parlait jadis breton dans les campagnes, mais on enseigne la langue bretonne, ou celtique (voir ce mot).

Le Gonidec. *Inconnu.* Ne figure pas dans le Robert 2, dictionnaire pourtant universel des noms propres. Un monument lui serait dédié.

Lorient. *Ville du Morbihan* où se déroule chaque année un sympathique festival folklorique qui ne peut bénéficier de subventions d'un montant supérieur à 100 000 F pour cause de dépassement du plafond d'attribution exprimé en nombre de spectateurs (V. Avignon). Ce festival drainerait en effet quelque 600 000 curieux, soit douze fois le plafond maximum, des estivants pour la plupart, sans doute intrigués par le bruit, audible par beau temps des plages voisines.

Marianne. *Symbole de l'émancipation, particulièrement de la femme.*

Minorités. *N. f. pl.* A l'étranger, peuples opprimés privés du droit de disposer d'eux-mêmes. La France, pays des Droits de l'Homme, se bat sans relâche, aux Nations Unies et ailleurs, pour leur émancipation (V. Kabyles). De mauvais esprits ont usé de ce terme pour désigner des régions françaises. C'est méconnaître profondément la spécificité de la France. Il ne saurait y avoir de minorité corse, basque, bretonne, etc., dans la mesure où il n'y a pas de majorité qui ne comprenne les Corses, les Basques, les Bretons, etc.

J

Kk

Ll

Mm

Mod's Hair. (Prononcer mod'zair). Nom d'une chaîne nationale de salons de coiffure. De l'anglais "les cheveux de la fashion", heureusement francisé par traduction partielle et élision du "e" muet. *Quel look! s'écria le très étonné Kevin, on t'a fait ce brushing chez Mod's Hair?*

Nantes. Ville de Loire Atlantique, capitale de la région Pays de Loire. Ancienne capitale de la Bretagne.

Nationalistes. Généralement au pluriel. Pour éviter tout sous-entendu, on réservera ce terme à tout ce qui, de près ou de loin, désigne les défenseurs, politisés ou non, des particularismes locaux (V. ce mot), c'est-à-dire d'entités régionales qui n'ont rien de nations ni d'états. Celui qui défend avec le même zèle l'état-nation ne saurait être nationaliste. C'est un républicain. Inversement, on ne peut concevoir de nationaliste républicain.

New Salaisons. Nom particulièrement heureux d'une charcuterie de la rue Mouffetard (Paris), fleuron de la culture et de la gastronomie française.

Ouest. *N. m.* En météorologie, nom de la Bretagne par beau temps. Dire "belles éclaircies dans l'ouest après dissipation des brumes matinales" mais "un front pluvieux gagnera la Bretagne en (fin de) matinée". N.B. Préférer l'expression "un front pluvieux" au mot "pluie", dire "en fin de matinée" pour ménager la susceptibilité des Bretons. *V.* Grand Ouest, Ouest-Bretagne, Bretagne-Ouest.

Ouest-Bretagne. Ce terme a remplacé l'expression "Basse-Bretagne" aux connotations péjoratives. On distingue entre "Ouest-Bretagne", utilisé en météorologie et "Bretagne-Ouest", comme dans "Radio (France) Bretagne-Ouest". Le premier est plus ouest, le second plus breton. Sans plus. Il n'existe pas à notre connaissance de mot (les ouest-bretons*, les Bretons de l'Ouest* ?) pour désigner les habitants de ces régions quelque peu fantômes. Les Bas-Bretons ont disparu de notre vocabulaire.

Particularismes locaux. *N. m. pl.* Manifestations résiduelles de pratiques en voie de disparition. La pratique du breton (*V.* langue bretonne) en est un exemple.



Nn

Oo

Pp

Poésie. *N. f.* Mal armé pour aborder ce genre exigeant (le tirage moyen est de 600 environ pour une population de 60 millions d'habitants, soit un pour cent mille), le vulgaire l'accuse d'hermétisme. Heureusement, la chanson française, par ses textes non moins exigeants mais plus accessibles, est là pour mettre malgré tout un peu de poésie dans sa vie. C'est là un phénomène propre à la France moderne et lié, sans doute, au très haut niveau de réflexion et d'expression atteint par les héritiers de Mallarmé. A titre de comparaison, chez nos voisins anglais, il n'est pas rare qu'un recueil en langue galloise se vende à 4 000 exemplaires pour une population galloise de 200 000 personnes environ, soit un pour 50. Mais comparaison n'est pas raison : la langue galloise, dialecte de l'anglais, n'est qu'une langue régionale.

Politiquement correct. *N. m.* Idéologie imbécile venue des Etats-Unis. Fort heureusement, il existe en France, d'un bout à l'autre de l'échiquier politique, et dans la population en général, un large consensus pour refuser de se plier au diktat de cette nouvelle orthodoxie. Et pour cause : la France, pays des droits de l'homme, étant plus que correcte politiquement, n'a pas besoin d'être politiquement correcte.



Préfet. *N. m.* Le préfet est, dans les départements, le représentant de la République. Il tient sa légitimité du fait qu'il n'est pas élu. Cela le place en effet au-dessus des partis et des intérêts particuliers.

Prénoms. *N. m. pl.* Le pays des Droits de l'Homme propose généreusement à ceux qui demandent la nationalité française s'ils souhaitent franciser leur prénom. Sean Smith peut ainsi devenir Jean Smith (prononcer Smite ou Smisse).

Présidentiable. *N. m.* En politique, se dit d'un homme, plus rarement d'une femme, qui, pour des raisons diverses, correspond au type physique que l'on associe au président de la république. Avant 1997, Lionel Jospin n'avait pas le profil d'un présidentiable. Lorsque son visage et son style se seront suffisamment imposés dans l'esprit des citoyens comme compatibles avec l'exercice du pouvoir au plus haut niveau, il n'est pas impossible qu'ils viennent se superposer à l'image



des quatre ou cinq derniers chefs d'Etat et modifier le portrait-robot de telle sorte qu'on finisse par lui trouver un air de présidentiable. Le suffrage universel porte en général le présidentiable à la fonction suprême.

Rr

Républicain. *N. et adj.* Mot dont le sens varie selon le gouvernement du moment. Signifie socialiste sous un gouvernement socialiste, gaulliste sous un gouvernement gaulliste, etc. N'est pas républicain celui qui critique le gouvernement en place ou le régime politique en vigueur.



Républicain. *N. f.* La République française. S'emploie surtout dans l'expression "L'Ecole de la république", qui ne signifie bien évidemment pas "école où se fait l'apprentissage de la République (comme on dit "école de la vie") mais "école fondée par la République", par opposition à l'école privée, notamment confessionnelle.

So



Sans-papiers. *N. m. pl.* Dénomination officielle des étrangers n'ayant aucune existence légale.

Seizième arrondissement. Seuls les ignares précisent "de Paris". Dans la langue courante, on dit même "il habite dans le seizième". Il est

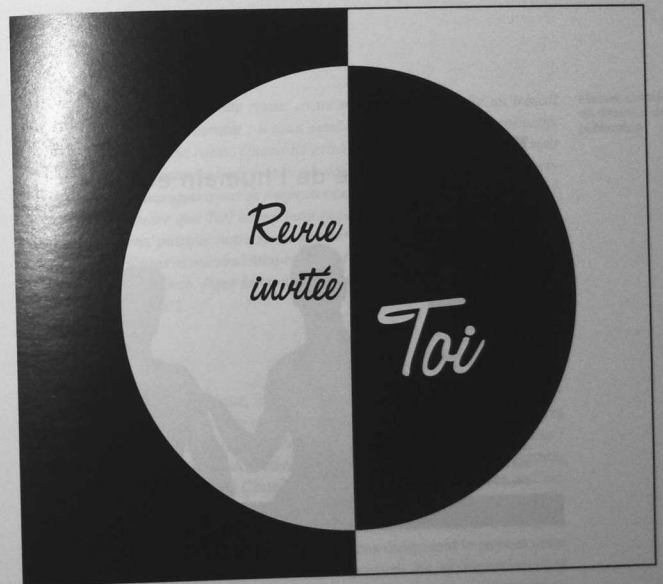
admis que les 55 millions de Français qui n'y habitent pas connaissent la géographie de la capitale. S'ils entendent, au 20 heures, qu'un crime a été commis rue Mouffetard, ou rue Georges V, ils comprendront "rue Mouffetard, à Paris" et "rue Georges V, à Paris".

Souvestre [Émile ?]. Inconnu. Ne figure pas dans Le Robert 2, "dictionnaire universel des noms propres".

Uu

Universel. *Adj.* Le français est une langue universelle. Le Robert 2 est le dictionnaire universel des noms propres. SYN. français.

TOI, la revue de
l'humain et du réel



Revue de l'humain et du réel



L. Gundabuka, l'Atelier
des latitudes
Le basket de Jeannot
Musique de chambre
Chronique d'un
glissement inachevé
Passion d'Orages
P. Lucas, résistant et
déporté
Boris baisers de Paris
Prémel, Poèmes.



Toi n° 2

TOI, la revue de l'humain et du réel

MANUEL CORTELLA

La volonté de faire vivre cette revue, avant même d'entreprendre un travail d'édition, résulte d'un constat : il nous semble qu'aujourd'hui, les collectifs se font de plus en plus rares. Quand ils existent, souvent leurs objectifs sont corporatistes : tendance à l'hégémonie ou défense de plates-bandes et de prébendes... On ne manquera pas de suspecter cette générosité revendiquée. [...] Nous aimons croire que TOI est un outil pour la citoyenneté, telle que nous voulons la vivre, puisque notre revue permet à des individus de s'exprimer sans intermédiaires ni miroirs trompeurs, loin de la presse assermentée et des réseaux de connivence. Pour la citoyenneté sans la chape de plomb. Extrait de l'édition de TOI n°2.

Manuel Cortella
est directeur de
publication

Naissance de TOI

Les mondes politique, industriel, financier, intellectuel et/ou médiatique semblaient vivre en vase clos. Hormis à la lecture de la collection Terre Humaine, à l'écoute de Daniel Mermet et de quelques autres, nous* (* Nous : Pierre Blanchet, Olivier Audouy, Gwenaël Merret, Cyril Amouroux, Christophe Adam et Manuel Cortella) avions bien du mal à trouver de l'air. Rarement, sinon par petites touches, était-il question de la vie que nous menions, de nos problèmes et de nos préoccupations réels comme de nos joies vibrantes. Nous avions la sensation que des gens dirigeaient le pays et notre vie à notre place, puis commentaient ce qu'ils avaient fait, se disputaient dans des simulacres de débat, masquant les véritables questions ou poussant au sectarisme, au choix, avant d'aller boire un coup au bistrot du coin en se foutant de nous et de tout. Nous ne voyions pas le monde en train de se faire dans leurs gestes, nous n'entendions pas la vie battre son plein dans leur langue, nous ne décelions pas le désir de vérité dans leurs yeux.

Au départ, il y avait donc une critique plus ou moins consciente du journalisme tel qu'il est pratiqué, dans ses fins comme dans ses méthodes. A tel point que ce que nous devions faire ne s'apparentait finalement plus au journalisme.

Avec quelques personnes de bonne volonté, nous avons donc rêvé TOI, une revue sanglante et douce, quelque peu hors de, — du temps, des ambitions et des lieux de pouvoir — par son rythme, sa position provinciale et éclatée, mais absolument dans son temps et dans l'espace par les sujets qu'elle aborde et les lieux qu'elle décrit (la vie d'un fils de paysan de la région de Dinan, la redécouverte de la culture bretonne par un Breton d'une vingtaine d'années, des récits de chômage et de travail intérimaire etc.). Peut-être cette légère distance était-elle nécessaire après tout : puisque le centre se mordait la queue et se morfondait, il fallait que la réaction vienne de l'extérieur. Où l'on découvre que la périphérie n'est qu'une vue de l'esprit : ce que l'on découvre à l'écart du centre, ce ne sont pas des bans, des franges, des marges, des confins... mais bien d'autres centres.

Cette distance mentale et géographique devait donc nous permettre d'être paradoxalement plus proches du quotidien, des gens, et de ne pas en rajouter à la confusion du monde. Parler, mais sans hurler avec les loups. Notre projet était certes ambitieux.

Angles : « Littérature du réel », entretiens semi dirigés, rapports texte-image

(Du « nous », je dois passer au « je ».)

Au début était le témoignage. Je suis fasciné depuis longtemps par le témoignage autobiographique, les histoires vraies, vues de l'intérieur. Blaise Cendrars et Henry Miller, le Céline d'avant *Bagatelles pour un massacre*, Bukowski, brodeurs, arrangeurs, ou plutôt metteurs en scène de leur propre vie, m'avaient ouvert la voie. Lorsque je compris que leurs œuvres n'étaient pas strictement autobiographiques, je restai perplexe. Mais d'autres enfoncèrent le clou : les auteurs de la collection Terre Humaine, Jean Malaurie, Claude Lévi-Strauss pour *Tristes Tropiques*, Antoine Sylvere, Wilfred Thesiger, Jacques Lacarrière, Andréas Labba, C.F. Ramuz, Margaret Mead... mais aussi Henry de Monfreid, Nicolas Bouvier, le Rousseau des *Confessions* et pourquoi pas la *Vie de [ce diable] de Benvenuto Cellini écrite par lui-même...* Tous ces auteurs ont un point commun : rendre compte du monde, décrire le rapport incandescent qu'ils entretiennent avec le monde et avec l'Autre. Ce dont je leur suis infiniment reconnaissant. Ils donnent chair à ce que Zola appelait « la littérature du réel ». Ils laissent une trace tangible de leur passage, au moyen de l'écriture, preuve qu'ils n'ont pas vécu comme des ectoplasmes, preuve qu'il est possible de vivre!

Incandescence. Ce substantif vient souvent à ma rencontre. De Blaise à Cendrars (de braise à cendre), au mythe de Prométhée. L'écrivain, avant tout, est un voleur de feu. Il est inutile d'écrire, de se prendre pour un écri-

vain, si l'on est pas capable de voler un peu de la magie de l'existence humaine, spirituelle et terrestre.

Au témoignage, s'ajoutèrent l'entretien ainsi que différentes façons d'aborder l'image. Pierre Blanchet et moi-même avions commencé il y a quelques années par des entretiens avec des clochards et des SDF à Rennes. Nous avions été fascinés par la verdeur, la richesse à la fois humaine et littéraire, la beauté en somme, de la parole transcrite.

Cette fascination ne s'est pas démentie depuis. Nous avons essayé différentes formes d'entretien (souvent semi dirigés) et de transcription, en fonction des personnes avec lesquelles nous discutons. La transcription est une réduction. Deux personnes qui ont à transcrire la même bande enregistrée n'en donneront pas exactement la même version. Elles ne pèseront pas de la même façon les répétitions, les « euh... », les silences, les ellipses, les accents, les approximations... La beauté d'un entretien tient aussi à la rigueur et l'honnêteté du transcripteur. Nous avons opté d'une manière générale pour une restitution quasiment brute de la parole enregistrée, sur le plan du vocabulaire et de la syntaxe, en revanche, pour atteindre une concision et une dynamique de récit, les répétitions et les hésitations sont partiellement sabrées. L'une des qualités essentielles d'un entretien pour moi, tient dans sa capacité à faire entendre jusqu'au souffle de la personne.

Pour la plupart issus des beaux-arts, pratiquant à divers titres les arts graphiques, nous avions à cœur de créer de beaux objets, de jouer avec la mise en page, de décliner les deux typographies que nous avions retenues (Garamond et Frutiger), d'utiliser des monochromies par cahiers imprimés, de présenter des œuvres poussées à leur paroxysme (les gravures de Cyril Amoureux, les œuvres de Lawrence Gundabuka, celles de Robert Tatin dans le n°3), ou iconoclastes (couverture du n°2 de TOI, pages intérieures du n°1 ; sous l'impulsion d'Olivier Audouy), des photos documentaires, d'inventer de nouveaux rapports texte-image, de nouvelles harmonies graphiques, denses, épurées, etc.

Il y a encore une façon d'aborder l'exégèse artistique qui est à inventer. Ne pourrait-on en finir d'un côté avec la critique impressionniste et de l'autre avec ces textes abscons à force d'intellectualisme et de vanité, qui prétendent se substituer aux œuvres, ou les soutenir... mais que valent-elles si elles ne tiennent pas toutes seules?

James Lord et Jean Genet ont ouvert la voie avec Giacometti ; Olivier Cena avec Ousmane Sow. Il est possible de mêler les récits du quotidien, la matière des heures, la candeur... à l'exégèse ; ainsi, d'allumer des projecteurs autour de l'œuvre. Quelle victoire pour l'œuvre digne de ce nom, non pas de générer des commentaires, mais d'inspirer une œuvre autre — un texte.

TOI et son public

Avec un n° tous les huit mois (le troisième est en préparation), la périodicité de TOI n'est pas celle escomptée au départ. Cependant ce rythme de parution correspond assez bien au rythme des textes eux-mêmes, intermédiaire entre le temporel et l'intemporel. Nous tirons actuellement 500 exemplaires de TOI. La revue s'ancre peu à peu dans l'esprit des gens. A partir d'un cercle de connaissances assez large, le public s'étend doucement. Lorsqu'on me demande à qui nous nous adressons, j'ai quelques difficultés à répondre ; en tout cas, je suis incapable de répondre en termes de tranches d'âge, de couches sociales, de corporations... L'attitude qui consiste à s'adresser à une seule tranche d'âge, etc. m'apparaît d'ailleurs être une grave erreur. C'est une façon d'ignorer l'individu dans le groupe et de l'inciter au repli. Nous ne sommes pas des marchands de savonnettes. C'est à l'homme en général que nous avons à causer. Lorsqu'on me pose cette question du public, donc, je réponds « Aux vivants ! ». Du moins à ceux qui lisent, ou qui voudraient lire.

Il serait réducteur et faux de restreindre notre public à une mouvance politique, la gauche en l'occurrence, les messages politiques étant aujourd'hui par trop brouillés. En revanche, il est évident pour moi que les nazillons et les thuriféraires du libre-échange sont malvenus dans TOI, si ce n'est pour y être malmenés. Mais d'autres, dans l'association, ainsi Christophe Adam, pensent qu'une revue dont le sujet est l'humain se doit de ne pas préjuger et de ne pas exclure des propos qui la contredisent, même radicalement. Y compris des propos inhumains.

La diffusion de TOI, comme sa production, est entièrement artisanale. Nous nous promenons avec la revue sous le bras, chacun dans notre région, la distribuant en librairies ou dans des bistros, la vendant parfois sur le marché (ex : Kérinou à Brest) participant à des foires, et à des salons du livre (salon des Etonnants Voyageurs à Saint-Malo). Nous avons donc pu observer à quel point notre public était hétéroclite, justement en âge, couches sociales, etc. Le prix a d'ailleurs été fixé à 30 F afin que tous puissent l'acheter.

J'espère que nous saurons encore résister aux amalgames et aux simplifications.

(Un beau jour, alors que j'étais à Rennes, cherchant des subventions pour le n°1, je débarquai à la DRAC, mes sorties laser sous le bras. Quand j'eus terminé d'expliquer nos projets à mes deux interlocuteurs, l'homme commenta (il faut dire que le premier n° était nettement social) : « Ça risque de faire un peu *La Rue* en plus luxueux ». Ce n'est pas quelque chose que j'ai apprécié. Ce télescopage entre ce nom de journal vendu par des personnes démunies et l'adjectif « luxueux » semblait nommer une sorte d'esthétisation

de la misère. Un comble. La misère n'a pas à être fardée ni dramatisée. Ce que cet homme nommait peut-être, c'était son incapacité à voir la beauté d'une histoire humaine sitôt que le sceau de la misère lui était apposée. Ou ce qu'il croyait être la misère.

Ne peut-on aborder des questions sociales sans passer pour misérabiliste ou sans esthétiser la misère? Et faut-il un canard *spécialisé* dans le social pour le faire? Des récits sur ces sujets ne peuvent-ils jouxter des récits plus légers, ou d'inspiration simplement différente?

Voici le type de jugement auxquels nous sommes confrontés, les pièges qu'il nous évite.)

Nous ne voulons pas réduire notre propos. Rappelons : que le sujet de la revue est l'expérience vécue et les différentes façons d'en rendre compte dans une revue monochrome au format 17x23 cm, avec des moyens limités et des envies illimitées ; et qu'il nous faut surtout apprendre à contourner les obstacles et à retourner les situations périlleuses à notre avantage.

Pratique

TOI est diffusée dans de nombreuses librairies en Bretagne. TOI est éditée par l'association Klaxon, siège social au 15 rue Riaval 35 000 Rennes, tél. 02 99 53 99 47. La rédaction de TOI est située au 4 rue Diassin 29800 Plouédern, tél. 02 98 21 60 16.

ANDRÉE JÉRÔME

Ce n'est pas le passé qui roule dans les flots
 mais le présent qui court à l'assaut
 de la terre avec perte et fracas.
 Au royaume du souffle il déchiffre
 les herbes rases et coupantes,
 dénombre les flaques de sel comme
 autant de bénitiers rongés de lichens.
 La langue ensommeillée entre les bancs
 de sable est mise à prix, à sac,
 Nouée de cordages, gonflée de grains
 de chapelets happés par les oiseaux
 migrateurs : elle craint la griffe du
 Ciel, l'écho du pas et du galop.
 Elle cherche un seuil, un porche,
 un mur bleu de granit, une veine
 où commence à battre le fléau
 du temps — graine de visages de trépassés.
 La pierre est au vivant la langue
 de la patience, et le vieillard
 l'apprend à l'enfant qui
 découvre ses doigts :
 « qui fait un ? » : « Moi tout seul »
 « qui fait deux ? » : « les oreilles du vieux »
 « qui fait trois ? » : « les yeux et le nez »
 « qui fait quatre ? » : « les genoux et les coudes »
 « qui fait cinq ? » : « les doigts d'une main »
 « qui fait six ? » : « les narines, les jambes, les bras »
 « qui fait sept ? » : « les trous dans la tête »
 et le vieillard apprend à l'enfant
 qui découvre sa voix :
 que six moines poursuivent six filles vierges montées sur six chevaux.

Le 17/11/93

Dans sa jupe de velours noir
 son corselet de drap perlé
 frissonnante au soleil d'été
 elle est venue au rendez-vous
 qu'il lui a fixé à Quimper
 à l'Hôtel de l'Épée.
 Serait-ce un clin d'œil de l'Ankou ?

Elle a foulé le trèfle rouge
 chiffonné les plumes du paon
 tisonne sa chaîne de vie
 de ses sabots de châtaigner
 elle a clouté la centaurée bleue

Que lui veut ce Julien Lemordant
 qui brosse à coups de traits exotiques
 de son grand pinceau alléchant
 des femmes obliques
 hautes
 comme de grands auvents ?

Touchez trois fois ma saillante pommette
 sans vous perdre aux bris de mes yeux
 soufflez sur l'accroche-cœur
 et gagnez donc les sept possibles
 sous l'échafaudage de blancheur.

17/11/93

Fest-noz, fest-deiz : danse de l'être

JEAN-YVES BROUDIC

à Marie H.

On se propose ici de parler un peu de la danse, de la danse qui se pratique dans les fest-noz.

Les fest-deiz et les fest-noz se multiplient donc en Bretagne ces dernières années. Tout comme la musique bretonne se développe, se diversifie, s'entend à peu près partout, à la radio, au supermarché, dans les cafés... à tel point qu'il est parfois difficile de trouver dans une ville un endroit public où l'on puisse y échapper, et écouter tranquillement du jazz, de la musique classique ou d'autres chanteurs. A voir d'ailleurs les journaux qui annoncent les festivités estivales, on pourrait croire aussi que personne ne travaille en Bretagne à l'approche du troisième millénaire, et que tout le monde y fait tout le temps la fête.

Donc, il suffit souvent d'une affiche de quelques sonneurs et chanteurs, d'un hangar, d'un plancher de bois et de quelques tables ou d'une affreuse salle "polyvalente", pour que jeunes et vieux, moins jeunes et moins vieux, et plus jeunes et plus vieux affluent au lieu indiqué, tel jour à tel heure, et passent plusieurs heures ensemble à sauter, à se donner la main, à se serrer au coude à coude, à se frôler, à se toucher, à échanger quelques gouttes de transpiration... Étrange corps-à-corps.

Où donc rencontre-t-on ce type de phénomène ? Dans les "sociétés traditionnelles" non européennes, c'est-à-dire dans les sociétés contemporaines dont la culture ancienne s'est transmise entre générations sans avoir encore été assimilée et uniformisée sur le mode : foyer de "personnes âgées" d'un côté, et "boîtes" de nuit de l'autre. On pourrait donc développer des analyses sociologiques sur un tel phéno-

mène comme "*fait social total*", chercher à en comprendre les racines et les liens avec d'autres évolutions de la société bretonne. On pourrait en particulier chercher à démontrer que cet engouement pour la musique et la danse bretonnes et celtiques ne naît pas par hasard aujourd'hui, qu'il est en rapport avec un effet de génération, puisque les jeunes qui affluent dans les fest-noz sont les enfants de cette génération "baby-boom" que leurs parents ont voulu élever en français et comme les autres Français (pour avoir souffert eux-mêmes de ne pas l'avoir été), et que donc s'expriment par la musique et par la danse quelque chose qui n'a pas pu s'exprimer par ailleurs, par la langue notamment (de même que les «musiques actuelles» — rock, pop, rap, etc., et cette musique électro — permettent l'expression de sentiments, d'affects, de projets, de conflits, etc. chez leurs adeptes). Pour ce qui concerne la Bretagne, on pourrait donc rapprocher cette mode des fest-noz et de la musique celtique du mouvement de réappropriation de la langue bretonne par une partie des nouvelles générations depuis les années 1970, expression d'un "*retour du refoulé*".

Mais une telle description "objective" (avec force enquêtes, au besoin) passerait à côté de l'essentiel, il nous semble. La question principale n'est elle pas en effet : *qu'est ce qui se passe* là entre les gens ainsi rassemblés ? Qu'est-ce qui pousse les personnes à se coller ainsi les unes aux autres et à *se laisser porter* à la fois par le collectif des danseurs autour d'elles, et par le souffle de la musique ou la voix des chanteurs ? Pourquoi, après telle danse, peut-on ressentir *qu'il s'est passé quelque chose*, et après tel fest-noz que *c'était particulièrement bien* ? Alors que parfois on a pu danser sans rien ressentir de fort, comme si on exécutait bêtement une tâche répétitive ou technique. On se propose de chercher à répondre à ces questions en compagnie d'une oeuvre, celle de D. Sibony, et plus particulièrement à partir de son livre, *Le corps et sa danse*¹, ainsi qu'au travers de quelques autres détours.

Nous partirons tout d'abord de la situation suivante : il s'agit du festival de *dans-plinn* de Danouet-Bourbric au 15 août chaque année. La fête se déroule en plein air, une scène ou plate-forme de bois est montée sur l'espace en creux entre la chapelle et les quelques maisons de pierres du village. (Habituellement, le concours de danse se déroule en même temps que celui des sonneurs de couple biniou bombarde et que celui des chanteurs. Cette année 1999, en raison du "mauvais" temps, c'est-à-dire de quelques averses, les chanteurs ont

¹ M. Mauss, *Sociologie et anthropologie*.

² J. Kress, «Incidences subjectives des changements de langue régionale», *Permanence de la langue bretonne - De la linguistique à la psychanalyse*. ICB, 1986.

³ D. Sibony, *Le corps et sa danse*, Seuil 1995 et Points Essais 1997. Parmi les autres ouvrages de D. Sibony : *Événements I*, *Événements II* (*Psychopathologie du quotidien*), Points Essais, 1995, *Événements III* (*Psychopathologie de l'actuel*), Seuil, 1999, *Le peuple «psy»*, Balland, 1993.

concouru dans la chapelle, et sonneurs et danseurs dans une salle sommaire de bois et de tôles). Et, faut-il le dire ? malgré que les danseurs soient dûment inscrits et s'affrontent en différentes catégories (d'âge et de sexe), du fait de la participation du public, on est à mille lieues d'un concours ou d'une exhibition de danses en costumes traditionnels devant un public de spectateurs.

Pour les concours, et aussi souvent en dehors des épreuves, les danseurs ne se mettent pas en file indienne, mais forment un cercle plus ou moins grand. Lors d'une épreuve, le nombre de danseurs est de quinze à vingt, le cercle est restreint, les membres du jury observent les danseurs à l'extérieur du cercle, parfois en s'accroupissant à leurs pieds et les nominés se voient attribuer un petit papier au cours de la danse.

C'est de cette danse *plinn* en cercle que nous voudrions parler : les personnes sont portées par leurs voisins danseurs, elles sont portées aussi par les voix ou la musique. On peut alors se "laisser aller", on est dans un mouvement qui nous dépasse, on sent une fusion ou effusion avec le collectif créé là pour quelques instants. *C'est là qu'il se passe quelque chose*. Les corps dansent dans un espace ou plutôt créent en dansant l'espace de la danse. Mais qu'est-ce justement *cette chose* qui se passe ou qui passe ? Qu'est que cet *espace* créé ? Qu'est ce que *le corps* dans la danse ? Et que permettent là ces mouvements de *danse* ? En quoi ces mouvements sont-ils différents de mouvements quotidiens tels que balayer sa cuisine, ranger sa vaisselle ou marcher dans la rue ou sur un sentier de campagne ? Pour tenter d'y répondre, nous proposons quelques détours.

Détour 1 : la chose. Qu'est ce qu'une chose ?

Il s'agit là d'une ancienne question de la philosophie. On ne convoquera donc pas tous les grands penseurs de l'humanité, en raison tout simplement de notre ignorance. On se réfère seulement à l'un d'entre eux. Dans une conférence de 1950⁴, Heidegger s'interroge sur ce qu'est une chose à partir de l'exemple de la cruche ou du vase. La cruche n'est pas seulement un objet que l'on peut tenir et manipuler, c'est-à-dire un objet constitué de ses parois et de son fond :

Remplissons la cruche. Le liquide tombe alors dans la cruche

vide. Le vide est dans le récipient ce qui contient. Le vide, ce qui dans la cruche n'est rien, voilà ce qu'est la cruche en tant qu'elle est un vase, un contenant. (...) Si le contenant réside dans le vide de la cruche, alors le potier, qui, sur son tour façonne les flancs et le fond ne fabrique pas à proprement parler la cruche. Il donne seulement forme à l'argile. Que dis-je ? Il donne forme au vide. C'est pour le vide, c'est en lui et à partir de lui qu'il façonne l'argile pour en faire une chose qui a forme. Le potier saisit d'abord et saisit toujours l'insaisissable du vide, il le produit comme un contenant et lui donne la forme d'un vase. Le vide de la cruche détermine tous les gestes de la production. Ce qui fait du vase une chose ne réside aucunement dans la matière qui le constitue, mais dans le vide qu'il contient. (p. 200).

C'est ce vide qui autorise le versement, et qui permet donc le rassemblement des hommes qui partagent une boisson. Et comme tout liquide provient de notre environnement, "dans le versement du liquide offert, la terre et le ciel sont présents" (p. 205). Le vide est au coeur du vase, comme il est au coeur du cercle de danseurs *plinn*, c'est lui qui permet, lors d'une danse, la convocation du ciel, de la terre, qui fait que ces gestes et mouvements de danse ne sont pas des gestes répétitifs mornes.

Le vide du vase ou le vide de la danse ne sont pas le néant. De même qu'en mathématiques, un ensemble vide n'est pas rien, que dans l'espace psychique on peut dire qu'il faut de la mémoire pour oublier, qu'en urbanisme c'est autour du vide d'une place centrale que se structurent les bourgs anciens (à l'exemple des bastides moyenâgeuses occitanes) ou les villes contemporaines, ou que le silence est au coeur de toutes les musiques, ou encore que le shabbath ou le dimanche sont des vides — points de référence des pleins de la semaine. Ici, ce ne sont donc peut-être pas les corps des danseurs qui créent le vide, c'est plutôt à partir de ce vide que la danse se développe, et que prend forme un espace, là où quelques instants auparavant, il n'y avait que des hommes et des femmes agglutinés sur une vague plate-forme de bois.

Le «*Il se passe quelque chose*» pourrait donc vouloir dire : on n'est pas dans un univers mécanique d'objets, de choses, ou même seulement de corps plus ou moins proches ou fondus dans un collectif. On est ailleurs, au delà ; une *autre dimension* est présente. (Et à la suite de nombreux autres, on peut prétendre chercher à comprendre, ou approcher un peu cette autre dimension sans tomber dans le religieux, le mysticisme, ou l'ésotérisme).

⁴ M. Heidegger, «La chose», *Essais et conférences*, Gallimard, 1958.

Oui mais l'analogie entre le geste du potier créant un vase et celui d'un danseur trouve ici aussi sa limite. En effet, lors de la danse, y a-t-il un artisan ou un artiste pour créer le vide, pour agencer les corps, tel le metteur en scène d'une chorégraphie contemporaine ou classique ? Non, les corps se mettent en mouvement tout seuls. Tout seuls ? Peut-être pas ?

Détour 2 : le corps. Qu'est ce qu'un corps ?

Pour la médecine, le corps est un ensemble d'organes, de substances et molécules chimiques que la connaissance scientifique cherche et réussit de mieux en mieux à explorer, jusqu'aux microscopiques gènes. Mais chacun sait que ce corps-là n'est pas le vrai corps, ou plutôt que ce corps-objet n'a pas grand-chose à voir avec le corps ressenti quotidiennement (marcher, dormir, manger...) ou dans certaines circonstances exceptionnelles (faire l'amour, réussir un exploit sportif, ou ...danser).

Le détour par la langue allemande peut ici être précieux. En effet là où nous n'avons en français qu'un seul mot, l'allemand en propose deux : *Leib*, que l'on peut traduire par : *corps vécu* ou *corps propre* ou *incarné* ; et : *Körper* : *corps objectivé*, corps comme *objet de mesure*⁶. Et quand notre corps se meut dans l'espace, s'agit-il du corps-objet ou du corps vécu ? La réponse va de soi. Mais la réflexion de Heidegger va plus loin : un corps vécu est d'une part *un corps spatial*, c'est-à-dire un corps qui structure l'espace à partir d'interrogations, de questions propres à l'homme (le souci, l'angoisse, la mort), et d'autre part *un corps temporel*, c'est-à-dire un corps *ouvert* qui dépasse notre finitude d'être humain, *ouvert à l'énigme d'être là*, présentement, entre naissance et mort, entre plusieurs générations. Donc notre corps n'est pas dans l'espace ni dans le temps, c'est à partir de notre être que l'espace et le temps humains prennent naissance, forme, s'organisent, se structurent.

D. Sibony parle, lui, de l'Autre-corps, c'est-à-dire d'un corps à la fois ouvert sur un devenir indécidable, mais aussi sur un corps-mémoire (inconsciente). Et la danse est un appel à ces deux polarités :

La danse fait du corps un appel, et à ce titre elle veut nommer ce qui manque au corps pour être "pleinement" — sachant que, pour

⁶ Ces quelques lignes ne prétendent pas du tout épuiser ni présenter la pensée de Heidegger sur la chose. Cf. à ce propos, notamment, « Qu'est-ce qu'une chose ? », Gallimard, Cours de Heidegger de 1935-1936.

⁶ R. Lamboley : *Corps vécu (Leib) et corps objectivé (Körper) chez le « dernier » Heidegger, en référence à la psychanalyse. Intervention dans le cadre de la section clinique de la « Cause freudienne »* - Angers, 1999.

être, il ne peut éluder ce manque. Quand la danse arrive à faire du corps un appel, c'est comme l'amour quand il prend corps au delà des mots : ça rayonne une certaine beauté, pas toujours "idéale".

En même temps, elle donne corps au corps au fantasma, à toutes les imaginations. Elle mobilise ce qu'on rêve de "dire", elle l'accumule jusqu'à ce que ça soulève le corps. Elle révèle le rêve par sa façon d'y prêter corps (Événements III, p.64).

Comme l'acte d'amour, la danse est un appel à un au-delà ou un en-deçà des mots, de la langue parlée. Plus que toute autre forme artistique, puisque "travaillant" avec les corps, la danse touche à ces mêmes inconscientes de l'être humain, et à cette période de notre vie, en être vivante en nous, où, quoique baigné dans un mer de langage, le corps seul pouvait exprimer l'être, c'est-à-dire à la fois sa totalité ou sa toute-puissance et simultanément ses limites, sa finitude, c'est-à-dire ses conflits, ses attentes, ses insatisfactions, ses haines, ses impossibilités (de mouvement notamment, avant de prendre son envol dans la position debout). Danser c'est donc réactualiser, revivre, revivifier cet Autre-corps, cette mémoire inconsciente de notre existence, c'est rendre présent notre être dans toutes ces dimensions.

De plus dans cette danse bretonne dont nous essayons de parler, un autre élément est en jeu, rarement présent dans la danse contemporaine : c'est la voix. Ici la voix des chanteurs.

Détour 3 : la voix.

Ici aussi, le détour va consister à interroger un évidence triviale : à chacun sa voix, à chaque voix son timbre ou sa couleur vocale, et ce qui l'atteste bien, c'est que chacun est reconnaissable à sa voix. "La voix est le reflet de l'âme," dit Aristote.

Certes, chacun possède une voix propre et pourtant tout un chacun est aussi surpris d'entendre sa voix enregistrée, ce qui peut s'expliquer physiquement et physiologiquement par le fait que quand nous parlons, nous sommes simultanément orateur et auditeur, et que donc une partie du matériel sonore produit atteint les organes auditifs par des voies internes, les organes du corps, et non en traversant l'air ambiant.

Mais ce sentiment "d'inquiétante étrangeté"⁷ à l'écoute de notre propre voix tient aussi sans doute à ce qu'elle n'est pas une donnée naturelle, mais uniquement culturelle (la transmission entre parents et enfants est évidente : n'avez-vous jamais confondu, au téléphone, les voix d'un père ou de son fils, ou d'une mère et de sa fille ?). Avant que de parler, nous avons été parlé, de même qu'avant de voir, nous avons été regardé. Pour Lacan, la voix est l'un des quatre objets pulsionnels⁸ du corps. Cela veut dire que la voix est l'objet d'un investissement d'énergie libidinale ou psychique, comme l'ont attesté par exemple des phénomènes comme la perte de voix dans certaines circonstances, mais aussi un objet qui se désolidarise, se détache du corps. L'effet d'étrangeté à l'écoute de sa propre voix tient sans doute alors au décalage introduit : cette voix reproduite mécaniquement et électroniquement, est certes notre propre voix, mais elle n'est pas alors "investie" ou portée psychiquement, on ne peut donc pas s'y reconnaître totalement.

Or dans un fest-noz, dans un *plinn*, par exemple, c'est au son de la voix que les danseurs dessinent dans l'espace leurs premiers pas et entreprennent leur ronde (les développements qui suivent valent aussi dans le cas de la musique, qui est un son dont la référence est la voix, au point que les musiciens, de jazz notamment, en reproduisent très souvent les sonorités, mais qui est aussi souvent un son au delà et en deça des possibilités des voix précisément). Dans le kan-ha-diskan, les voix des chanteurs portent les danseurs, soutiennent la danse. Et on sait bien là aussi que tels chanteurs vont y parvenir plus que d'autres : cela veut dire que la voix s'échappe alors des chanteurs et est saisie simultanément par les danseurs. Les voix y sont presque "à l'état pur"⁹, comme un objet extérieur aux uns et aux autres, dans un espace entre-deux. Ou plutôt, ce sont ces voix qui permettent à cet espace d'entre-deux d'exister.

On peut comprendre ainsi que ces voix profèrent des paroles incompréhensibles, justement. Même en connaissant le breton, impossible souvent de saisir le sens des refrains et strophes, en raison notamment de la rapidité d'élocution, à moins d'avoir préalablement lu les textes ou d'avoir essayé de chanter en articulant chaque syllabe. On comprend peut-être aussi que le chant de kan-ha-diskan reste traditionnel dans sa forme, c'est-à-dire par exemple que le breton standard ne s'y est pas substitué aux formes dialectales. Et on peut aussi comprendre que soient sensibles à ce type de chant (notamment dans leur

⁷ Cf. Freud, *L'inquiétante étrangeté*, Gallimard, 1985

⁸ P. L. Assoun, *Leçons psychanalytiques sur le regard et la voix*, Tome 1, Anthropos, 1995, p. 77.

formes modernisées par quelqu'un comme Denez Prigent, ou d'autres) des personnes totalement étrangères à la culture bretonne durant leur enfance.

Ce qui importe, dans un kan-ha-diskan, ce ne sont donc pas les paroles et leurs sens, c'est la voix ou les voix en ce qu'elles éveillent en nous d'un temps où des voix nous parlaient avant que l'on ne parle, ce sont des sonorités, des onomatopées, des rythmes qui nous *rappellent* de manière plus ou moins floue ce temps où les voix ne se distinguaient guère des autres bruits ambiants de notre environnement, et qui simultanément, nous *appellent* à dépasser cette limite du non-langage et *évoquent* alors notre émergence au langage. (Le succès du rap peut se lire aussi à partir de ces hypothèses : le rap comme écho de cette langue première entendue par les jeunes issus de l'immigration, à savoir un français mal maîtrisé, hachuré et sans doute souvent troué).

Reprenons donc maintenant la *dans-plinn*.

Dans la salle ou sur la plate-forme, un masse de personnes, isolées ou regroupées en petites grappes.

Dès les premières notes de musique, ou les premières syllabes vocaliques, cette masse s'organise ; mains et bras se croisent et s'entrelacent, chacun cherche sa chacune.

Les premiers pas de danse ont répondu à l'appel des voix, le rythme est rapidement trouvé, un cercle se forme. La masse informe a donné naissance à un espace structuré.

Au fil des paroles et des refrains, les voix s'affirment, s'entrechoquent, se répondent.

Les corps sont entraînés par le mouvement, ils s'affranchissent des lois banales de la gravitation, ils trouvent un peu de légèreté.

Les voix portent la danse, ce sont elles qui lient les danseurs, qui les rassemblent, qui les "tiennent ensemble" autour du vide central.

Les corps sont à la fois présents et dans une certaine absence : danse éternelle qui les lie à tous les danseurs qui les ont précédés⁹, danse-mémoire qui les renvoie aux premiers moments portés, danse-espace qui les projette au delà de leur matérialité ou réalité.

⁹ J. P. Le Mat, *La danse éternelle*, nouvelle inédite, 1998.

Emergence d'un *être ensemble*, événement d'Être. *D'Être* ? Oui, "s'il se passe quelque chose", c'est un événement : l'Être a été convoqué par les voix, par les corps, par le mouvement, par le vide, par la mémoire et il a répondu. Ou plutôt : il est advenu, "il y a eu de l'Être" là pendant quelques instants, les corps ont vibré à l'Être qu'ils ont réussi à faire advenir. Présence de l'Être. "Danse de l'Être"¹⁰

Point de mystique ni d'ésotérisme là dedans : n'utilisez-vous pas le verbe "être" à tout moment ? Et ne dites-vous pas ce ne ressentez-vous pas tous les jours quelque chose comme : "je suis..."

L'être n'est point quelque chose de réel, mais ce qui détermine le pouvoir être du réel et particulièrement le pouvoir être de l'homme Heidegger¹¹.

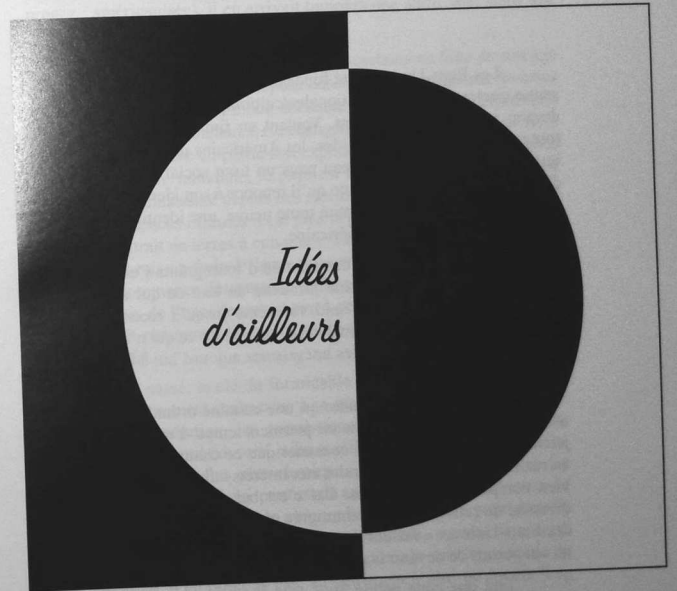
*La danse est le devenir "parlant" de l'être avec des corps. Son objet c'est le corps en proie à l'être, à ce qui le porte comme corps vivant, existant, et qui le dépasse.*¹²

Ils sont rares ces moments où les hommes peuvent ainsi convoquer et approcher l'Être. Savourons-les.

¹⁰ D. Sibony, *Le corps et sa danse*, p.115.

¹¹ M. Heidegger, cité in J. Greisch, *La parole heureuse : Martin Heidegger entre les choses et les mots*, Beauchêne, 1987.

¹² D. Sibony, *Ibid.*



L'impératif culturel

LEONARD ISENBERG

Les Etats-Unis ont été fondés par des Européens. Les descentes guerres religieuses/nationales/culturelles qui avallent des siècles durant, ravagé leur continent. Voulant en finir une bonne fois pour toutes avec ces luttes fratricides, les Américains de la première heure imaginèrent pour leur nouveau pays un tissu social et un cadre juridique qui exigeaient de chacun qu'il renonce à son identité d'origine et qu'il la troque pour une identité toute neuve, une identité aussi vierge qu'homogène : l'identité américaine.

Ironie de l'histoire : cette nation d'immigrants s'est, on le sait, distinguée depuis par sa haine farouche de tout ce qui est étranger. L'universitaire Edward W. Said va même jusqu'à reconnaître dans cette intolérance des Etats-Unis vis-à-vis de tout ce qui n'est pas américain l'un des seuls véritables intégrismes aujourd'hui à l'œuvre dans le monde.

Si l'on peut comprendre qu'une certaine orthodoxie culturelle ait pu sembler s'imposer dans les premiers temps à une nation encore jeune et fragile, force est de constater que ce chauvinisme tenace est, en réalité, parfaitement contraire aux intérêts culturels et économiques bien compris des Etats-Unis. Car c'est bel et bien la richesse et la diversité de cette population immigrée qui, sur le plan culturel, ont fait des Etats-Unis un « faiseur de modes » à l'échelle de la planète et qui lui ont permis de devenir la première puissance économique du monde.

Tant que cette nation était occupée à repousser toujours plus loin les limites de son espace physique, elle pouvait sans doute se permettre de livrer une guerre culturelle sans merci à ses nouveaux immigrants. Notons cependant que *dans le même temps*, ces mêmes immigrants, bien qu'assiégés de la sorte, contribuaient, dans des proportions sans commune mesure avec leur poids démographique réel, à forger ce creuset extraordinairement créatif qui allait faire des Etats-Unis la formidable machine à intégrer les populations et à produire de la richesse économique que l'on sait.

L'avantage que les Etats-Unis ont eu sur le reste du monde, ils le doivent à ces nouveaux arrivants qui pouvaient puiser dans leur double culture. Ce sont eux qui ont donné au pays cet avantage économique sur d'autres pays à la population plus homogène. Et même si chaque nouvelle vague d'immigrants finissait par être absorbée (comprenez : américanisée), il en arrivait toujours une autre, tout aussi inspirée, pour prendre sa place.

L'Amérique peut encore sembler à certains au faite de son âge d'or. En réalité, son influence repose désormais davantage sur diverses formes de médiocrité à la mode ancienne que sur la riche expérience de ses débuts révolutionnaires. Ce changement dans la manière de faire des Etats-Unis trouve en partie son explication dans le fait que depuis la seconde Guerre mondiale, le pays est confronté à une dure réalité que d'autres connaissent depuis des siècles : la soupape de sécurité de l'Ouest aux espaces illimités n'est plus là pour attirer une immigration basée sur l'attrait de terres à conquérir. La conscience de classe, qui a si longtemps mis un frein à l'épanouissement individuel dans le reste du monde, commence désormais à se faire sentir. Le principe pragmatique du choix de l'excellence est peu à peu remplacé par le choix que dicte l'intérêt personnel, lui-même motivé par le seul souci de garder son rang social.

Par le passé, la clé du formidable apport des immigrants était l'aptitude de la société américaine à se servir de l'éducation pour intégrer, en une génération, les populations culturellement marginales. Aujourd'hui, cet outil éducatif jadis si efficace en matière d'assimilation est utilisé à des fins plus classiques de stratification sociale. Le même système éducatif qui permettait autrefois aux enfants issus de l'immigration de quitter l'école avec un bagage suffisant pour prendre toute leur part à la vie sociale, sert aujourd'hui, comme il a servi ailleurs pendant des siècles, à maintenir en place la structure sociale du *statu quo* et ce, n'en doutons pas, au détriment à plus ou moins long terme de l'ensemble de la société.

Ce phénomène n'est nulle part plus évident qu'en Californie. La population blanche ayant massivement quitté le navire, on a laissé le service public d'éducation se dégrader à un point tel qu'un pourcentage non négligeable des bacheliers ne possèdent pas à la sortie du secondaire les outils les plus rudimentaires indispensables pour simplement survivre dans une société postindustrielle. Suprême ironie : les emplois que beaucoup de parents d'élèves latino-américains sont

venus chercher aux Etats-Unis fuient aujourd'hui — ALENA (Accord de Libre Echange Nord-Américain) oblige — vers le Mexique ou tous ces autres pays où la main d'œuvre est moins chère dont est fait le cauchemar américain qui a nom mondialisation.

En première ligne, comme toujours, on trouve la population afro-américaine. Elle aussi a bénéficié de cette promotion sociale par l'école dissociée de la maîtrise des compétences de base. Pas étonnant, dans ces conditions, qu'un Afro-américain sur trois âgé entre 20 et 29 ans soit aujourd'hui ou en prison, ou en attente de jugement ou en liberté surveillée. Le secteur qui connaît actuellement la plus forte croissance en Californie est le secteur carcéral, qui est une industrie à part entière, et le syndicat des gardiens de prison arrive en deuxième position aux Etats-Unis (par le nombre d'adhérents), juste derrière le syndicat des travailleurs de l'automobile ! C'est simple comme bonjour : d'abord s'arranger pour priver les gens d'une éducation digne de ce nom, ensuite utiliser l'argent du contribuable (à raison de 230 000F par détenu) pour subventionner un système carcéral privé dont le chiffre d'affaires a été multiplié par cinq l'an dernier.

Le fossé entre riches et pauvres continue de se creuser alors que le pays connaît la plus longue période de croissance ininterrompue de son histoire, croissance qui a ceci de particulier qu'elle laisse sur le bord de la route une bonne centaine de millions de personnes. La culture dominante a abandonné l'école publique au profit d'écoles privées qui non seulement exigent des droits d'inscription de l'ordre de 90 000F par an au bas mot mais qui mettent tout en œuvre pour accélérer le démantèlement d'un service public qui, en Californie, dépense 5 000F de moins par an et par élève que la moyenne nationale (l'Etat se classe dans ce domaine 41^e sur 50 !).

Le Congrès à majorité républicaine propose un système de « chèques-éducation » qui pourrait bientôt permettre au gouvernement de subventionner ces écoles privées confessionnelles ou laïques. Mettons qu'il décide d'attribuer à tous les parents d'enfants d'âge scolaire des chèques-éducation d'une valeur de 20 000F. Que se passera-t-il ? Les riches, qui mettent déjà leurs enfants dans ces écoles privées, toucheront une aide de l'Etat pour financer des études qu'ils peuvent de toute façon offrir à leurs enfants, la dotation au public sera diminuée d'autant, les pauvres ne pourront toujours pas accéder à ces écoles privées et — c'est la cerise sur la gâteau — les écoles privées augmenteront leurs frais d'inscription et seront les seules en définitive à profiter

de la manne gouvernementale !

Il est de bon ton de parler d'égalités des chances aux Etats-Unis. Pourtant, quand on sait que les universités américaines sont pleines à craquer d'étudiants asiatiques et blancs, que les seules universités de Berkeley et de Los Angeles (UCLA) s'appêtent à refuser 15 000 bacheliers dans les cinq ans à venir, quand on sait, surtout, que UCLA ne compte que 120 étudiants afro-américains — athlètes compris ! — sur un total d'environ 40 000, on est, me semble-t-il, en droit de s'interroger sur la prétendue volonté de l'Etat de permettre à tous d'accéder à l'enseignement supérieur.

L'éducation en Californie est un business dont le principal souci est d'écouler des livres scolaires (à raison de 10 000F par classe, c'est une affaire juteuse !) et non de faire en sorte que les élèves soient à même de les lire. Le *Los Angeles Unified School District (LAUSD)* [l'organisme chargé de la gestion des écoles publiques du District de Los Angeles, *N. d. T.*] est l'exemple même d'une administration monstrement sur-encadrée où l'on ne compte plus les affaires de corruption, lesquelles ont coûté au District des millions de dollars (d'un budget qui s'élève à quelque 35 milliards de francs). Un seul exemple : il a réussi à dépenser plus de 1,8 milliards de francs en études de faisabilité pour la construction de deux écoles sur des sites contaminés par des déchets toxiques. Et ce n'est là que la partie visible de l'iceberg.

Année après année, le budget est ainsi dilapidé par une direction incompétente, constituée pour l'essentiel d'anciens enseignants trop heureux de quitter leur boulot de prof mal payé mais sans la moindre formation en management. Imaginez ce que peut donner à la tête du service chargé de l'audit interne un tel prof sans la moindre idée de ce qu'est un audit au sein d'un organisme doté, rappelons-le, d'un budget de 35 milliards de francs et qui, naturellement, n'a jamais procédé au moindre audit interne ! Ou encore un ancien prof métamorphosé en administrateur qui serait chargé d'acquiescer des terrains pour les 150 écoles à construire de toute urgence mais qui n'aurait aucune expérience de l'immobilier ! Pendant que cette gabegie suit son cours, les vraies questions sont laissées de côté : rien n'est fait pour réduire le nombre d'élèves par classe ni pour relever le salaire des enseignants à un niveau qui leur permettrait de vivre à peu près décemment ne serait-ce que pendant cinq ans, durée moyenne au-delà de laquelle plus de la moitié déclarent actuellement forfait.

Une prise de conscience de l'ampleur du problème semble se faire enfin jour aussi bien en Californie que dans l'ensemble du pays. L'éducation a été le principal thème de la dernière campagne pour l'élection du Gouverneur et risque fort de l'être dans celle des prochaines présidentielles. Valerie Fields, l'un des membres les plus progressistes du Conseil d'Administration du LAUSD, a ainsi déclaré récemment : « Si nous ne faisons rien pour enrayer la dégradation actuelle de notre système public d'éducation, c'est le fondement même de notre démocratie qui en pâtira ».

Les plus progressistes parmi les enseignants, qu'ils soient afro-américains, latino-américains ou qu'ils appartiennent à la culture dominante, bataillent ferme avec leur collègues réactionnaires partisans du *statu quo*. D'ici dix ans, les deux tiers des enseignants actuellement en exercice auront pris leur retraite mais si le système veut véritablement se donner quelque chance de se réformer en profondeur, il lui faudra trouver les moyens de reconstituer un corps enseignant convenablement rémunéré et d'un professionnalisme au-dessus de tout soupçon.

Traduit de l'américain par J.-Y. Le Dizet

Ex-juriste,
ex-scénariste,
ex-professeur
d'Université,
Leonard Isenberg
enseigne aujourd'hui
dans le secondaire à
Los Angeles.

Ivar Ch'Vavar par lui-même

Je suis né à Berck, sur la côte d'Opale, rue des sables. Le premier Ivar installé dans la localité, mon arrière-grand-père, était marchand de sable. Ch'Vavar signifie *le crabe* en berckois. Le terme a désigné d'abord le crabe « enragé », puis on l'a employé pour toutes les sortes de crabes, et quand on s'appelle Ivar à Berck et qu'on vend du sable, forcément on mérite le « surpitché », le surnom de ch'vavar.

Mon père était ouvrier, mais ne parlait pas picard à la maison. Ma mère non plus. J'ai appris le picard un peu avec mes camarades, surtout avec ma grand-mère et mon arrière-grand-mère maternelles. — Et je l'ai pas mal appris aussi dans les livres !

J'avais dix-sept ans je crois quand j'ai pris conscience que ma région natale avait une langue particulière, le picard, qui était considérée comme un idiome vulgaire destiné à disparaître, et que j'ai commencé à réfléchir à cela, avec quelques amis, notamment le grand poète et peintre Konrad Schmitt. — Nous avions l'impression d'être complètement isolés : le picard s'entendait encore beaucoup autour de nous : vers 1970 il était certainement encore majoritaire dans nos pays (les deux tiers du Hainaut belge, le Nord et le Pas-de-Calais, la Somme, le nord de l'Aisne et de l'Oise, une petite partie de la Seine-Maritime) ; on entendait encore beaucoup parler le picard, mais on entendait personne parler *du* picard. — Dès 1971 pourtant je suis entré en contact avec un linguiste, René Debrie, et un poète, Pierre Garnier, qui s'intéressaient à cette langue et avaient créé à Amiens une revue pour la défendre, *Éklitra*.

Je ne voulais pas être un poète « patoisant », j'étais passé par Rimbaud, par le surréalisme... Je voulais être un « vrai » poète, en français, mais *aussi* en picard. — Ça s'est révélé difficile, extrêmement difficile, le picard étant une langue très appauvrie, amoindrie, et aussi une langue très éclatée (les sous-dialectes peuvent présenter des différences considérables). Il n'y avait pas d'orthographe commune (il n'y en a toujours pas), pas de dictionnaire général, et guère de littérature (du moins c'est ce qu'on croyait : j'ai contribué à la recension de cette littérature dans l'anthologie *La Forêt invisible* parue en 1985).

J'ai mis au point, avec Konrad Schmitt, une sorte de picard « synthétique », mélange plus ou moins heureux de plusieurs parlers. En voici un exemple :

Nous avons demandé à Ivar ch'Vavar d'évoquer pour *hopala* ! son travail de poète

le jardin
ouvrier

1987

1987

1987

1987

1987

1987

1987

1987

1987

1987

1987

1987

1987

1987

1987

1987

1987

1987

1987

1987

1987

1987

1987

1987

1987

1987

1987

1987

1987

1987

1987

1987

1987

1987

1987

T'bouqrie a'm mile din l'nuit yeu:iche
 Conme in sapán d'No.é d'déviache —
 Êt' bouque a'r rit, mé pon voéyape
 Ê-pi mi j'tranne, seu come in-n ape.

— Come in-n ape din cho'f fole bé:ite ...

Tin rire i s'gàrzit din ch'silince noér
 Echu lu dè t'trongnote i m'échouit
 Ej sàre més poàn-yes ej sàre més zius
 J'tranne é ghéllote din chès brainques noértes ...

T'bouqrie a't târluit py'a'r rit
 Din ch'pârfond dé'c canme ech mort
 Êt' t:ète a-rvér nzou tin tchu
 Ti tè mile conme in chint d'candêlhes.

Ta boucherie brille dans la nuit liquide
 Arbre de Noël d'agonie —
 Ta bouche rit, mais invisible
 Moi je tremble, soûl comme un arbre.

— Comme un arbre dans la tourmente ...

Ton rire se calcine dans le silence noir
 La lumière de ton con m'abasourdit
 Je serre les poings et les yeux
 Je tremble dans les branches noires ...

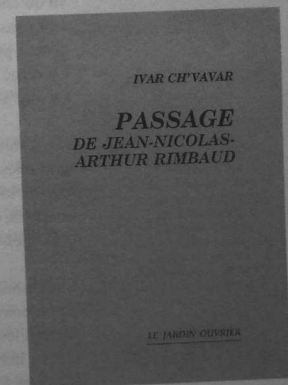
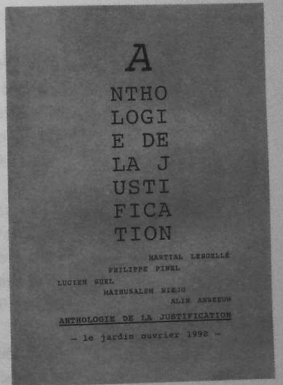
Ta boucherie rutile et rit
 Au fond de la chambre du mort
 Ta tête à l'envers sous ton cul
 Tu brilles de mille chandelles.

C'est un poème de 1977, où l'on sent l'influence de Georges Bataille. Je l'ai écrit dans le but de choquer les « picardisants », mais comme ils ne me lisaient pas, c'était assez vain.

J'ai voulu remuer ce petit monde des picardisants. Et j'ai voulu que les picardisants prennent davantage conscience de ceci : la littérature, c'est quelque chose de considérable, avec des enjeux considérables... J'ai voulu que les picardisants se confrontent, dans la lecture déjà, à d'authentiques écrivains, et d'abord à des écrivains du Nord (mais francophones). Et j'ai voulu aussi que ces écrivains-là, eux, prennent conscience du fait picard, et l'intègrent dans leur réflexion et dans leur travail. C'est pour cela que j'ai créé la revue *L'Invincion del Picardie/L'Invention de la Picardie* (en 1985).

Aujourd'hui, j'ai dû arrêter cette revue, qui était une grosse revue. Je fais une petite revue de poésie « expérimentale » (je mets des guillemets pour aller plus vite !) où il y a du français, de l'anglais, de l'allemand, du gallois, du touareg... et ce n'est pas une revue picarde, mais quelquefois (assez souvent, même) il y a aussi du picard dedans. C'est *Le Jardin ouvrier*. — Une de mes grandes joies, grandes fiertés, c'est d'avoir amené le plus inventif des poètes du Nord, Lucien Suel, à écrire en picard pour cette revue.

Il me reste peu de place, et je voudrais vous faire lire un poème assez long, que je n'ai pas écrit en picard « synthétique », comme le précédent, mais en berckois, le dialecte de ma ville natale. Ce texte date de 1997 et a paru dans le n°14 du *Jardin ouvrier*.



MI A DOBIN

J'awé reulé m'maronne su's sape mé assi dsu
 j'n'étoé point bièn piète, ej baloé in-n arière
 o-n airoé dit qu'y'awét in treu jusse dri:ère m'
 ou-bin qu'j'awé fin d'tchère, come in-n cete y'awé d'tché —
 pi ch'solé i, dvant mi, miloét come in maù d'tché.

J'awé satchè ène bière ed min saù warde-au-fris
 mé més doéts colés jè n'sawé pu quòè foère
 ej m'éscrihoé a n'point àrmué cha n'sroét qu'in poéih
 jè m'sintoé wailh, probape, sutoute qu'o riche ed mi
 acq'ém'n airèque qu'a'b broque é-pi més gvilhes trou fènnes.

Et sintoé qu'j'étoé rouche in mènme temp qu'j'étoé blanc
 ech sape i m'érifloét, ch'solé i m'gàrziçoét
 ech vint i tortinhoét dés mèches noértes edsu m'tète
 din mn'ærèlhe y'étoét prind ch'cri:ache dezz émicèlètes.
 J'airoé volu awér min conprindé tcheudu

vu qu'chés filhes qu'i passòè't' toujours i rapassòè't'
 é-pi i passòè't' coère pi i n'arétoè't' pu
 aveucq point tant d'abits su chés pichons qu'su :éles.
 I n'dizoè't' point à-rièn i n'm'aàrbéyoè'tè mie
 i n'awè't' point d'méssache d'mairchè su lù vizache

mé 's sintoé bièn su m'picè zz'àrgards pi chés ri:aches
 dezz cetes, làù, chés grouès jins, trondlès su chés cotès
 tout-partout pi dri:ère din ch'touyache ed couleurs
 doreuses, du vért, du ganne, du bleu, du rouche — chès bales
 chès sices, chès toéles ed tintes, chès mantlaüs pneumatiques —.

Chès familhes i passòè't' lù long doét sou lù né
 pou n'point rire ed trou tinpe — lù long doét su lù gafe
 foézant lés mènnes come chaù ed flindjé ! — lù long doét
 innzou lù braù apré, i ont montré ... tchèche ch'ét
 (ch'ét mi !) chtiyò qu'y'ét làù, qu'o'w wét, qu'o ll'au couji.

MOI SUR LA PLAGE DE BERCK *

J'avais roulé mon froc sur le sable mais assis dessus
 je n'étais pas bien posé, je partais en arrière
 on aurait dit qu'il y avait un trou juste derrière moi
 ou que j'avais envie de choir, comme un autre de chier —
 et soleil devant moi brillait comme la migraine.

J'avais tiré une bière d'un sac réfrigérant
 mais mes doigts collés dessus je ne savais plus quoi faire
 je m'acharnais pour ne bouger même pas un poil
 je me sentais mal, sûrement, surtout qu'on rie de moi
 mes vertèbres qui ressortent et mes chevilles trop grêles.

Je sentais que j'étais rouge en même temps que j'étais blanc
 le sable me griffait, le soleil me grillait
 le vent tordait des mèches noires sur ma tête
 le cri des mouettes était coincé dans mon oreille.
 J'aurais voulu avoir le compreinoir cousu

car les filles qui passaient, repassaient toujours, elles
 passaient encore, ça n'arrêtait plus
 avec pas tant sur elles qu'aux poissons de tissu.
 Elles ne disaient rien ne me regardaient pas
 n'avaient pas de message inscrit sur leur visage

mais sur ma peau je sentais les regards et les rires
 des autres, les gens gros, vautés partout sur les
 côtés, derrière aussi, dans la mêlée des couleurs
 douloureuses, vert, jaune, bleu, rouge — les ballons,
 les seaux, toiles de tentes, matelas pneumatiques —.

Les familles passaient leur long doigt sous leur nez
 pour ne pas trop tôt rire — leur long doigt sur leur gorge
 ce geste qui signifie trancher ! — leur long doigt
 dessous leur bras après, elles ont montré... qui c'est
 (c'est moi) celui qui est là, qu'on voit, qu'on a choisi.

* En faisant les éisions qu'il faut, si on veut on retombe sur l'alexandrin de l'original picard.
 — Attention au vers 3, qui n'est qu'une traduction littérale : *a wér fin* signifie à Berck avoir envie, ou besoin de, et ne s'emploie guère qu'avec les verbes *tché* (chier) et *piché* (pisser).

« Je suis poète parce que je ne connais pas le breton... »

ENTRETIEN AVEC YVON LE MEN

Hopala ! : Qui es-tu ?

Yvon Le Men : Voilà une question compliquée ! Que pourrais-je dire ? Il y a quelque temps, j'ai vécu quelque chose de difficile. Je sentais qu'en moi une personne me plongeait dans l'ombre, m'aveuglait. En écrivant, espérais-je, je traversais cette personne, tu comprends ? Cette personne me faisait tomber dans des pièges. Et pour m'en sortir, il y avait la poésie. La poésie, c'était un moyen de traverser cette ombre-là. Mais comme le dit Patrick Ewen, « on ne boit jamais à son propre tonneau », et il est étrange qu'à travers cette expérience, il reste un poème, qui ne m'appartient plus.

Hopala ! : Et la poésie justement ?

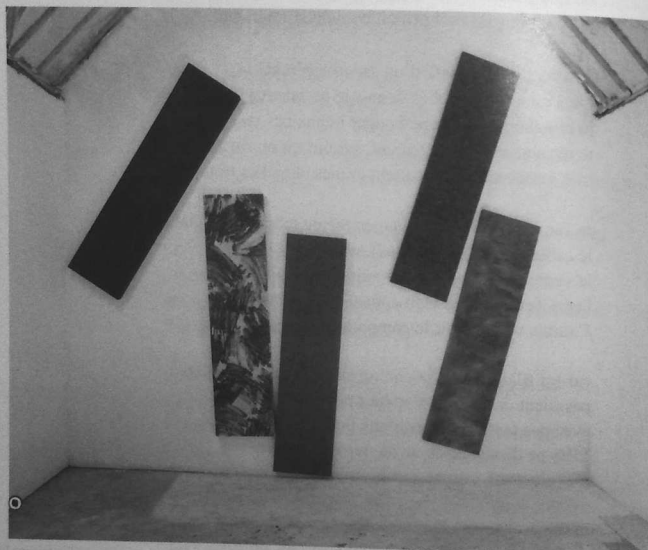
Y.L.M. : Je me suis tellement avancé maintenant sur la voie de la poésie que c'est devenu irréversible. J'ai choisi de vivre socialement de la poésie. C'est une aventure magnifique à 17 ans, mieux, un royaume intérieur. Le fait d'en vivre m'a donné des contraintes. Ce qui m'a conduit vers un chemin sans retour. C'est une vocation, un engagement.

Hopala ! : Est-ce une « voie » comparable aux innombrables « voies » pratiquées au Japon pour s'améliorer sans cesse ?

Y.L.M. : Sans doute. J'ai toujours ma poésie et celle des autres. Je connais dans différents pays des poètes, et c'est à travers eux que j'ai une approche de la culture de leur pays. Je suis actuellement en train de lire un poète bosniaque, qui s'appelle Izet Sarajlic. Sa passion, c'est la littérature slave, c'est-à-dire russe et serbe ! Contradiction suprême, il aime la littérature de ceux qui ont participé à la destruction de son pays. Il a écrit que « c'était dur d'écrire des poèmes quand tombent les bombes, mais c'est encore plus dur de ne pas en écrire ».

Hopala ! : N'y a-t-il pas danger qu'un jour l'inspiration s'épuise ?

Y.L.M. : Hugo Von Hoffmanstal, qui a écrit des pièces que Richard Strauss a mises en opéra, comme *Electra* et *Le chevalier à la rose*, a com-



Claude Briand-Picard
Sans-titre,
 1999
 5 éléments
 400 cm x 350 cm x 6 cm
 Tissu rouge - Tissu imprimé - Vynil -
 Acrylique sur toile plastique.

posé des poèmes de 16 à 25 ans, puis le chant s'est tari. C'était fini. Après, il n'en a plus écrit. Ce cas m'a toujours fasciné. Rimbaud, lui, s'est arrêté volontairement, c'est différent.

On peut être un grand poète jeune. Mais la prose vient plus tard, avec la maturité. Les grands poètes, comme les grands musiciens, écrivent parfois très jeunes. Le prosateur serait plus proche de la peinture. Souvent, les peintres deviennent meilleurs en vieillissant. Ils apprennent une technique, la maîtrisent et s'en libèrent ensuite. La prose, chaque matin, il faut se mettre à table et écrire. Le poème, on l'a en soi. Les poèmes rôdent autour de moi. Et dans ce cas-là, si je me mets à ma table, c'est pour capter ces poèmes. Quand ils ont fini de tourner autour de moi, alors je m'arrête. C'est terminé. Si les poèmes me quittaient, je serais malheureux. Mais, très honnêtement, on ne peut pas savoir.

Les derniers poèmes que j'ai écrits datent de 1997. Ce sont des poèmes sur les saisons. Et le travail de prose auquel je me consacre en ce moment a commencé vers l'âge de 42 ans. La prose va pouvoir peut-être ensuite nourrir une nouvelle poésie. La prose donnera à une poésie un nouveau départ.

Hopala ! : Pourquoi la prose ?

Y.L.M. : Autour de 42 ans, l'âge auquel mon père est mort, je me suis mis à écrire de la prose. Encore que mon premier recueil *Vie* soit fait de vers et de prose à la fois. Ça m'a toujours préoccupé. Avec l'idée qu'on ne lit pas la poésie, mais on lit plutôt la prose. Les gens préfèrent souvent un mauvais livre de prose qu'un excellent livre de poèmes. J'ai écrit *Le petit tailleur de shorts* en 1996, qui raconte « nos premières fois ». En même temps j'écrivais un recueil de poèmes qui s'appelle *L'écho de la lumière*. Je vivais alors des temps difficiles, car un deuil se préparait. Je me servais des poèmes pour vivre avec le silence de cette voix qui allait se taire. La prose ne pouvait pas prendre en charge cette réalité. Il y aurait eu de l'impudeur à utiliser la prose à ce moment-là. Il est divisé en deux parties. La première utilise le « tu » tant que mon amie était vivante. Puis quand la voix est partie, c'est devenu « elle ». Mais son être est toujours là, éternel, même si son corps a disparu. Dans le livre, le « tu » est parti de l'autre côté. Le prosaïque est parti et le poème est resté. Ce qui était ma vie s'est brisé. On ne peut être dans deux mondes en même temps. Le poème le peut, mais pas nous. Alors, grâce à la prose, par des histoires, je suis retourné à l'enfance. La poésie avait abouti au presque silence, au poème d'un seul vers, avec le livre *L'écho de la lumière*. De plus, j'avais l'âge que mon père avait quand il est mort. J'avais besoin de continuer à écrire. Le temps du blanc n'avait pas encore sonné. Alors, j'ai quitté la poésie pour venir à la prose, à la vie réelle. J'ai repris le chemin de l'enfance pour tout recommencer.

J'ai commencé par m'interroger sur la mort d'une autre façon. Qui avait été mon premier mort ? Le Père Noël. Et puis mon chien Arthur. Après avoir écrit cela, j'ai su que je pouvais écrire de la prose. Il fallait ensuite dévider la pelote. De cette pelote sont nés trois livres : *Le petit tailleur de shorts*, *La clef de la chapelle est dans le café d'en face*, *On est ébrié quand on a dix-sept ans*. C'est un nouveau chemin. Suis-je un écrivain ? Je peux aujourd'hui répondre oui. Je suis aussi poète. Et mon aventure se bâtit sur ces deux activités-là.

Hopala ! : Te considères-tu comme poète breton ?

Y.L.M. : Être Breton n'est pas gage de qualité littéraire. Je suis plutôt un Breton poète, comme le disait Guillevic. Être Breton est cependant pour moi un fait capital, avec lequel je vis. Et puis je suis poète. Et je suis heureux de vivre sur une terre qui tienne tant compte de la poésie. Mais je ne tiens pas du tout à être un porte-parole. Je tiens à garder une liberté absolue, même s'il se trouve que ma poésie croise parfois le destin des Bretons. La liberté du poète doit primer. J'ai en moi deux territoires au moins : celui de la langue, c'est la langue française, et celui de mon initiation à la vie, c'est la Bretagne. On pourrait aussi dire que c'est une « patrie », à cause du « p », c'est-à-dire le pays de mon père, qui était bretonnant, lui. Si on m'interroge, je réponds que je suis physiquement bien ici dans cette zone frontière entre la partie bretonnante et la partie gallèse de la Bretagne. Et puis, je suis toujours chez moi là où il y a des gens qui m'ouvrent la porte, que ce soit en Allemagne, en Irlande, en Espagne, etc....

Quand tu es poète, et que tu vas rencontrer un poète irlandais, tu es aussi ce poète irlandais. Car un poète vit plus que les autres le territoire de sa langue. Il y a la langue, mais il y a aussi l'homme. Et un poète est toujours plus proche de l'étranger qui est en face de lui, surtout s'il est aussi poète. Toutes les poésies sont fraternelles. Allant au cœur de l'homme, le poème traverse les frontières. Il y a des constellations poétiques qui sont en correspondance les unes avec les autres. Dans tous les pays du monde, il y a des poètes pour toi, malgré la barrière de la langue. On travaille sur les mêmes questions. J'ai ainsi rencontré une femme irlandaise qui m'a mené au cœur de sa vie. Elle traduisait mes poèmes. Les mots, les poètes sont travaillés par les mots. En Irlande, celui qui m'a frappé, c'est le mot « remember ». Il y a aussi cette route allant vers la mer, à Cliffden, et qui monte sans arrêt. Cette route est devenue pour les gens « the sky-road ». Car métaphoriquement, cette route monte vers le ciel. Est-ce plus joli de dire « the sky-road », que « la route du ciel » ? Pour moi qui suis de langue française, je suis plus sensible à la phrase en français. Je ne connais pas la langue bretonne, mais en même temps, je la connais, car elle est présente partout, sur les panneaux des lieux-dits, etc... Je connais mieux techniquement l'anglais, mais mystérieusement, je connais mieux la langue bre-

tonne. Je suis poète aussi peut-être parce que je ne connais pas le breton. Quand on croit connaître une langue, on n'est pas poète. Les poèmes, ce ne sont pas que des mots. Il faut donc être très exigeant. Il faut donner de l'énergie aux phrases. Le sens se trouve au carrefour de ce qui est dit, et de ce qui courbe la phrase. Le mystère du poème est plus profond, plus long que la phrase faite de mots mis côte à côte.

Hopala ! : Que dire alors de la publicité, qui manie les mots avec brio ?

Y.L.M. : La publicité ? Il y a une phrase d'EDF qui frappe toutes les oreilles : « Nous vous devons plus que de la lumière ». La publicité utilise les mots de façon diabolique. Ce sont des mots manipulés par les puissances d'argent. Est-ce de la poésie ? En partie. D'un point de vue technique, sûrement, mais il manque l'essentiel, le « pourquoi ». Mon poème, « Même plié dans l'armoire, le ciel sent bon », si je l'avais écrit pour une marque de lessive, j'aurais gagné de l'argent. Si je ne travaille pas pour une lessive, alors je gagne mon poème !

Il n'y a pas qu'en publicité qu'on manipule les mots. En politique aussi. C'est la fameuse phrase de Mitterrand : « Donner du temps au temps », qui est devenue une expression très à la mode ensuite. Les dangers de la poésie, ce sont la publicité et la langue de bois, beaucoup utilisée en politique. Qu'est-ce qu'une langue de bois ? Entre parenthèses, l'expression est bien trouvée ! C'est une langue qui était autrefois vivante, et qui est maintenant faite de bois mort. La langue de bois a commencé le jour où quelqu'un a prononcé le mot « liberté » sans y croire. Nous quittons un siècle qui fut celui des mots, un siècle où les mots eurent une très grande importance. Et un mot employé sans qu'on y croie, c'est la mort de la valeur de celui-ci. Il existe une avant-garde en poésie qui affirme que tous les « grands mots » sont usés, toutes les charges émotionnelles de ces mots : « amour », « liberté », « amitié », « toujours », cette charge émotionnelle s'est épuisée d'avoir été trop usée. Tout ce qui avait un sens est mort. Il ne faut donc plus utiliser ces mots dont la force s'est tarie. Il faut en utiliser d'autres, plus neufs. Je suis opposé à cette conception de la poésie. Chaque être a sa propre poésie à découvrir. Quand on croit à des mots, on peut les écrire.

Hopala ! : Peux-tu donner des exemples ?

Y.L.M. : Oui, prenons par exemple l'aube et le matin. « L'aube », c'est pour les malades, les inquiets, ceux qui ne dorment pas. Et puis, il y a comme un pallier, puis vient « le matin », qui est un mot pour les gens bien portants, pour les vivants qui vont travailler. Au niveau de la force des mots, et de la conviction de celui qui les porte, il faut se souvenir par exemple de « La nuit obscure » de Jean de la Croix, dont la lecture est

extrêmement complexe.

Nous sommes aujourd'hui entourés de milliers de mots à consommer sur place. C'est effrayant. Je me souviens d'un livre écrit par un Tchouk (dans l'extrême Est sibérien) qui raconte l'histoire d'un marin norvégien dont le bateau fut pris dans les glaces, obligeant ce marin à vivre avec ce peuple de chasseurs et de pêcheurs. C'est une histoire vraie, qui a été publiée sous le titre d'« Un rêve au début du brouillard ». Ce marin devint l'ami d'un Tchouk. Un jour, il jeta négligemment un journal devant son ami qui lui dit : « Tu jettes les mots qui sont écrits ? » Pour cet homme, les mots écrits avaient une valeur sacrée. Ça fait réfléchir. Un poème réussi, c'est celui qui instaure un équilibre incroyable entre toi et celui qui écrit. Exemple de cette harmonie, la phrase suivante : « La rose est sans pourquoi ». Quand je lis ces mots d'Angelus Silesius, je peux dire « oui » ou en parler pendant des heures. Et pour conclure provisoirement cet entretien, voici un extrait du *Petit tailleur de shorts* :

« Escargot
Tout doux, tout doux va, monte
Le Fuji

Tu lui as offert ce poème d'Issa. Tu l'as glissé, par son téléphone, sur son répondeur. Tu as murmuré ces mots pour qu'elle affronte son voyage dans le noir. Et elle, qui l'avait écouté, défroissée avec sa petite fille, y a songé quand la lumière s'est tue.

Maman, maman,
Jusqu'ou est allé l'escargot ?

À demandé l'enfant quand sa mère a quitté l'hôpital. Et le poème est sorti de sa boîte, comme le chant d'un grillon... * *

* *Le petit tailleur de shorts*, Flammarion, Paris, 1996, p.117.

J'ai rarement vu une adolescente, la fille de l'amie que j'évoquais plus haut, comprendre aussi bien un poème. Grâce à elle, celui-ci traverse non seulement sa boîte, mais aussi sa langue, le globe et les siècles.

Interview réalisée le soir du 31 août 1999 à Lannion, dans un restaurant chinois.

MARIE LOVADINA

TRAVERS

Les questions se tournent, se tordent, s'épient
Elles tourmentent les poèmes,
Elles dirigent mes envies.

Oui. Non. Jamais ou bien toujours.
N'en parlons plus. Un autre jour.

Réfléchir. Comparer. Souvenir. Rechercher
Des désirs antérieurs, des maladies passées,
Des maux de coeurs, des mots d'aimés.
Je veux pouvoir répondre sans penser,
Avouer sans retour ma folie, mon brasier,
Mes coups de foudre, mes pourquoi pas.

Viens. Viens. Viens. Viens.

Ne valsons plus.
Jouons aux curieux. Prions les téméraires.
Partons à l'aventure. Toujours, toujours sur terre.

Un. Deux. Trois.
Ouvre les yeux. Je suis là.
Plus de rêve.
Amant du vide, aube pétrie,
Ne regarde pas dehors.
Devant toi se tient, le doute, l'envie de fuir ?
Rien que moi, la peur au ventre et frissons au bout des doigts.

Essayons.

APRÈS LA PLUIE

Après la pluie, mon cœur s'éveille.
J'ouvre la fenêtre.
Je joue avec les gouttes qui vagabondent sur la vitre.

Après la pluie, je reviens au monde.
J'ose mettre le nez dehors,
Curieuse et peureuse sous ce soleil mouillé.

Après la pluie, après l'amour,
Le sourire me prend la main.
Nous errons par les rues solitaires,
Arpentant de-ci, de-là la course des nuages.

Après la pluie,
notre envie nous porte vers la mer.
Nous longeons le grand large,
en humant l'écume et sa colère.
Et nous rions encore de voir tant de rancœur
Quand notre heure est à la joie.

Après la pluie fuit le sommeil
Et les chagrins et les ennuis.
Tout semble calme, repos de l'âme.

Les autres aussi sont sortis.
Nous saluons la vie.
Enfin, on se sent bien. Enfin, on oublie.
Enfin, tout devient simple et joli...
... Après la pluie.

OUI ?

Si je viens te trouver
 Si je te demande
 Si je sais te parler
 Si mes gestes sont les bons
 Si je te fais sourire
 Si tu me trouves jolie
 Si je ne peux plus partir
 Si toi aussi tu as envie
 Si ta main frôle la mienne
 Si un frisson nous agite
 Si ma folie atteint la tienne
 Si sans attendre je t'invite
 Si je murmure dans ton silence quelques mots doux à entendre
 Si tu me regardes avec des yeux plus forts que mes mots
 Si mon désir peut s'étendre
 Si nos deux coeurs sont aussi chauds
 Si j'ose penser qu'un jour mon ombre sera ton ombre
 Si notre ardeur sans encombre

M'aimerais-tu comme une étoile ?
 M'aimerais-tu sans tous mes voiles ?
 M'aimerais-tu malgré mes doutes et mes regrets ?
 M'aimerais-tu dans ta blanche obscurité ?
 M'aimerais-tu comme moi je t'aimerais ?
 M'aimerais-tu pour ce que je ne serai jamais ?
 M'aimerais-tu face à face et main en main ?
 M'aimerais-tu, mon inconnu, jusqu'à demain ?

Rencontre d'Hélène Cadou

ALAIN-GABRIEL MONOT

Après la mort de René-Guy Cadou le vendredi Saint de 1951, Hélène, sa jeune femme n'est pas demeurée à Louisfert dans cette maison d'école où le jeune couple avait « choisi (son) pays à des lieues de la ville // pour ses nids sous le toit et ses volubilis. »

Elle est allée vivre au milieu d'autres livres, devenant bibliothécaire à Orléans — et par un clin d'œil tenace de la littérature qui s'obstine, la collaboratrice de Georges Bataille, au privé le plus courtois des hommes — ou encore fondant quelques années plus tard la Maison de la Culture de cette ville avec l'aide de Louis Guilloux.

Le temps de la retraite venu, la longue parenthèse orléanaise pourtant se boucle pour le retour aux origines, vers cette Loire-Inférieure toute hantée de l'ombre suiveuse et inoubliable de René-Guy.

À l'initiative de la municipalité de Louisfert, la voici à la belle saison gardienne du temple, cette école où Cadou obtint le premier et dernier poste fixe de sa brève carrière d'instituteur. Ici les pupitres de bois tendre des écoliers d'antan sont transformés en autant de vitrines claires qui donnent à mieux connaître le poète à travers ses photos, ses objets du quotidien, ses plaquettes et des livres d'écrivain très précoce.

D'octobre à avril, Hélène Cadou rejoint Nantes où elle dirige le Centre René-Guy Cadou mis en place depuis quelques années au sein de la médiathèque.

C'est dire que la mémoire de Cadou est préservée aussi bien aux sources de sa « vraie vie » dans ce village perdu de Louisfert devenu « Louisfert-en-poésie » que de manière plus universitaire à Nantes parmi les essais, les mémoires, les thèses que son œuvre suscite.

Au-delà pourtant de ce double labeur de conservateur et d'archiviste, Hélène Cadou témoigne, comme hier son mari, de la force rédemptrice de l'écriture. Et ce jusqu'à être dans certains de la vingtaine de recueils écrits par elle depuis les années cinquante, la

continuatrice de l'œuvre de René-Guy. Non pas une continuatrice stérile, parodiant ou paraphrasant, mais une façon de voix retrouvée par le truchement d'un verbe néanmoins personnel, comme si la mort n'avait jamais véritablement brisé le pacte d'éternité scellé le jour béni de la rencontre du 17 juin 1943. Hélène Cadou assume dans le même temps son œuvre de femme « poète d'aujourd'hui » et l'entier héritage intellectuel de ce jeune mort qui ne fut que cinq ans son mari.

Autre point commun, me semble-t-il, entre le poète défunt et sa femme, l'économie de la révolte. Non qu'ils soient, selon le mot d'Armand Robin, « béats benêts » face au monde, mais toujours chez eux les constats pessimistes ou désespérés sont passagers et rachetés par la confiance unanime dans « le pain blanc de l'existence ».

À rebours des cimes du désespoir ou des syllogismes de l'amertume d'un Cioran, la poésie du couple Cadou est, selon la formule de René-Guy « emplie de chlorophylle ». Pour Hélène Cadou, même la perte est compensable qui permet de magnifier le souvenir. Malgré la longue peine, ce veuvage de presque cinquante ans, les titres de ses recueils disent d'emblée un monde réconcilié et se nomment *Le bonheur du jour*, *En ce visage l'avenir* ou encore *Poème du temps retrouvé*.

Sans naïveté jamais dans la simple créance accordée à chaque jour nouveau, à chaque aube ressuscitée, la poésie d'Hélène Cadou rappelle ce balancement sempiternel qui ordonne nos existences. Hier de très clairs jours de lumière enfuis en vagues désordonnées, à peine nous laissant de leur passage souple de maigres grains de temps écoulé, chimères en allées. Aujourd'hui cette volonté tenace, infaillible, de continuer *malgré tout* pour graver les moments provisoires en marbre d'éternité, paroles lapidaires.

Ainsi toujours la femme poète qui « poursuit un seul chant continué, interrogation sur l'amour et le temps et la mort. Chaque poème se cristallise comme le sel du pays blanc de son enfance proche de la Brière entre les marais et la mer ».

« Je suis une survivante », me disait Hélène Cadou le 24 juin 1999. Belle manière de magnifier encore, toujours, cette autre proclamation ardente et anxieuse à la fois de René-Guy le 9 août 1944 : « J'écris pour dépasser la crue noire du temps ».

JÉRÔME BERGAMI

Je rêvais de vastes épopées mystiques et féodales,
de nobles chevaliers aux trésors fabuleux avec,
sous les sabots du cheval, d'authentiques amours
galopées.

Je réinventais des peuples surpris par la pureté
d'un jour, peuples fiers et éblouis, et rêvais
d'un jour fidèle à sa promesse aurorale.

Je réinventais un long, vieux, serein sentier
vicinal, la mince chaumine pour amont, l'infini
océan pour aval.

Je rêvais en tout pays, en tout feu, de la
simple et divine poésie, et pour la dire des
simples mots de Xavier Grall.

Du ventre païen des cathédrales, je déterrais
d'antiques paroles que j'éprouvais aux fragrances
de l'idéal, aux lampes blanches de la solitude.

Je hurlais tour à tour des vents jaunes, des pluies
fécondes, de fauves landes sous des brumes de cristal,
des furies dans les granges :

Tour à tour, à la face du monde oublieux, obstinément
je retraçais le cercle, l'entrelacs et la spirale.

Je réinventais une âme à ce monde malade, toute
végétale, fleurant la légende et la cité engloutie,
investie du souvenir des morts et de climats
lumineux, une âme d'étreintes, toute digitale.

Au plus haut de mes délires, j'imaginai pouvoir
relancer le bal.

Personne ne t'a-t-il dit
Qu'ici
L'humilité a goût de pierre
De prière et d'herbe grasse
Que la passion est une étreinte
De l'eau-qui-n'a-pas-d'âge

Personne ne t'a-t-il dit
Qu'ici
Le silence est une couleur
Une essence et un oiseau
Que le sage a visage ou de sable
Ou de signes nocturnes non-éclos

Personne ne t'a-t-il dit
Qu'ici
L'écriture a bruit de chaos
Et sur la feuille la nervure du sang
Que l'homme disant culture
Dit la terre et le ciel vraiment

Personne ne t'a-t-il dit
Qu'ici
L'arbre appelle émotion le vent
Et mystère la lande
Qu'un chemin qui s'enfoncé
Est toujours un chemin vers soi

Alors laisse-moi te l'apprendre
Tu es ici venu chercher ton âme

Impressions

Poésie et flamboiement intérieur

Depuis maintenant neuf ans *Spered Gouez* trace son sillon contre vents et marées sous l'infatigable impulsion de l'animatrice de cette revue, Marie-Josée Christien. « Ici, dit l'un des auteurs, Jérôme Bergami, ont été proscrits toute parure, tout artifice susceptible de distraire, d'égarer l'esprit en marche, et pour ainsi dire, de fausser la nature du rendez-vous ».

Quel est le rendez-vous auquel nous convie cette revue ? Le rendez-vous que nous avons avec une Bretagne qui est, selon Armand Robin, cité en exergue « univers et patrie mondiale ». L'objectif de cette revue de qualité, nous le faisons nôtre également : « ... il y a une vingtaine d'années, la musique bretonne aussi a eu une traversée du désert, et a eu à faire sa traversée du paysage culturel. La littérature doit savoir se montrer et être présente partout, et pas seulement dans les lieux confinés qu'on lui réserve » précise l'équipe de rédaction. Nous voilà tout à fait au diapason, et nous saluons le travail méritoire inspiré par un « esprit sauvage », indomptable et fertile.

Le numéro 7 de *Spered Gouez* est consacré au peintre surréaliste Yves Tanguy illustré d'un poème d'André Breton et bien présenté par Gil Refloc'h. Avec chaleur et enthousiasme, Alain Jegou nous fait par ailleurs connaître le poète cheyenne Lance Henson. Plus loin, l'archéologue non-conformiste bien connu Pierre Gouletguer s'interroge sur sa « Bretagne intérieure ». Ses propos donnent envie à ceux qui ne le connaissent pas d'en savoir un peu plus sur celui qui écrit : « Je crois par contre fermement que certaines des idées un peu dérangeantes qui ont animé ma carrière me viennent de la conscience claire d'ap-

partenir à une communauté qui refuse de se plier à une pensée unique ». On retrouve dans ces propos la ligne générale de *Spered Gouez*. Poèmes — en particulier ceux de Marie-Josée Christien, Chantal Couliou, Bruno Geneste — notes de lecture, textes, critiques, dialogue avec les lecteurs, tout s'organise de façon aérée et plaisante à lire. Cette revue a du souffle, ce qui permet de percevoir, derrière ces pages fortes et singulières, la chaleur d'un grand flamboiement intérieur.

A. K.

arsenal littéraires

Décidément, la région bretonne devient une terre fertile pour les revues littéraires ! Après Plougastel où naquit la revue *hopala* ! voici un an, saluons à Brest l'apparition d'*arsenal*, au titre évocateur. C'est une belle revue, très bien présentée (bravo pour la couverture !), animée par le Brestois Jacques André, qui s'est entouré d'une équipe dont plusieurs noms nous sont familiers : Roland Fichet, Yvon Béguivin, Lena Goarnisson, Kristian Keginer, Paol Keineg, entre autres.

Dans ce numéro 1, beaucoup d'articles retiendront l'attention du lecteur. J'ai personnellement aimé l'humour des textes d'Yvon Béguivin et d'Yves pagès, l'intéressante variation linguistique sur un inédit de Tristan Corbière, le poème percutant de Kristian Keginer, l'extrait de « l'auto-fiction » de Keith Waldrop traduit par Paol Keineg, l'émouvante poésie d'Eva Strittmatter, et l'étrange et fascinant dossier de Riwan Tromeur. La grande variété des textes fait l'une des originalités de l'entreprise, ainsi que son ouverture à tous les horizons.

Nul doute que cette revue, au contenu riche et consistant, trouvera



Spered Gouez, n°7
(11 ar Vro, BP 103,
29833 Carhaix Cedex),
70 F



arsenal - littéraires,
n°1, 90 F
Arsenal,
BP 66614, 29266
BREST CEDEX

rapidement ses lecteurs et sa vitesse de croisière. Longue vie à **arsenal** !

Marie-Thérèse Laot

Tomi Ungerer, l'indispensable

Vous cherchez à faire plaisir à un enfant à Noël ? Quoi de plus stimulant que le petit dernier de Tomi Ungerer — auteur de ces grands classiques enchanteurs que sont *Les Trois brigands*, *Le Géant de Zéralda* ou encore le désopilant et très édifiant *La Grosse bête de Monsieur Racine* — et écrivain si soucieux du droit des plus faibles, des rejetés et des désaxés en tous genres ? Otto, l'ours en peluche, né en Allemagne, offert au petit David qui bientôt sera contraint de porter une certaine étoile jaune, raconte ses péripéties dans une Europe déchirée par les haines avant d'atterrir dans une Amérique en proie à de semblables injustices. Au seuil du troisième millénaire qui de mieux que Tomi Ungerer, auteur de langue anglaise, natif d'Alsace — et président d'honneur des écoles en alsacien (les A.B.C.M.) — pour nous remettre en mémoire que le respect de la différence s'apprend, se comprend dès les premières joies de la lecture et qu'un ours en peluche « meurtri, déchiré par endroits, couvert de boue » peut être le meilleur témoin de la folie des hommes ?

Carys Lewis

Jabel au pays des merveilles

Drôle, juste, ingénieux, inventif, truculent, attachant... les qualificatifs ne manquent pas pour décrire l'épatant roman d'Angèle Jacq, superbement écrit de surcroît et bilingue

war ar marc'had ! Je ne pense pas me tromper en affirmant qu'avec ce livre formidable, Angèle Jacq fait faire un bond à la littérature bretonne. Un personnage, un vrai, étonnamment présent, une histoire, une vraie, d'autant plus vraie qu'elle est tirée par les cheveux, une histoire d'amour impossible. Voilà un livre qui déménage, une fable qui nous transporte (dans tous les sens du terme) « *restu all deus ar bed* » (de l'autre côté de la terre) pour mieux nous aider à comprendre notre petit bout de planète à nous. A lire toutes affaires cessantes.

J.-Y. L. D.

Sous le signe du lapin

On peut à la rigueur pardonner à ceux qui avaient raté la sortie, en 1994, du *Lapin exterminateur*, cinquième roman de l'ami Henri-Frédéric Blanc, pas à ceux qui laisseront passer cette « nouvelle édition revue et aggravée » (sic) qui paraît au Serpent à Plumes. Entre-temps, le très prolifique H.F. Blanc a trouvé le temps de publier trois romans, un récit, une pièce de théâtre, un recueil de poésie, et, souvenez-vous, au moins un article dans... *noir/blanc*, alias *hopala* ! mais le désopilant *Lapin* reste une excellente et hilarante entrée en matière pour les distraits qui n'ont pas encore découvert l'énergumène. Extrait :

« Zont emboutiqué la terre, zont cuculé le Bon Dieu, zont techniqués la vie, zont cabinés la nature, zont bamboulés avec le diable ! Même la religion, c'est pour empêcher Jésus de revenir. Y a du malheur en pagaille tout partout, c'est le bordel bien bien, si tu veux un sou tu dois donner deux sous, dans pas longtemps il faudra payer pour travailler. Ceux qui te font miroiter l'avenir moderne, ils ne pensent qu'à gagner gagner : l'intelligence sert à comprendre, ils s'en servent pour tout prendre, après il te

reste que tes yeux pour pleurer. Avec leur belle raison ils fabriquent des bonnes raisons pour te faire crever. Méfie-toi des savants qui compliquent tout pour vendre leurs explications. Méfie-toi de l'humanité, c'est pour acheter la bonne conscience qu'on trouve pas au supermarché. Méfie-toi de la ministration où tu fais la queue pour obtenir l'autorisation d'attendre... » (Postface).

J.-Y. L. D.

Recherche père, désespérément

Entre enquête policière et *bildungsroman*, un (premier) roman fort prometteur sur la cruelle nécessité « d'habiter malgré tout », malgré le désamour, malgré la dépression, malgré les araignées et la Loire paresseuse. Le narrateur, Théo, (re)construit la fiction de sa vie à partir de la vie fictive de son père. De cet habile chassé-croisé naît une fiction de l'entre-deux — cette coupure-lien dont parle Daniel Sibony — où Théo tente tant bien que mal (et plutôt mal que bien) d'exister entre la présence-absence de Viviane, la fée (du logis) et de son ami Clem, grand pêcheur hugolien (aujourd'hui) devant l'éternel et l'absence-présence de deux femmes, Marine et Lisa, entre lesquelles son père n'a pas su (pu ?) choisir. Un roman de l'entre-deux, donc, qui tente de saisir pour le conjurer le « comme si rien, rien du tout » de nos vies et qui avance avec la rigueur implacable d'un traité théologique.

J.-Y. L. D.

La fin de l'indifférence

Tout (ou presque) ce que vous avez toujours voulu savoir sur le breton sans jamais oser le demander. Nouvelle édition revue et augmentée

(notamment d'un beau texte intitulé « en guise de postface : de l'an 2000 à l'an 2236 ») par un praticien et un observateur infatigable de la langue, qui sait conjuguer à merveille fermeté et honnêteté intellectuelle, rigueur et enthousiasme, humanisme et faculté de s'étonner. La « jeunesse » du sous-titre est aussi celle qu'a su garder l'auteur et celle de la Bretagne qu'il aime :

« Cette ruée des jeunes (notamment, mais pas tous les jeunes, une minorité seulement) vers la vieille langue ne peut être, à cet âge-là qu'une quête de bonheur : une partie de leur bien-être passe par le breton. Qui oserait les décourager ? Peut-on imaginer que pareil investissement en effort, en générosité, en gratuité... se fasse à fonds perdus et aille s'évanouir dans les sables ? (...) Ce qui est nouveau de nos jours, c'est la fin de l'indifférence. » (p. 94).

La revue qui s'est donné pour devise « la pire des choses est l'indifférence » ne pouvait que saluer ce petit grand livre.

J.-Y. L. D.

Quand littérature rime avec nourriture

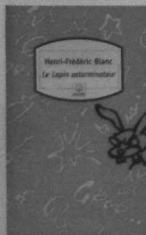
L'association l'Entaille, qui publie l'excellente revue *Nouvelle donne*, spécialisée dans la nouvelle, lance un collectif de nouvelles, intitulé *13 à table*, autour du thème de la table (repas de famille, gastronomie, boulimie, anorexie, etc.). Au sommaire 13 auteurs (Hugo Marsan et les auteurs de l'équipe de *Nouvelle donne*, Souscription (jusqu'à fin janvier) : 60F, franco de port, à l'ordre de l'Entaille Nouvelle donne, BP. 25, 95121 Ermont Cedex.



Otto - Autobiographie d'un ours en peluche. Traduit de l'anglais par Florence Seyvos, L'école des loisirs, 1999, 33 p., 78 F.



Angèle Jacq, *Le Voyage de Jabel*, Editions Ouest-France (coll. Latitudes Ouest), 1999, 230 p., 99 F.



Henri-Frédéric Blanc, *Le Lapin exterminateur*, Le serpent à plumes, 1999, 274 p., 39 F.



Yvon Inizan, *Ailleurs, exactement*, roman, HB Editions, 1998, 200 p., 90 F.



Fanch Morvan, *Le Breton, la jeunesse d'une vieille langue*, Quelques repères dans une histoire longue et mouvementée, Presses Populaires de Bretagne, 1999, 99 p., 59 F.

Note de la rédaction

Nous avons intitulé cette rubrique « la balle au bond » parce que nous souhaitons que le débat se poursuive et s'enrichisse d'un numéro à l'autre. Nous n'avions pas prévu que des personnes puissent se sentir frustrées de ne pas pouvoir répondre immédiatement à des lettres concernant leur article. Notre modèle de fonctionnement était, en effet, plus adapté à une publication hebdomadaire ou bi-mensuelle qu'à la revue trimestrielle que nous sommes. Aussi, à compter du n°4 et dans la mesure du possible, nous communiquerons aux contributeurs les réactions à leurs écrits que nous avons choisis de publier suffisamment tôt pour qu'ils puissent eux-mêmes réagir dans le même numéro. Nous espérons, néanmoins, qu'il y aura des échanges dans la durée sur les thèmes que nous abordons. Sans l'intervention directe de nos lecteurs dans la vie intellectuelle de la revue, le large débat que nous souhaitons ne s'installera pas.

* cf. *hopala !* n° 1, pp. 20-26, *hopala !* n° 2, pp. 90-93

La balle au bond

À propos du drapeau *

F. Morvan à *hopala !*

J'étais loin de me douter de ce qui m'attendait le jour où, dégageant un gwenn-ha-du monté sur pique-saucisse du pruneau où il était fiché, j'allais soudain considérer avec perplexité les relations du flan et du patriotisme sous l'angle breton. Le destin vous attend parfois au détour d'un pruneau — en l'occurrence, c'était un pruneau coriace mais je n'aurais tout de même jamais cru qu'il m'amènerait à lire des courriers comme ceux que j'ai découverts dans le dernier numéro de *Hopala !* Ayant appris la publication de ce numéro par des lettres d'écrivains qui m'apportaient leur soutien, j'affrontais pourtant cette lecture d'un cœur serein puisque, chance incroyable, les écrivains qui me soutenaient étaient justement ceux que, sans le reconnaître, j'étais prête à pardonner tous les excès, voire à en remercier la revue, qui m'avait déjà, en assortissant mes quelques pages sur le drapeau breton de contributions hilarantes, réservé une heureuse surprise. Mais il était dit que le mouvement breton aurait la vertu de m'étonner jusqu'au bout.

À dire vrai, ce qu'il y avait de plus sidérant, c'est que la revue publiait ces courriers au titre du « droit de réponse ». Quel « droit de réponse » pour des personnes que j'aurais été bien en peine de mentionner puisque je ne savais pas qui elles étaient ?

Feuilletant le journal *Breizh info*, qui allait, juste au même moment, consacrer un plein numéro à une défense conjointe de Morvan Marchal, de notre bannière nationale et de l'orthographe unifiée par moi collectivement bafoués, je devais découvrir que Ronan Divard, « universitaire de Brest », auteur du premier courrier, était le responsable de l'UDB pour le Finistère. Il apportait son soutien aux militants nationalistes

d'Emgann, et rédacteurs de *Breizh info*, inculpés dans le cadre du vol de neuf tonnes d'explosifs par un commando de l'ETA, comme il montait pour eux à l'assaut contre le crime de dés-nation dont je m'étais rendue coupable dans *Hopala !* Le ton invraisemblablement haineux de ce porte-parole de l'UDB prenait, dans ce contexte, valeur de symbole : qu'il ait pu se sentir investi de la mission de venir mouliner contre quelques anodines plaisanteries touchant à un drapeau né d'une idéologie que l'UDB, se voulant de gauche, n'avait eu, à l'origine, de cesse que de dénoncer, c'était le signe d'une dérive prévisible et qui menait du POBL à Emgann par la voie de l'idéologie nationaliste. Le ton seul de ce courrier discrédite qu'il s'agit de l'emploi, et suffit d'ailleurs à discréditer la rédaction d'une revue qui le publie — et ce d'autant que la raison d'être de ce « droit de réponse » apparaît mal, sauf à vouloir défendre le commerce du flan et du drapeau breton. Mais, même en plaçant sur un tel terrain ce qui devait être un débat d'idées, je tiens à signaler, à titre de symptôme, cette fois encore, que le terrain se dérobe : peut-être est-il révélateur que le porte-bannière de l'UDB se soit reconnu dans un vendeur de flan qui n'a existé que dans son imagination ; en tous cas, s'il relit mon texte, il pourra constater que le flan était fourni par une serveuse charmante, avec *gwenn-ha-du*, ce n'était pas sa faute, et ce n'était pas ma faute non plus si mon far était du flan et si la couine de mon voisin était à manne et à drapeau. Il vaut toujours mieux lire un texte avant de le critiquer, même quand on est universitaire. En d'autres lieux ce poujadisme exacerbé serait l'apanage de l'extrême-droite, ici, il surgit de la gauche, et comme un cri du cœur à la W.C. Fields : un homme qui pique un *gwenn-ha-du* sur un gâteau ne peut être foncièrement mauvais.

Cela m'amène à répondre tout de suite à Hervé Le Borgne qui a, lui, été missionné par l'association An distro pour exercer un droit de réponse au nom

de Glenmor et me reproche, en bref, de n'avoir pas tenu Glenmor informé de son vivant que je n'aimais ni le far, ni le flan, ni les paroles du « Kan bale an ARB ». Mais, là, je le rassure tout de suite : j'aime le far, j'aime le flan, je trouve les paroles du « Kan bale an ARB » indignes, mais pas plus que celles de chants guerriers comme on a pu en ressasser sous la Troisième République. La seule différence est que personne à présent, à part, peut-être, ici encore, dans les rangs de l'extrême-droite la plus obtuse, n'ait vous faire prendre au sérieux cette poésie à la Déroulède. Et le problème est que nous sommes ramenés peu à peu, par des gens qui se prétendent de gauche, au culte maurassien de l'hymne, du drapeau et de la terre natale, avec statues à l'appui et symboles martiaux proliférant. Le Président de An Distro me rappelle que la Croix noire a flotté lors de l'érection de la statue de Glenmor au jardin public de Rennes : la Croix noire était le drapeau du bezen Perrot, la milice bretonne sous uniforme de la waffen SS, libre à lui de s'en vanter. Le socialisme en Bretagne a des vertus très élastiques, j'ai peine à ne pas m'en souvenir quand je passe devant la statue du barde en pyjama fendant les bégonias du Thabor sur une plaque demandant

Piv a nac'ho, piv a stourmo

Evit Breizh-Izel

Piv a stourmo, piv a nac'ho

Chadenn Breizh-Izel ?

ce qui laisse perplexe les vieilles dames qui promènent leurs chiens, surtout si d'aventure elles connaissent le breton, car ces vers signifient, sauf erreur : *Qui niera, qui combattra pour la Basse-Bretagne, qui niera la chaîne de la Basse-Bretagne*. La chaîne ? Quelle chaîne ? FR3 ? Et pourquoi vouloir libérer la Basse-Bretagne sans la Haute ? J'ai beau chercher à défendre Glenmor par tous les moyens possibles, ne serait-ce que par solidarité rostre-noise, là, je capitule. Et j'ai tout de même peine à oublier que c'est lui qui dans la revue *Ar Vro* qu'il dirigeait, a, le premier, offert une tribune aux anciens du Bezen Perrot. Et que c'est lui qui a republié, aux éditions Kelenn, qu'il dirigeait avec Morvan Lebesque et Alain Guel,

deux deux issus du national-socialisme breton le plus résolu, l'essai de Mordrelle *L'Essence de la Bretagne*, extrait de la revue datée de 1977. C'est un socialisme d'une élasticité qui mène tout de même très, très loin sur la droite, je ne mentionne ce texte qu'à titre d'exemple et je ne rappellerai que pour mémoire un éditorial d'Hervé Le Borgne au sujet de la Charte des langues minoritaires qui se terminait par un trait d'humour glaçant : *La survie de la langue bretonne cahote de rapport en discours électoral racoleur. Maintenant que la fin est proche, quelques signatures, quelques concessions, pourraient entériner un enterrement de première classe. À condition que l'on ne parle toujours pas de Minorité ! La Révolution a aboli tous ces « privilèges ». C'est donc un privilège d'être Breton ? » « Non, mais ça l'était ». Pour supprimer une Minorité, il suffit donc de la décision d'une Assemblée. Il aurait fallu donner la recette à Hitler : il aurait économisé du gaz. Ce texte se trouve dans *Armor magazine*, novembre 1998, p. 10. Il n'a suscité aucune protestation, que je sache, bien qu'après le « *Durafour crématore* » et le « *manque à gazer* » de Gilles Perrault et autres, il s'inscrive dans une tradition stigmatisée par Didier Daeninckx (*Le goût de la vérité*, Verdier, p. 146), ce que me dispense de reprendre ses analyses.*

Le seul courrier dont le ton soit celui du débat intellectuel est celui d'Yves Jardin. Or, ce militant de l'UDB, qui se garde d'ailleurs ici de préciser son appartenance à ce parti, mais l'a mentionnée dans un récent courrier à *Télérama* où il courrait au secours de Roparz Hemon, au motif (je cite, car j'ai encore peine à y croire) qu'il y a des degrés dans la collaboration, exerce ici un « droit de réponse » au nom de Morvan Marchal.

La phrase « *était-ce en raison des opinions nazies exhibées en toute occasion par sa revue Nemeton qu'on a fait passer à la trappe ce Marchal acharné à se parer du noble prénom de Morvan ?* » ne lui a pas plu. Selon lui, il n'y a pas lieu de confondre d'authentiques nazis (Mordrelle et Debauvais) avec Marchal, authentique homme de gauche. La revue

Nemeton était pourtant bien une revue druidique pro-nazie, je ne vois pas comment la qualifier autrement. Avant de porter l'attaque avec tant de virulence, en m'accusant d'amalgame et de falsification de l'histoire et en me sommant d'apporter des exemples précis à l'appui de mes dires, cet historien qu'est Yves Jardin aurait mieux fait de lire Nemeton. Mais il avoue tranquillement qu'il n'a pas pris la peine de le faire : Morvan Marchal étant un homme de gauche, rad-soc et franc-maçon, sa revue était peut-être druidique mais certainement pas nazie...

Franc-maçon ? Sans doute Morvan Marchal l'a-t-il été avant d'être rayé, non sans raisons, de la confrérie, mais, peut-on comprendre qu'il l'était parce qu'antisémite, et antisémite parce qu'anticatholique, car, n'oublions pas, le Christ était juif, et pour un druide, l'ennemi, c'est le catholique romain. Sous le nom d'ARTONOVIOS, Marchal répond à KORNOVIOS, PENNO-VINDOS et TRALIMAGEROS, ses collaborateurs qu'on imagine assez bien avec leurs mollets velus sous la toge, mais qui ne font pas vraiment rire. Par exemple, à l'automne 1943, voilà ce qu'il écrit, ce druide de gauche, dans l'article que *Breizh info* ose citer comme preuve qu'il eut le mérite de défendre la franc-maçonnerie à une époque où celle-ci était interdite par Vichy :

Une chose est certaine : tous les Etats autoritaires d'Europe ont dû adopter une législation d'exception concernant les Juifs. En Allemagne, cette législation est fondée, d'une part, sur les principes ethno-eugéniques formant la base de la communauté germanique ; d'autre part, sur le rôle économique purement parasitaire que joue l'Israélite au sein de la société. (Quels que soient les faits antérieurs qui ont déterminé cet état de choses, il est exact qu'il n'y a pas de Juifs au labour, pour beaucoup dans la Bourse.)

Vis-à-vis de ce problème, convenablement posé, comment va agir Vichy ? M. Xavier Vallat, commissaire général aux questions juives, l'examinera d'un pur point de vue confessionnel chrétien : ... Le peuple juif est aussi la race maudite que le DÉICIDE, collectivement

consenti, a condamné à ne plus avoir de patrie et à errer de par le monde. Argument pitoyable... Nous attendons de Vichy une loi complémentaire précisant que, parmi les nombreux agitateurs juifs qui furent crucifiés voilà vingt siècles, Jésus fils de Marie était également fils du Maître de l'Univers, et que les Israélites sont punis pour cela et non que pour cela.

Douterions-nous de la leçon qui nous est donnée que la collaboration, citant le pamphlet antisémite de Céline, *L'École des cadavres*, achève tout de nous instruire.

Je n'ai jamais lu sous sa plume de Marchal la moindre ligne critique sur ce passé. En revanche, je le retrouve dans l'essai de Jean-Yves Camus sur *Les droites nationales et radicales* qui fait autorité sur le sujet, à propos de la revue *La Bretagne réelle* :

Dès 1954, les leaders du PNB exilés ou épurés, comme Yann Goulet et Célestin Lainé (résidant en Eire) ou le linguiste Roparz Hemon, trouvent dans cette publication [*La Bretagne réelle*] un lieu où régler les comptes de la défaite... En donnant la parole aux vétérans du PNB comme Alain Guel et Morvan Marchal, elle a contribué à politiser nombre de jeunes militants passés dans les années 70 au Front de Libération de la Bretagne (FLB). Cependant, le fondement de son idéologie est un celtisme assez teinté de racialisme nordique, néopaganiste et proche de certains groupes de druides ; ainsi un membre du collège des druides et ovates, écrivant dans *Keltia*, a commis un texte sur Israël digne d'un numéro du *Stürmer* nazi et Goulven Pennaod, alias Georges Pinault, y a donné un certain nombre de textes théoriques imprégnés d'un national-socialisme qu'il assume d'ailleurs pleinement. L'antisémitisme de nombre de collaborateurs du magazine est avéré, comme l'était celui de Breizh atao, et ne cesse d'étonner dans une région dépourvue de communauté juive, tant autochtone qu'immigrée.

On voudrait séparer Marchal de Mordrelle, décidément reconnu comme le nazi de service du mouvement breton, avec la poignée de patriotes égarés du

bezen Perrot, mais *Stur* est constamment recommandé par Nemeton, ainsi que *L'Ethnie française*, revue de doctrine ethno-raciale, et *Revivre*, le grand magazine illustré de la race, qui sont en relation d'échange constant avec Nemeton, la rédaction ne manque jamais de le rappeler.

Marchal, Mordrelle, Debauvais et Delaporte lui-même, qu'on voudrait faire passer pour un modéré, ont été animés par la même idéologie raciste qui les portait naturellement à se reconnaître dans le nazisme. *L'Heure bretonne* qui était l'organe du Parti national breton, était un journal essentiellement raciste, dans la droite lignée de *Breizh atao*. Ne pas le reconnaître, c'est se vouer à faire le jeu des héritiers de la collaboration qui, eux, connaissent parfaitement l'histoire et la dissimulent sciemment. Comment auraient-ils pu se mettre en place dans les institutions culturelles bretonnes et les contrôler avec telle efficacité s'ils n'avaient eu l'appui de militants de gauche jouant le rôle de chiens de garde ? Qui oblige des responsables de l'UDB à manier l'invective en lieu et place des intégristes grassement subventionnés qui n'auront, une fois de plus, qu'à tirer les marrons du feu — quitte à leur expédier une petite châtaigne au passage ?

Je ne voudrais pas terminer sans constater que la bassesse de ce «débat» n'est pas seulement révélatrice de la volonté d'occulter l'histoire pour bloquer toute réflexion sur des sujets trop actuels. Le fait qu'une revue qui se voulait précieusement ouverte au débat ait trouvé légitime de publier de tels courriers sans estimer avoir à me mettre en mesure de justifier mes opinions montre assez que nous ne sommes pas dans le cadre normal d'un débat d'idées — et ce d'autant, il me semble important de le rappeler, que cet article sur le drapeau breton était un texte de commande. Je n'ai pas adressé un article provocant sur le sujet en lançant un défi quant au degré d'ouverture de la revue *Noir sur blanc*, comme j'ai pu le lire dans le second numéro de la revue, bien inopportunistement devenue entre temps *Hopala* ! Je n'aurais jamais eu l'idée de rédiger ce texte si, nous rendant à Brest à l'invitation de la rédaction, André Markowicz et

moi, nous ne nous étions arrêtés sur une aire de repos du Trégor pour nous trouver, comme à Lisieux au milieu du kitch pieux, soudain environnés du bataclan nationaliste dans ses états les plus divers, depuis le gwenn-ha-du en toutes tailles disponibles couvrant un mur entier jusqu'à la galette pur beurre sous hermines ou cœur vendéen, surmontée de la bande dessinée de Seycher-Le Honzec, dominant des piles de littérature propagandistique du même acabit, pour finir par le passeport breton qui vous attendait, au moment de régler, à droite de la caisse. Ce qu'il y avait d'effrayant dans ce commerce autoroutier, c'était la banalisation du culte de la bannière, de l'hymne, de l'histoire revue et corrigée en fonction de la grandeur de la nation à venir. La commande de ce texte sur le drapeau est venue ainsi, à l'improviste, de plaisanteries sur la prolifération du noir et du blanc qui en venait même à donner son titre à la revue.

Il était déjà bien surprenant de découvrir que ce texte était paru dans une rubrique «Humeur», précédé de sept contributions nantaises en marge de drapeaux bretons, et après une note de la rédaction excusant ce billet «provocant» par les contributions de personnalités «flatteuses». Je n'ai pas me plaindre des contributions placées avant cet article «provocants» : je n'aurais pas pu rêver mieux pour l'illustrer et l'hymne du militant — remerciant le ciel d'être encore vivant pour pouvoir être enterré dans les plis de son drapeau l'illumine tout entier. Mais j'observe que les conditions mêmes d'un tel débat, le choix des personnalités retenues pour se prononcer sur un sujet aussi idiot et la gravité des réponses sont, plus que le drapeau et le fétichisme du mouvement breton, révélateurs d'un problème essentiel qui serait : comment un groupe ultra-minoritaire en vient-il à se poser en détenteur d'une vérité absolue ? Et comment cette vérité simple fait de rappeler quelques faits historiques, parfaitement vérifiables, passe pour sacrilège ?

Françoise Morvan

D. Rigal à *hopala!*

Sans doute est-il bon, avant d'entrer dans le débat, d'exhiber ses lettres de créance ; les voici : non seulement je descends directement de Vercingétorix, comme R. Le Prohon me l'a démontré en deux coups de calculatrice, mais en plus mon chien est écossais ; cela devrait suffire à établir mes compétences en matière de celtitude.

Venons-en donc aux choses sérieuses, à savoir la polémique suscitée par l'article de Françoise Morvan, notamment la réponse de M. Divard... On est d'abord tenté de laisser dire ; comment réfuter des injures ? Mais il se trouve que les injures de M. Divard rappellent d'étranges souvenirs. Le « mépris du peuple », c'est ce qu'un ministrucule de Brejnev reprochait à Soljenitsine ; lequel est certes un fiéffé réac, mais en matière de mépris du peuple, très loin derrière les potentats soviétiques... Vient ensuite la distinction entre « une certaine intelligentsia », à laquelle appartient Me Morvan et l'autre, l'incertaine intelligentsia, je suppose, dont fait partie M. Divard ; cette distinction recoupe, mais c'est sûrement un hasard, celle des belles années 40 où il y avait d'un côté les bons intellectuels nationaux, comme Rebatet et Brasillach, et de l'autre côté les cosmopolites enjivrés et marxistes.

Comme on le voit, ce qui me chagrine n'est pas tant que les protestataires veulent dire ce qu'ils veulent taire ; or l'article de Me Morvan pose implicitement ou explicitement les questions fondamentales, entre autres :

— Le nationalisme a-t-il jamais mené à autre chose qu'à l'exclusion, au racisme et à la barbarie, avec la stupidité de l'obscurantisme en prime ? Toute l'histoire du siècle, de Sarajevo à Sarajevo en passant par Verdun et Treblinka, montre à l'évidence que non.

— Quand le mouvement breton, culturel et politique, prendra-t-il clairement position sur la dérive pro-nazi de certains de ses membres passés et présents ?

— Quand le dit mouvement comprendra-t-il qu'on ne peut à la fois tirer

sur la république (qui applique mal ses propres principes, c'est évident) et lui demander de financer le lycée Roparz Hemon ? Incidemment : comment décrire l'attitude d'un ennemi juré de la république jacobine qui est en même temps fonctionnaire ? C'est de l'entriste, de l'incohérent ou de la putaseurie ?

Ce sont des questions simples, elles exigent des réponses claires et rapides de la part au moins de l'équipe de *hopala*, de Diwan et des mouvements politiques bretons ; on ne peut pas éternellement prendre les citoyens de gauche de Bretagne ou d'ailleurs pour des naïfs ou des imbéciles.

Denis Rigal, Brest.

Réponse de la rédaction

Denis Rigal demande à l'équipe de *hopala!* de répondre sur trois points : le nationalisme, le mouvement breton et le fascisme, et la république. Nous le faisons volontiers, car en effet il nous semble que ces trois questions sont liées à des sujets importants dont il est aujourd'hui urgent de débattre.

Le nationalisme auquel fait référence Denis Rigal est à rejeter sans appel mais force est de constater que la démocratie moderne est née et s'est développée dans le cadre d'états-nations. Quels sont les rapports entre démocratie et principe de nationalité ? La question est d'une brûlante actualité à l'heure de la construction européenne, de l'éclatement de l'Union soviétique, de la mondialisation et de la montée du discours souverainiste en France. Dans le cadre de la réflexion plus globale annoncée dans l'éditorial sur le thème 'Où en est la démocratie en Bretagne ?' nous verserons prochainement au débat une analyse des conclusions, argumentées et posées, du philosophe politique britannique David Miller dans son livre *On Nationality* (Oxford University Press, 1995).

La dérive pro-nazi de certains membres du mouvement breton, notamment politique, pendant la deuxième Guerre mondiale, comme Olivier Mondret ou Célestin Lainé, n'est un secret pour

personne et nous la condamnons catégoriquement bien sûr. Le fait qu'ils aient été rejetés par la quasi-totalité de la population bretonne et qu'ils aient eu des équivalents partout en France ne réduit en rien la gravité de leurs actes.

Cela étant posé et admis, il nous semble qu'il faut aller au delà de ce genre de prise de position et faire progresser le récit vrai, construit par les historiens en croisant toutes les traces de cette période. La deuxième Guerre mondiale est un lieu de mémoire très important pour la Bretagne contemporaine mais, comme Jean-Pierre Rioux vient de le rappeler dans les colonnes du Monde des Débats, histoire et mémoire ne sont pas identiques. Ce dernier est 'un mixte indissoluble d'oubli bienfaisant et d'identité en devenir'. L'enjeu intellectuel du moment 'consiste à faire comprendre que construire un récit historique n'est jamais une soumission à une fatalité du passé'. Nous avons besoin d'une histoire de la guerre en Bretagne qui étudie 'les ambivalences et les contradictions, l'opacité, le désarroi de l'action même' et qui saisit 'le pathétique des temps d'exception, quand tout menace de déstructurer l'individu'.

Cette histoire-là est la démarche qui aura 'le meilleur rendement probatoire, moral et civique'. Elle devrait nous permettre de sortir des polémiques quelque peu stériles qui ont lieu aujourd'hui, avec toujours les mêmes citations à l'appui, sur des personnages historiques complexes par rapport à qui on se situe encore sur la base de caricatures ou d'images pieuses. 'Le récit vrai' n'éliminerait en rien l'obligation de chaque acteur dans la vie politique et sociale de se positionner clairement sur ce que ce récit révélerait mais, aujourd'hui, cinquante ans après les événements, il est un préalable incontournable pour que ces prises de position aient véritablement un sens.

Le sens exact de la troisième question de Denis Rigal nous est moins clair. 'Tirer sur la république' veut-il dire 'la

critiquer vigoureusement' ou, pour poursuivre sa métaphore, 'vouloir la descendre' ? La contradiction vient-elle des actions (critiquer à mort et demander une intervention positive) ou de la nature, voire du nom, de l'établissement dont Diwan et ses supporters demandent le financement ?

Sans être sûr des nuances du questionnement, nous pouvons répondre ceci sur *hopala!* et la république. D'abord, un regard critique sur la mise en œuvre des principes républicains par une république quelle qu'elle soit nous semble l'un des devoirs républicains de tout citoyen. Ensuite, pour les démocrates que nous sommes, il y a en France des continuités troublantes entre les formes étatiques de la monarchie et de l'empire et celles de la république. Il est à ce titre plus qu'urgent de républicaniser la république. Enfin, la reconnaissance par la république de la diversité des cultures historiquement présentes sur son territoire est aujourd'hui un enjeu de première importance pour son avenir.

La ligne de partage que Denis Rigal essaie de définir est peut-être entre ceux qui pensent qu'une évolution positive de la situation est possible et ceux qui pensent que 'jacobinisme' et république française sont consubstantiels. Comme nous nous comptons parmi les premiers, nous allons continuer de critiquer de façon constructive certains aspects du fonctionnement actuel de la république. En face il y a souvent beaucoup de suffisance et d'arrogance intellectuelles, aujourd'hui couplées avec des prises de position inquiétantes de la part d'intellectuels, comme Régis Debray et Henri Guaino, qui font une distinction entre République et démocratie. Tout en privant le débat des idées, nous nous réservons le droit d'utiliser les armes plus offensives de la rhétorique que sont l'ironie et la satire pour démontrer les dangers de certains de leurs arguments.

¹ Jean-Pierre Rioux, 'Pas de tribunal, de l'Histoire', *Le Monde des Débats*, décembre 1999, 18. Les réflexions de Jean-Pierre Rioux ont été alimentées par plusieurs livres d'historiens sur les convocations récentes du Tribunal de l'Histoire, dont Jean-Noël Jeanneney, *Le Passé dans le présent. L'historien, le juge et le journaliste*, (Le Seuil, 1998) et Henry Roussio, *La Histoire du passé* (Textuel, 1998). Comme dit Rioux, 'nous patageons dans le mélange des genres, des temporalités et des valeurs'.

² Régis Debray, *Les Empires contre l'Europe* (Paris : Gallimard, 1985) ; Henri Guaino, *L'Étrange Renouveau* (Paris : Plon, 1998). Les dérives intellectuelles des souverainistes sont très bien analysées par Hugues Jallon et Pierre Moumier dans *Les Enragés de la République* (Paris : La Découverte, 1999).

A propos de « celtitude(s) »*

J'ai été très intéressé par le n° 2 à la fois sur la dévolution et sur le celtisme. Sur ce dernier point et en incidente à l'article de Patrick Sims-Williams, nous pouvons trouver aussi en Bretagne et en France un débat sur le même thème ; cependant, en lieu et place d'un échange entre historiens et scientifiques, le thème « celtique » se voit utiliser à tort et à travers, subissant des pires insultes aux louanges les plus délirantes. Je donnerai simplement quelques exemples de ce flou artistique qui entoure le sujet : une amie porteuse d'un projet sérieux autour de la civilisation celtique s'est faite quasiment jeter dehors par un responsable du musée de Saint Germain en Laye au prétexte que « les Celtes n'étaient qu'un concept fumeux utilisé par des racistes » (sic !), opinion que l'on retrouve chez certains responsables du tourisme en Bretagne qui proclament à qui veut les entendre que les Celtes n'ont jamais existé et que la Bretagne ne peut donc être d'origine celtique. Toutes ces outrances n'honorent guère leurs auteurs.

Mais, à l'opposé, l'utilisation à toutes les sauces du terme « celtique » est plutôt inquiétante : il était déjà assez désagréable de voir les tonnes de livres que certains auteurs publient sur le sujet en mélangeant histoire, psychologie, mythes, ésotérisme, etc. Mais, pire, une nouvelle tendance est apparue, notamment dans certaines manifestations culturelles où le terme « celtique » ou « interceltique » permet de couvrir tout et son contraire. En caricaturant (à peine !), cornemuse = celtique ! Autre tendance, un peu dans la même lignée d'ailleurs, celle qui consiste à utiliser les mots « celt », ou « celtique » en lieu et place de « breton » : on a comme l'impression que l'utilisation de ces termes permet par un tour de passe-passe de gommer la référence à la Bretagne et ses diverses réalités. Discourir sur la « culture celtique » a le grand avantage d'être complètement détaché des problèmes quotidiens politiques, culturels, linguistiques, etc.

Bref, le celtisme en Bretagne ressemble plus à une auberge espagnole (galicienne sans doute) qu'à un concept

précis et avéré.

Cela, bien entendu, ne remet pas en cause le travail réalisé depuis des décennies par de multiples organismes et associations pour le renforcement des liens entre nos divers pays, mais une mise au point serait peut-être nécessaire face aux utilisations douteuses et aux diverses perversions. *hopala !* et sans doute l'un des meilleurs outils pour mener à bien cette tâche.

J.-Y. Le Dizez (Lorient)

PS : des remarques très similaires pourraient être faites sur le thème du Roi Arthur...

M. Tréguer à propos des deux articles de Joseph Rio **

Les deux articles de Joseph Rio sont intéressants, richement documentés et drôles. Mais leur parti pris général et leurs lacunes me paraissent un peu étranges.

L'auteur présente comme « extravagante » et très particulière une histoire culturelle bretonne qui, à la vérité, obéit à des schémas communs. L'oubli ayant fait son œuvre, tous les peuples se sont ainsi monté la tête pour s'inventer une légitimité nouvelle. Il est bon de rire de soi, mais on frémit à l'idée de l'usage que pourraient faire de cette imprudente peinture des lecteurs malveillants !

L'une de vos correspondantes a bien raison de s'étonner de l'absence, dans le tableau qui nous est proposé, de la matière de Bretagne. Cette contribution romanesque, même de langue française, est capitale dans l'histoire occidentale. Et une partie des débordements gallo-maniacques dont parle Joseph Rio s'explique par son oblitération lors du retour de la Renaissance au culte exclusif de l'Antiquité classique.

Prenons maintenant la plaisanterie sur une origine troyenne des Bretons. Joseph Rio mentionne bien le préalable des Romains mais sans s'en gausser : comme si la même fable proposée par *L'Énéide* de Virgile — qu'il ne cite pas explicitement — était cette fois respectable, alors qu'on peut considérer qu'elle

fonde les délires ultérieurs.

Surtout, il ne dit pas que les Français ont vivement disputé cette noble ascendance aux Bretons. C'est pourtant très exactement le sujet de la très officielle *Franciade* de Pierre de Ronsard qui dévide la liste de tous les rois de France depuis un certain Francus venu de Troie, lequel n'a rien à envier à notre Brutus !

Joseph Rio mentionne à plusieurs reprises, avec les auteurs dont il se moque, d'incertains « rois de Gaule ». Il ne brosse pas la lutte bien réelle, pourtant aussi vieille que la France, et qui a perduré jusqu'aux lisières de ce siècle, entre les tenants d'une légitimité franque (les nobles, le roi) et ceux d'une origine gauloise (le peuple). Pendant la Révolution, des citoyens parisiens sont allés jusqu'à réclamer de la Convention l'abandon du « nom infâme » de France et la réhabilitation de celui de Gaule ! C'est sur ce terrain qu'il faut replacer les excès celto-maniacques et le succès du célèbre « nos ancêtres les Gaulois ». Il s'agit d'une guerre de propagande et de survie contre des adversaires qui en font autant symétriquement. Un certain comte de Montlosier, historien du pouvoir royal, a, de son côté, décrit les aristocrates de son espèce, descendants des Francs, comme les seuls vrais Français, et le peuple comme l'avatar d'un « race étrangère », c'est à dire gauloise !

Il n'y a pas que des fantômes dans ce chassé-croisé d'insultes. La création de la France peut vraiment être décrite comme le rapt par une aristocratie franque patenne d'un pays gaulois déjà christianisé, notamment par les moines irlandais. Dater la conversion du pays du baptême de Clovis est une imposture qui a toujours cours à la une de nos journaux et dans les manuels de nos enfants. Les pages d'Augustin Thierry décrivant la Révolution française comme un « conflit ethnique » et montrant la fausseté de l'histoire de France officielle n'ont rien perdu de leur piquant : *hopala !* devrait, à l'occasion, en proposer des morceaux choisis ! Joseph Rio aurait dû mieux rappeler lui aussi que la mauvaise foi est un défaut bien partagé... et bien vivant. Nombre de lycéens français ne savent même pas que les Gaulois étaient de culture celtique. À l'inverse, les celtomanes n'ont pas dit que des bêtises, il y a de

bien bonnes choses chez d'Argentré et même chez La Tour d'Auvergne ; leurs travaux ont ouvert la voie aux travaux plus scientifiques qui ont suivi.

C'est dans ce cadre aussi, élargi à l'échelle européenne, qu'il faut considérer les fantastiques destinées de Macpherson et de La Villemarqué. Oui, ils ont « amélioré » : ils n'avaient pas d'autre choix pour faire enfin considérer les cultures oblitérées de leurs peuples respectifs, écossais et breton. Ils ont figolé du faux authentique... pour faire apercevoir le vrai, rejeté et réduit à l'état de bribes. On n'a plus idée aujourd'hui de l'émotion qui a saisi l'Europe lettrée en découvrant les poèmes de Macpherson : qu'il suffise de rappeler qu'un dix-septième des « Souffrances du jeune Werther » de Goethe est fait de citations d'« Ossian » que les deux fiancés s'échangent en se pâmant ! De ce choc devait naître tout le romantisme et la reconnaissance des cultures non occidentales : tout le contraire d'une fermeture.

Enfin, au-delà de cette histoire mythique et littéraire, Joseph Rio laisse de côté la question de nos origines véritables. Ni son ironie ni les délires dont il se moque ne disent rien sur le caractère celtique de la Bretagne : ils ne le prouvent pas, mais ils ne démontrent pas pour autant le contraire. Reste à se tourner vers les archéologues et les historiens, chez lesquels le débat fait de nouveau rage. Heureusement, *hopala !* a pris soin de publier la traduction d'un article de Patrick Sims-Williams. Mais il eût sans doute été préférable de rappeler clairement les diverses positions auquel il fait elliptiquement allusion. Refuser l'idée qu'il ait existé un peuple celtique unifié ne réduit pas à néant les affinités culturelles entre les peuples de langue celtique. L'Occident a-t-il connu des invasions réelles ou bien n'y a-t-il eu que des diffusions culturelles au sein de populations immobiles ? Les traditions druidiques et bardiques sont-elles celtiques ou pré-celtiques ? Les hommes des mégalithes parlaient-ils une langue indo-européenne ou non ? Ce sont là des débats qui n'ont pas trouvé à ce jour d'issue définitive... mais que faussent toujours presque autant d'arrière-pensées que dans les siècles passés. Derrière la

*cf. *hopala !* 1, pp. 28-47 et *hopala !* 2, pp. 39-60.

**cf. « Extravagante celtitude » (*hopala !* n°1 et *hopala !* n° 2)

question des Celtes préhistoriques, les Anglais aperçoivent l'inquiétante « Dévolution » de leurs anciens colonisés, et les Français l'épouvantail du succès croissant de Diwan. Les uns et les autres ont bien raison de s'inquiéter, ces choses-là viennent de loin : mais peut-être pas de Troie, d'accord, Joseph !

Michel Treguer

J. Rio à M. Treguer

Bien sûr, cher Michel Treguer, que tous les pouvoirs — je ne dirais pas comme vous « les peuples » — se sont « monté la tête pour s'inventer une légitimité ». Bien sûr que la légende troyenne, la légende franque, les mythes gaulois et/ou celtiques sont des fabrications de clercs, de poètes, de lettrés, soucieux de complaire à leurs maîtres et de les servir idéologiquement et politiquement. Bien sûr que Virgile, les moines bretons de Landévennec ou d'ailleurs, Lemaire de Belges, Jean Picard, Ronsard, et tant d'autres — la liste en est impressionnante — ont fabulé, déliré, comme D'Argentré, Pezron, La Tour d'Auvergne et Le Brigant.

Mais pourquoi « frémir à l'idée de l'usage que pourraient faire de cette imprudente peinture des lecteurs malveillants » ? Qui pourrait aujourd'hui prendre cela pour vérité d'évangile ? Il se rendrait ridicule... !

Oui, il est vrai que je n'ai pas tout dit ! **hopala!** voulait consacrer un article au concept de celtitude. On m'a proposé de le rédiger : je me suis attaché essentiellement à montrer comment ce concept avait émergé dans notre histoire et notre culture — c'était mon seul parti pris ! Mais plus de vingt pages consacrées à la celtitude, sur deux numéros de **hopala!**, n'est-ce pas déjà beaucoup ? Non, certains restent sur leur faim ! Fichtre !... Quel appétit ! Il faut garder de la matière pour l'avenir. S'il y a de la demande, on pourra reprendre les thèmes que vous me reprochez de n'avoir pas traités. Mais j'en connais un au moins, n'est-ce pas, vigilant lecteur, qui sait que ces questions-là, je ne les ai pas éludées, puisque je leur ai consacré d'assez longs développements dans une thèse que vous avez eue entre les mains... et qui — ne le dites à personne — devrait être éditée bientôt, revue et corrigée...

KOUMANANT / ABONNEMENT

Ao/M Itr/Mme Dim/Mlle

Chomlec 'h/Adresse.....

a asant da vezañ komanantet d'ar rolenn **hopala!** / souscrit un abonnement à la revue **hopala!**, adalek an n^{em} / à partir du n^o.....

Kelc'hit ar feur, e Lur c'hall, hag ar badelezh divizet / Entourer le tarif, en FF, et la durée choisis :

	Normal	Soutien	Étudiants	Institutionnels (Bibliothèques)	Union Eur.*	Autres pays*
1 bloaz / an (4 n ^{em})	220	260	180	350	260	280
2 vloaz / ans (8 n ^{em})	420	500	340	680	500	540

Sinadur / Signature :

Deiziad / Date :

Chekenn pe ur chekenn-bost e gourc'hemenn **HOPALA!** / Chèque bancaire ou postal à établir à l'ordre de **HOPALA!** — débats.

Kasit ho chekenn da / À retourner, accompagné de votre paiement, sous enveloppe affranchie à : **HOPALA!**, BP. 27, 29470 Plougastel-Daoulas (France).

* Goulenit kuzul diganeomp evit an doareoù da baeañ / Pour les modes de paiement, nous consulter.

URZH-PRENAÑ / BON DE COMMANDE

Ao/M Itr/Mme Dim/Mlle

Anv/Nom.....

Chomlec 'h/Adresse.....

a ra urzh da gas / déclare commander skouerenn a / exemplaire(s) de

- noir/blanc n°1 (mars/mai 1999) 70 L/F* (franco de port)
- hopala ! n°1 (juin/août 1999) 70 L/F* (franco de port)
- hopala ! n°2 (septembre/novembre 1999) 70 L/F* (franco de port)
- hopala ! n°3 (décembre 1999/février 2000) 70 L/F* (franco de port)
- hopala ! n°4 (mars/mai 2000) 70 L/F* (franco de port)
- F. Bouthillon, *Le Principe d'Incertain* (Les Cahiers **hopala !** — débats de Bretagne et d'ailleurs, n°1) hors-série.

30 L/F koumanant/abonnés

40 L/F ar re all/autres

Lakit ur groaz dirak an niverenn divizet / Cocher les numéros concernés.

Sammad/Montant de la commande : L/F TTC

— 10% distaol / remise de 10% sur le montant total à partir de 2 ouvrages commandés

— 20% distaol / remise de 20% sur le montant total à partir de 4 ouvrages commandés

Hollad da baeañ / Montant total de la commande :

..... - (distaol/remise) = L/F TTC

Kavit amañ ur chekenn pe ur chekenn-bost e gourc'hemenn **HOPALA !** — débats / Ci-joint mon règlement par chèque bancaire ou postal établi à l'ordre de **HOPALA !** — débats.

Sinadur / Signature :

Deiziad / Date :

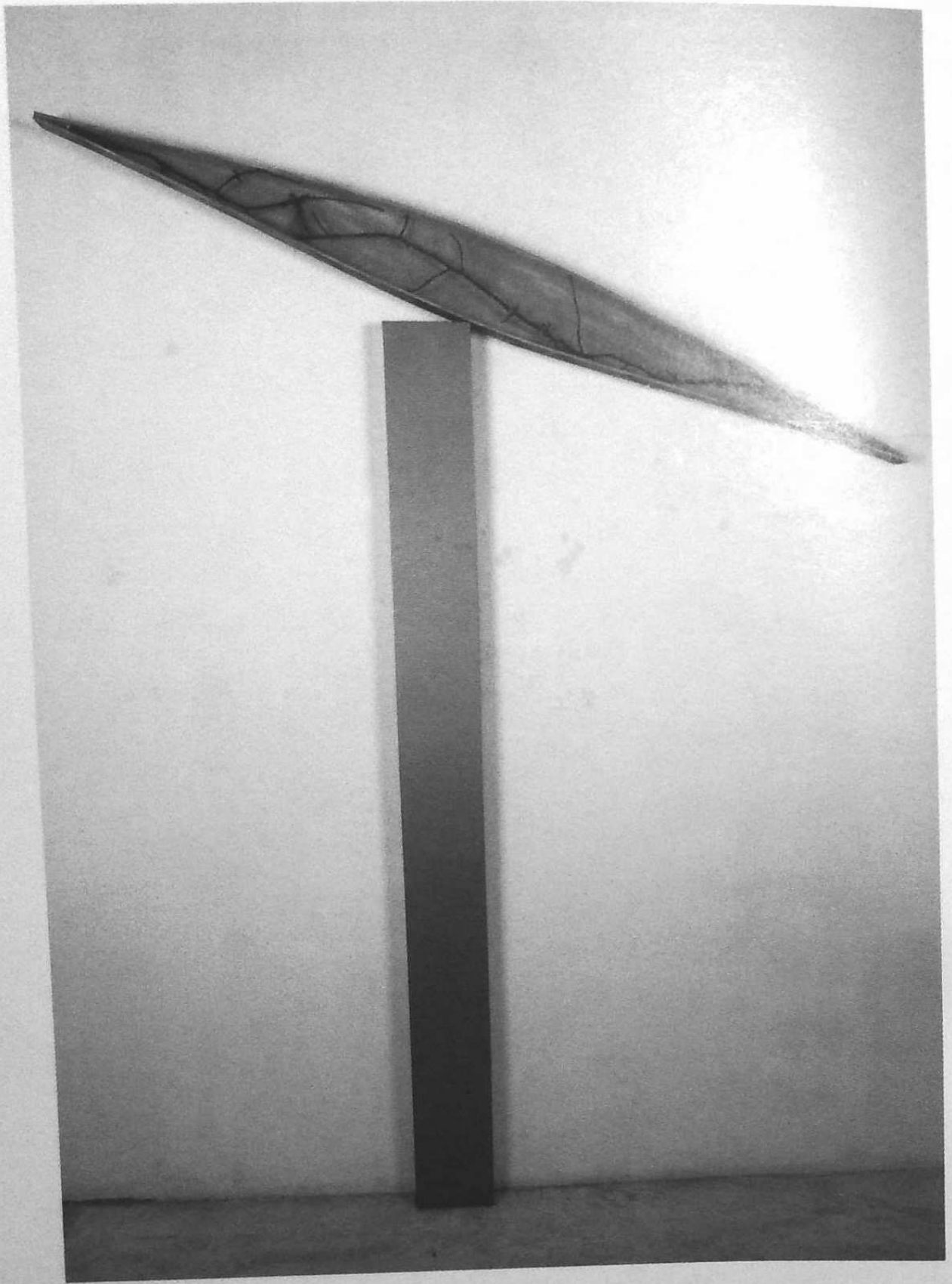
Urzh-prenañ da gas da / Bon de commande à retourner à :

HOPALA ! BP. 27, 29470 Plougastel-Daoulas (France)

* Sauf étranger. Union Européenne 80F (avec remises identiques), reste du monde 85 FF (avec remises identiques). Pour les modes de paiement, nous consulter.

Achévé d'imprimer
sur les presses de Cloître Imprimeurs à Saint-Thonan
le quatrième trimestre 1999.

Dépôt légal n° 874



Claude Briand-Picard
Sans-titre, 1999, 340 cm x 240 cm x 7 cm
vynil - spray fluorescent orange sur bois - branches d'arbres.